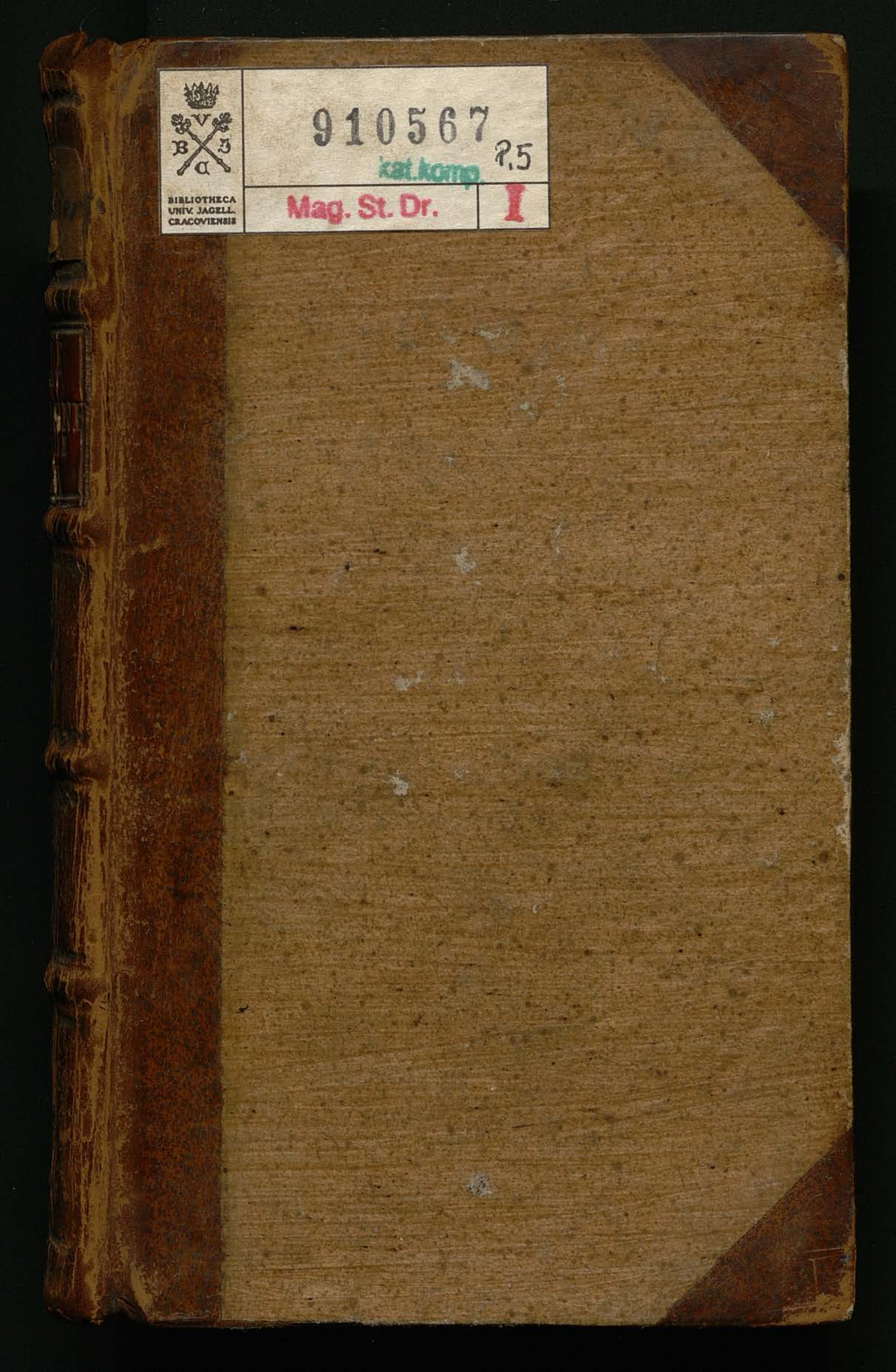


BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
910567
kat.komp.
Mag. St. Dr.
I


V
B J
C
. 910567 I
Mag. St. Dr.

CODE
DE
MÉDECINE
MILITAIRE.

SUITE DE LA TROISIEME PARTIE.

CODE DE MÉDECINE MILITAIRE,

POUR LE SERVICE DE TERRE.

Ouvrage utile aux Officiers, nécessaire aux Médecins des Armées & des Hôpitaux Militaires.

EN TROIS PARTIES.

La premiere traite de la santé des Gens de Guerre; la seconde, des Hôpitaux Militaires; & la troisième, des Maladies des gens de Guerre.

Par M. COLOMBIER, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, Membre de celles de Douay & de Rheims, ancien Chirurgien-Major du Régiment du Commissaire Général de la Cavalerie.*



A VARSOVIE,

Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi;

Et à PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



TABLE DES MATIERES

Contenues en ce Volume.

CHAPITRE V.

TABLE

CHAPITRE VI.

Fin de la Table de la suite de la troisiéme & derniere Partie.



CODE
DE
MÉDECINE MILITAIRE.



SUITE DE LA TROISIÉME PARTIE.

Des Maladies des Gens de Guerre.



CHAPITRE V.
Des Maladies chroniques.

§. DCCCCXXV. On doit entendre par maladie chronique, celle dont la marche est lente, & qui mine comme

par degrés les forces de la vie & de la ſanté. Ce genre d'affections morbifiques eſt très-étendu, & il n'eſt pas moins dangereux que la plupart des maladies aigues, dont le terme le plus éloigné eſt de ſoixante jours au plus.

§. DCCCCXXVI. Les affections chroniques dépendent ſouvent des aigues, dont elles ſont la ſuite; elles ont auſſi leur ſource dans l'altération des liqueurs, & dans l'engorgement des viſceres. C'eſt ainſi qu'après une inflammation de quelqu'un de ces organes, il y reſte des obſtructions, où il y ſurvient de la ſuppuration; c'eſt ainſi qu'après une fiévre putride ou autre, la cachexie s'enſuit. Quelquefois une maladie chronique eſt l'effet d'une autre chronique, comme on le voit par l'hydropiſie qui ſuccede à la cachexie, ou à l'obſtruction de quel-

que viſcere. Quelquefois, ſans qu'il y ait eu aucuns maux aigus, les liqueurs s'alterent, & l'on tombe dans un état de chronique, comme on le voit par la cachexie, qui eſt la ſuite ordinaire des mauvaiſes digeſtions, & de la ſabure des premieres voies.

§. DCCCCXXVII. On pourroit comprendre dans la claſſe des maladies chroniques pluſieurs affections contagieuſes & virulentes non aigues, qui en effet ont la même marche que celles-là; mais comme elles ſont produites par des agens particuliers, elles meritent une diſtinction ſpéciale, & je les ai miſes hors de rang, pour en faire un ſixiéme & dernier Chapitre.

§. DCCCCXXVIII. Je traiterai dans celui-ci des principales maladies chroniques qui attaquent

les Gens de Guerre. Je ne prétends pas entrer dans tous les détails qu'exige cette matiere, qui eſt ſuſceptible d'une très-grande extenſion; mais je tâcherai de ne rien omettre du caractere, & des ſignes particuliers des maladies; des moyens curatifs les plus sûrs, & ſur-tout, de ce qui a rapport à la claſſe d'hommes pour laquelle j'écris.

§. DCCCCXXIX. Ce Chapitre ſera diviſé en huit Articles: le premier traite de la ſaburre des premieres voies; le ſecond de la cachexie; le troiſiéme, des engorgemens, obſtructions, &c. des viſceres; le quatriéme, de l'hydropiſie; le cinquiéme, des ſuppurations internes; le ſixiéme, de l'ictere ou jauniſſe. La mélancolie & la maladie du pays, font le ſujet du ſeptiéme; & les affections arthriti-

ques & rhumatiques, celui du huitiéme.

§. DCCCCXXX. La deſcription de ces maladies, jointe à celle de quelques-unes dont j'ai parlé dans les Chapitres deux, trois & quatre, ſont les chroniques auxquels les Gens de Guerre ſont le plus ſujets. Si je ne les ai pas rangées toutes dans un même Chapitre, c'eſt que celles qui ſont déja décrites, m'ont paru devoir faire corps avec les matieres traitées dans les précédens. Telle eſt la paralyſie, qui ſe trouve à l'Article des maladies de la tête; tels ſont la lienterie & le flux cœliaque, le calcul des reins & de la veſſie, &c. dont j'ai fait mention dans le quatriéme Chapitre, &c.

ARTICLE PREMIER.

De la saburre des premieres voies.

§. DCCCCXXXI. On sait quelle est l'influence des premieres voies sur la santé. Parmi le grand nombre des maladies auxquelles les hommes sont sujets, on peut dire qu'il en est fort peu qui ne tirent leur origine de la dépravation des sucs digestifs & nutritifs, de l'atonie ou du spasme des organes de la digestion.

§. DCCCCXXXII. Nous ne connoissons pas encore (peut-être ne le connoîtra-t'on jamais) le véritable mécanisme par lequel cette importante fonction s'opere; mais nous savons parfaitement que c'est par elle que l'existence & la

réparation du corps ſe perpétuent. Nous ſavons que la bouche, l'éſophage, l'eſtomac, le pancréas, le foie & les inteſtins, ont chacun leur office particulier, pour préparer & achever la ſéparation des ſucs alimentaires; que le méſentere eſt l'organe à travers lequel ces ſucs, (le chyle) ſont portés juſqu'à des tuyaux, qui eux-mêmes conduiſent toute cette maſſe dans le torrent de la circulation, où elle eſt enfin changée en nos propres humeurs.

§. DCCCCXXXIII. S'il manque à l'un de ces organes ou à leurs ſucs quelqu'une des conditions néceſſaires pour opérer convenablement la formation & la ſéparation du chyle; ſi l'on ſurcharge les premieres voies, ou que leur texture & leur mécaniſme ſoient dérangés par des alimens trop groſſiers, trop

lourds, trop ténaces, ou de mauvaiſe qualité; ſi les ſucs digeſtifs ſont altérés par leur trop long ſéjour dans leurs follicules ou couloirs, par la dépravation des humeurs, par l'air & les corps étrangers qui pénétrent avec la nourriture dans l'eſtomac; ſi enfin le corps eſt dans cet état d'épuiſement qui rallentit le cours des liqueurs, & qui diminue la force des organes, il doit néceſſairement en réſulter pluſieurs affections morbifiques, tant aigues que chroniques.

§. DCCCCXXXIV. Mais parmi les effets des cauſes ci-deſſus, la ſaburre des premieres voies eſt le plus fréquent, & c'eſt cette ſaburre qui donne ordinairement lieu au grand nombre de maladies chroniques, dont je parlerai ci-après. On donne ce nom, comme auſſi

celui d'impureté, de dépravations, de mauvais levains, de levains nuiſibles, de crudités des premieres voies, à un vice particulier de l'eſtomac & de ſes ſucs.

§. DCCCCXXXV. Ce vice (la ſaburre) ſe reconnoît par quelques ſignes qui la font diſtinguer en quatre eſpéces; ſavoir, en acide, en amere, en muqueuſe & en putride.

§. DCCCCXXXVI. Les rots acides, l'ardeur, la morsûre & le gonflement de l'eſtomac, la péſanteur & la douleur de la tête, la toux, le hoquet, la conſtipation, le téneſme, ſont les indices de la ſaburre acide. Elle eſt ordinairement l'effet de la foibleſſe des organes de la digeſtion, qui ne peuvent pas aſſimiler les alimens de différente nature. La nourriture acide y donne principalement lieu, & entr'autres

l'excès des fruits qui ne ſont pas mûrs, & celui des boiſſons acides.

§. DCCCCXXXVII. L'amertume de la bouche, la ſéchereſſe de la langue, la cardialgie, la chaleur des entrailles, & même celle de tout le corps, les nauſées, les vomiſſemens de matieres brunes, jaunes, ou verdâtres, le goût de bile, les déjections bileuſes, annoncent la préſence des ſubſtances ameres dans les premieres voies, l'abondance de la bile, & conſéquemment la ſaburre amere & bilieuſe. Les cauſes de cette affection morbifique dépendent de la chaleur des premieres voies, du tempérament, & du régime de vie, qui concourent à former une plus grande quantité de ſucs, & ſur-tout beaucoup de bile. Les gros mangeurs, les gens bilieux, & ceux qui font des excès, y ſont

plus sujets. Les alimens qui fournissent beaucoup de substance nutritive, y donnent lieu.

§. DCCCCXXXVIII. La bouche pâteuse & glutineuse, la salive épaisse, le dégoût, le défaut d'appétit, les vents, les rapports insipides, quelques heures après le manger, le vomissement des matieres muqueuses & glaireuses, &c. sont les signes de la saburre muqueuse ou glaireuse. Elle est produite par une abondance de matiere de même genre, qui tapisse les parois des premieres voies. Les sucs digestifs sont alors trop épais; leur sécrétion retardée & la lymphe plus glutineuse, donnent lieu à cet épaississement. Les alimens épais & visqueux, l'inaction, sont les principales causes de cette espéce de saburre.

§. DCCCCXXXIX. Les rapports d'œufs couvis, la pésanteur d'estomac, l'anxiété, les vents, les vomissemens & les déjections fétides, putrides, une chaleur âcre & mordante, &c. sont les indices de la saburre putride, nidoreuse, alkaline. Cette espéce est produite, non-seulement par la qualité des alimens plus disposés à la putréfaction, telles que sont les substances animales; mais elle vient aussi de l'atonie des premieres voies, de la nature des sucs digestifs qui sont peu propres à rendre la digestion parfaite. Les miasmes putrides introduits avec les alimens dans l'estomac, concourent très-souvent à faire tourner la digestion de cette maniere.

§. DCCCCXL. Lorsqu'une fois ces différentes espéces de saburre existent dans les premieres

voies, il eſt certain que les digeſtions ſont toujours dépravées, & c'eſt ce qu'on appelle la *cacochymie*. Le chyle qui réſulte de ces digeſtions en retient la nature; de-là inſenſiblement la maſſe générale des humeurs s'altere, & il en réſulte une foule de maux.

§. DCCCCXLI. Il eſt donc très-eſſentiel de corriger promptement la ſaburre des premieres voies. On doit croire facilement que les Gens de Guerre, & entr'autres ceux de la derniere claſſe, y ſont très-ſujets, ſur-tout à la ſeconde & à la troiſiéme eſpéce; mais ce ſont celles qui en général produiſent le moins de maladies chroniques; l'une & l'autre donnant principalement lieu aux aigues, comme on a pu le voir dans les Chapitres précédens. Les deux autres eſpéces, mais principa-

lement l'acide, font naître des engorgemens, la cachexie, &c. On peut voir combien les ivrognes ſont ſujets aux obſtructions, & à l'hydropiſie.

§. DCCCCXLII. Je ne parle point ici de l'état vicieux des premieres voies, qui dépend de quelqu'autre maladie chronique, comme de l'obſtruction du foie, du pylore, &c. On ſent aſſez que dans ce cas la ſaburre n'eſt qu'un accident de la premiere maladie, comme la chaleur eſt celui de l'état de la fiévre. Il réſulte de-là que cette eſpéce de dépravation, regardée comme idiopathique, eſt ſouvent très-curable; tandis qu'elle ne l'eſt preſque jamais, lorſqu'elle dépend des maux que je viens de citer. Mais il faut convenir qu'elle eſt plus rarement idiopathique, que ſymptomatique.

§. DCCCCXLIII. Pour s'assurer que la saburre ne dépend point de la lésion de quelque viscere, ou d'une autre maladie chronique, on examine avec soin si les différentes fonctions s'exécutent avec liberté & facilité; si même avant l'existence de cette saburre, il n'y avoit pas quelqu'autre maladie; si enfin l'état des visceres se reconnoît au tact, tel qu'il doit être.

§. DCCCCXLIV. La premiere indication qui se présente dans toutes les espéces de saburre, est celle de vuider les premieres voies des sucs grossiers & impurs dont elles regorgent. On emploie à cet effet les émétiques & les purgatifs, qui doivent être plus ou moins forts, & réitérés, selon l'abondance des matieres, selon l'effet qui en résulte, & selon la force des sujets. Il faut

remarquer que parmi les purgatifs, il en est qui sont plus propres à chaque espéce de saburre.

§. DCCCCXLV. Pour la crudité acide, après les évacuations préliminaires, on met en usage avec succès les délayans, les absorbans, les amers, les toniques & les martiaux. L'eau de chicorée, de fleurs de guimauve, sont, après l'eau pure qui est préférable, les meilleurs délayans. Les yeux d'écrevisses, le corail, la craie, sont les absorbans les plus usités. Parmi les amers, on choisit de préférence le quinquina, la gentiane, l'aloës, qu'on ordonne de différente maniere. L'extrait de geniévre est le stomachique le meilleur & le plus propre pour les Gens de Guerre. Quant aux martiaux, l'eau rouillé, celle dans laquelle on fait bouillir un nouet rempli de limaille

d'acier, l'eau de boule de mars, l'œthiops martial, le ſaffran de mars, le tartre martial ſoluble, ſont les plus uſités. On ſent parfaitement que les acides, & ſur-tout le vin, ſont contraires dans cette eſpéce de ſaburre.

§. DCCCCXLVI. Les évacuans & les délayans ne ſont pas moins utiles pour la ſaburre amere, que pour l'acide; mais après ces moyens il faut la combattre avec les acides végétaux & minéraux, tels que le petit lait, la limonade, l'eſprit de ſoufre & de vitriol, &c. Enſuite on en vient aux eaux minérales ferrugineuſes, telles que celles de Spa, de Forges, &c. Les Gens de Guerre qu'on ne peut envoyer facilement aux eaux, tant parce que cela dérange leur ſervice, que parce la maladie n'eſt pas aſſez importante,

pour faire cette dépenſe, ſont uſage des martiaux décrits au Paragraphe précédent.

§. DCCCCLXVII. La ſaburre muqueuſe eſt celle pour laquelle les évacuans ſont les plus néceſſaires; mais il faut, avant de les mettre en uſage, preſcrire celui des délayans; car ſans cette précaution, les émétiques & les purgatifs auroient très-peu d'action ſur l'eſtomac, & conſéquemment peu d'effet. On ordonne après ceux-ci différens remedes toniques, amers, ſtomachiques & martiaux. *Voyez* à cet effet le Paragraphe DCCCCXLV. C'eſt pour cette eſpéce de ſaburre qu'il convient de donner l'ipécacuanha en pillules de demi-grain ou d'un grain, pluſieurs fois dans la journée. L'oximel ſcillitique eſt auſſi très-indiqué dans ce même cas. On leur

fait ſuccéder les toniques ci-deſſus, même les aromatiques, tels que le *calamus aromaticus*, le gingembre, la noix muſcade, la zédoaire, &c. ou bien on allie ces remedes avec les inciſifs dont je viens de parler.

§. DCCCCXLVIII. La ſaburre ou crudité alkaline, nidoreuſe, putride, ſe traite auſſi par les émétiques & les purgatifs. C'eſt pour cette eſpéce que les évacuans acides conviennent principalement, tels que la caſſe, les tamarins, &c. Le régime des malades doit être végétal, autant que faire ſe peut; les boiſſons rendues aigrelettes, par les ſyrops de limon & de vinaigre, ou par le vinaigre même, par l'eſprit de vitriol ou de ſoufre, doivent enſuite être miſes en uſage. Lorſque les ſignes nidoreux ne paroiſſent plus, on emploie avec ſuccès les amers, les toniques, & les mar-

tiaux, dont il eſt fait mention dans le Paragraphe DCCCCXLV.

§. DCCCCXLIX. La cacochymie, qui n'eſt autre choſe que l'exiſtence de la ſaburre des premieres voies, ne peut être regardée comme une maladie, que dans le cas où tous les accidens décrits aux Paragraphes DCCCCXXXVI, DCCCCXXXII, DCCCCXXXIII & DCCCCXXXIX, continuent pendant quelque temps; car il ſeroit ridicule de prendre une indigeſtion, une colique, ou une autre affection momentannée de ce genre, pour une maladie, qui exige tous les moyens dont j'ai parlé dans les quatre Paragraphes ci-deſſus. Il eſt cependant vrai que ces affections peuvent donner lieu à la ſaburre, & que même elle ne dérive preſque jamais d'une autre cauſe, que de celle-là.

§. DCCCCL. J'ai traité ici la cacochymie, non-ſeulement parce qu'elle donne lieu aux maladies chroniques, mais auſſi parce que je la regarde comme une affection très-commune parmi les Gens de Guerre, & à laquelle on ne fait pas aſſez d'attention. Je ſuis très-convaincu qu'on pourroit, avec des précautions ſimples & faciles, parvenir à éviter un grand nombre de maux, qui dérivent de cette cauſe.

§. DCCCCLI. J'ai déja parlé dans le quatriéme Chapitre des moyens qu'il faudroit mettre en uſage à cet égard. J'ai indiqué dans la premiere Partie les différentes cauſes qui peuvent donner lieu à cette cacochymie, en parlant de la nourriture, des fatigues, des injures du temps, de l'intempérance. Il me ſemble que ſi l'on

veilloit avec un peu d'attention ſur toutes ces choſes, & qu'à la moindre indiſpoſition on cherchât à en prévenir les ſuites, on préviendroit auſſi les trois-quarts des maladies qui affligent les Soldats.

§. DCCCCLII. C'eſt ainſi qu'en attribuant aux Chirurgiens-Majors des Régimens les fonctions dont j'ai parlé dans la ſeconde Partie, Chapitre III, toutes les indiſpoſitions des Soldats ſeroient connues ſur le champ, & qu'on pourroit les guérir. Sans cela, on n'eſt informé de leut état que lorſque les ſuites de leur inconduite les retient malades au lit.

§. DCCCCLIII. Souvent un purgatif ou un émétique placés à propos, évitent les plus grands maux. Je voudrois que lorſqu'on eſt aſſuré qu'un Soldat a de mau-

vaiſes digeſtions, ſoit qu'elles péchent par la lenteur, par la trop grande précipitation, ou autre cauſe, qu'on le conduisît de maniere à arrêter les maux qui peuvent en réſulter. C'eſt alors que la diete, les évacuans, & enſuite l'uſage de l'eau de geniévre pour boiſſon, pendant quelques jours, peuvent être d'une grande utilité.

§. DCCCCLIV. Ce ſeroit ici le lieu de parler des différens accidens qui appartiennent à chaque eſpéce de ſaburre, & d'indiquer les moyens qui ſont propres pour les combattre. Mais les bornes de ce Traité m'empêchent d'entrer dans ces details. Le traitement indiqué dans les Paragraphes DCCCCXLV, DCCCCXLVI, DCCCCXLVII & DCCCCXLVIII, ſuffit pour la plupart de ces accidens. Je me bornerai

à la faim canine, qui devient ſouvent une maladie très-dangereuſe, & qu'on obſerve aſſez fréquemment dans les Troupes.

§. DCCCCLV. La faim canine, autrement dite *boulimie*, eſt une maladie dans laquelle le deſir de manger eſt continuel, & eſt accompagné de divers accidens plus ou moins graves. On en diſtingue deux eſpéces: dans la premiere, le deſir de manger eſt toujours le même, quoiqu'on prenne une très-grande quantité d'alimens; mais on les rend tels qu'on les a avalés, c'eſt-à-dire, que les excrémens retiennent, non-ſeulement la couleur, mais auſſi beaucoup de la forme de ces alimens. La ſeconde, qui eſt plus grave, eſt accompagnée de cardialgie & de ſyncopes. Les malades ont le même deſir de manger, que

que dans l'autre eſpéce; mais à peine ont-ils goûté les alimens, qu'ils ſont raſſaſiés. Ils rejettent le peu qu'ils en ont pris, ſans être digéré.

§. DCCCCLVI. L'une & l'autre paroiſſent dépendre de l'acrimonie des ſucs digeſtifs, & de l'irritation des nerfs de l'eſtomac. Elles ne forment que des degrés différens, quant à la violence des accidens, & au danger. La premiere eſpéce eſt fréquente parmi ceux qui font un uſage habituel des boiſſons âcres & ſpiritueuſes, & ſur-tout parmi ceux qui dans les courſes d'hiver, ſont long-temps expoſés à la neige. Il ſemble que cette pluye condenſée par la rigueur de l'air, agiſſe ſur les houppes nerveuſes, par les pointes que les Phyſiciens reconnoiſſent dans les matieres congelées. J'ai vu pluſieurs exemples faim canine;

mais j'en ai appris un qui eſt auſſi rare qu'il eſt extraordinaire, dans un Volontaire d'un Régiment de Cavalerie, qui vivoit avec les Cavaliers. Il mangeoit en un jour preſque tout le pain de ſa chambrée : on étoit obligé de le lui cacher ; mais enfin, comme il le trouvoit ſouvent, & qu'il faiſoit jeûner ſes camarades, on fut obligé de le renvoyer. On auroit mieux fait ſans doute de chercher à le guérir, mais il ne paroiſſoit pas malade, & il n'avoit point d'autre accident que celui d'aller ſouvent à la ſelle.

§. DCCCCLVII. Quand cette faim canine, (la premiere eſpéce) ſurvient à la ſuite d'une fiévre quarte, ou de quelqu'autre maladie chronique, elle eſt preſque toujours funeſte. La ſaburre acide eſt la cauſe principale qui y donne lieu. On la guérit en employant les moyens dé-

crits au Paragraphe DCCCCXLV; mais il faut faire attention que les évacuans qu'on fait précéder ordinairement les autres remedes, pour la ſaburre acide, ne doivent, pour la faim canine, être employés qu'après un long uſage de délayans, &c. Sans cette précaution on auroit à craindre qu'il ne ſurvint de l'inflammation dans le ventricule.

§. DCCCCLVIII. Quant à la ſeconde eſpéce, qui n'eſt que le degré plus violent de l'autre, elle eſt preſque toujours incurable. La lienterie eſt conſidérable, le maraſme, la fiévre lente, accompagnent cet état. L'irritation de l'eſtomac eſt ſi grande, que la plus petite parcelle d'alimens augmente les accidens; ce qui empêche les malades de continuer de manger, quoiqu'ils en ayent la plus forte envie.

§. DCCCCLIX. Il faut employer contre cet état les remedes les plus doux, qui puissent en même temps servir de nourriture. De ce genre sont les gelées de veau ou de poulet, la crême de riz & d'orge, les panades, le lait, les émulsions, les calmans, les mucilagineux, tels que la décoction des racines de guimauve, &c. Mais ces secours sont presque toujours trop tardifs, les visceres sont déja dans un état à ne plus donner aucun espoir de guérison.

§. DCCCCLX. Quand on a eu le bonheur de calmer les accidens les plus dangereux, on en vient à l'usage des évacuans légers, ensuite on passe à celui des amers, des toniques & des martiaux, qui doivent être ménagés selon les forces des malades. Ces secours qui conviennent aussi à la suite de la pre-

miere eſpéce de boulimie, rétabliſſent par degrés le ton de l'eſtomac & des premieres voies, & la maladie ſe guérit inſenſiblement.

§. DCCCCLXI. Il réſulte de tout ce qui vient d'être dit dans cet Article, 1°. que les Gens de Guerre ſont plus ſujets que les autres hommes, à la ſaburre des premieres voies; 2°. que les effets de cette ſaburre ſont d'autant plus nuiſibles, que cette claſſe eſt expoſée à un nombre beaucoup plus conſidérable de cauſes, qui doivent néceſſairement aggraver cet état vicieux des premieres voies. Telles ſont l'intempérance, le mauvais air, les fatigues, les injures des ſaiſons, la mauvaiſe nourriture; 3°. qu'il faut avoir plus de ſoins des Soldats, dans les indiſpoſitions qui dépendent de cette ſaburre,

parce qu'ils ſont moins dans le cas de s'en délivrer par le régime & par la diete. La plupart de ces ſortes de gens, loin d'obſerver la diete dans ce moment, s'efforcent de manger, dans la crainte de la foibleſſe ; 4°. enfin, qu'ils ſont d'autant plus ſujets aux maladies chroniques qui dépendent de cette ſaburre, qu'en général ils ſont dans une diſpoſition beaucoup plus critique, relativement à l'état douteux de leurs humeurs & de leurs viſceres.

§ DCCCCLXII. Il réſulte des obſervations faites dans le Paragraphe précédent, qu'en ſuivant le régime & les moyens preſcrits dans cet Article, on coupe la racine de la plupart des maux auxquels les Gens de Guerre ſont expoſés. C'eſt ce que j'avois à démontrer.

ARTICLE II.

De la Cachexie.

§. CCCCLXIII. LA cachexie, selon *Boerrhaave*, aphorisme 1166, est cette disposition du corps qui altere sa nutrition dans toute son habitude. Le célebre Commentateur *Van-Swieten* ajoute à ce texte plusieurs raisons qui confirment cette définition; ensuite il dit, d'après *Aretée*, que pour mieux faire connoître cet état, il faut se rappeller de celui qui lui est directement opposé, c'est-à-dire de la meilleure disposition du corps, par laquelle l'homme exécute également bien toutes ses fonctions, soit pour la coction des alimens, soit pour la distribution des sucs alimentaires

propres à former les différentes humeurs. Dans ce dernier état, la respiration est libre & facile, les forces sont entieres, la couleur bonne, & en un mot, la santé parfaite. Dans la cachexie, au contraire, l'état du corps est tout-à-fait différent de celui-là. Le moindre mouvement du corps gêne la respiration : les forces sont languissantes, & le ton de la couleur est très-mauvais.

§. DCCCCLXIV. La cachexie est toujours précédée & accompagnée de la cacochymie, dont j'ai parlé à l'Article précédent. Il est assez naturel de penser que celle-ci doit avoir lieu, lorsque les liqueurs sont dépravées : comme il est facile de concevoir que les fonctions des premieres voies étant lésées, celle-là doit bientôt survenir.

§. DCCCCLXV. On diſtingue deux eſpéces de cachexie, l'une eſſentielle, & l'autre ſymptomatique. La premiere vient de la dépravation des humeurs cauſée, ſoit par le mauvais air, ſoit par la saburre des premieres voies, ſoit par quelque vice particulier qui ſe communique à toute la maſſe des liqueurs. La ſeconde au contraire, eſt l'effet d'une autre maladie chronique, comme, par exemple, du ſcorbut, d'un engorgement ſquirreux, d'une ſuppuration interne, &c.

§. DCCCLXVI. Les véritables ſignes qui font reconnoître la cachexie, ſont la couleur livide, verdâtre, ou plombée du viſage, la pâleur de toute l'habitude du corps, la maigreur, une légere enflure de la peau, plus apparente au viſage

& aux extrémités, ou quelquefois l'empreinte des doigts, reste pendant quelque temps. Les malades ont souvent froid, & le moindre mouvement du corps gêne la respiration.

§. DCCCCLXVII. Le pouls est lent & petit, & il y a vers le soir un peu de fiévre. Quelquefois il y a des palpitations de cœur. Le dégoût, les borborigmes, la colique, les vents, l'enflure des hypocondres, accompagnent cet état. Le ventre est tantôt resserré, tantôt relâché; les urines varient en quantité, en couleur, & en consistance. Les malades éprouvent de la langueur & de la lassitude; le sommeil est pesant & les fonctions de l'ame sont troublées; les jambes s'enflent dans les commencemens vers le soir, ensuite elles restent toujours

œdemateuſes. Les ſueurs ſont quelquefois fétides, & il ſe fait des éruptions ſur la peau *.

§. DCCCCLXVIII. On peut facilement préſumer les cauſes de la cachexie, par la diviſion du Paragraphe DCCCCLXV. L'eſſentielle eſt produite par la ſaburre des premieres voies, qu'on a négligé de dompter; par la foibleſſe des organes de la digeſtion & de l'hématoſe; par les hémorrhagies conſidérables & par les ſaignées trop fréquentes; par la ſuppreſſion des évacuations habituelles; par l'abus des fébrifuges; par le reflux de quelque matiere étrangere dans la maſſe des liqueurs, &c. Les convaleſcens des grandes & longues maladies ſont

---

* LIEUTAUD, *ſynopſis univerſæ praxeos Medicæ.*

ſur ce pied, dans la diſpoſition prochaine, ou dans le premier degré de la cachexie. La ſymptomatique eſt l'effet de l'obſtruction des viſceres, des ſuppurations internes, ou de quelque virus, tels que le ſcorbutique, le vérolique, &c.

§. DCCCCLXIX. La cachexie paroît être le premier degré de la leucophlegmatie; mais elle differe beaucoup de l'ictere, qui, bien que produit par un vice des humeurs, ſe détruit en peu de temps, & beaucoup plus facilement que la cachexie. Elle differe auſſi du ſcorbut, puiſque pluſieurs ſcorbutiques ſont exempts de cette maladie.

§. DCCCCLXX. Le prognoſtic doit varier, ſelon l'eſpéce de cachexie, & ſelon la nature des cauſes qui l'ont produite. Celle qui vient de la léſion des viſceres, ou des

ſuppurations internes, peut-être regardée comme preſque incurable. Plus elle eſt ancienne, plus il y a de difficulté pour la guériſon: & *vice verſâ*. La cachexie qui ſurvient après la ſuſpenſion des fiévres intermittentes, pour leſquelles on a employé inconſidérément & trop promptement les fébrifuges, & ſurtout le quinquina, ne ſe guérit que par le retour de la fiévre; mais on n'eſt pas toujours aſſez heureux, pour qu'elle revienne, & alors la maladie devient très-dangereuſe. La cachexie, au terme du maraſme, ne donne aucun eſpoir. Si elle eſt entretenue par un tranſport de quelque humeur dans la maſſe des liqueurs, & qu'on puiſſe rappeller au dehors cette même humeur, il y a tout lieu de ſe flatter de la guériſon.

§. DCCCCLXXI. La cachexie eſt fréquemment ſuivie de l'obſtruction des viſceres, & encore plus ſouvent de l'hydropiſie, comme on le verra dans les deux articles ſuivans. Il n'eſt aucune maladie dont il ſoit plus eſſentiel d'arrêter les progrès, parce que c'en eſt fait des malades, lorſqu'ils ſont à un certain degré de cette affection.

§. DCCCCLXXII. Les convaleſcens des grandes & longues maladies, les vieux ivrognes & débauchés ſont plus ſujets à devenir cachectiques. Il eſt à remarquer que les Soldats le ſont encore davantage, par l'eſpéce de traitement auquel ils ſont aſſujettis, & par le mauvais air qu'ils ſont le plus ſouvent contraints de reſpirer dans leur convaleſcence.

§. DCCCCLXXIII. L'inſ-

pection des cadavres présente partout des engorgemens, des suppurations, la gangrene, des hydatides. Les intestins & les visceres du bas ventre, sont principalement le siége de ces lésions. On peut consulter *Bonet*, *Morgagny* & *Lieutaud*, sur ces divers genres de lésions, qu'il seroit trop long de détailler ici, & qui d'ailleurs n'y sont pas très-essentielles.

§. DCCCCLXXIV. On ne peut assigner aucune méthode curative particuliere à la cachexie symptômatique, sans avoir auparavant établi la cause qui y donne lieu. Voyez pour les obstructions l'Article suivant; pour l'hydropisie, le quatriéme, & pour les suppurations internes, le cinquiéme, &c. Quant aux dartres & à la gale repercutées, on doit les rappeller, soit par des véficatoires, setons ou cautéres, soit

enfin par des remedes légerement diaphorétiques & diurétiques. Lorſque la ſuppreſſion des hémorrhoïdes a cauſé la cachexie, non-ſeulement il faut les rappeller par l'application des ſang-ſues, mais quelquefois il eſt néceſſaire auſſi d'en venir à la ſaignée, &c.

§. DCCCCLXXV. Quant à la cachexie eſſentielle, on doit auſſi varier les moyens curatifs, ſelon l'eſpéce de cauſe qu'on préſume. C'eſt ainſi que pour celle qui tire ſon origine de la ſaburre des premieres voies, il faut mettre en uſage les remedes propoſés dans l'Article précédent, Paragraphes DCCCCXLV, DCCCCXLVI, DCCCCXLVII, DCCCCXLVIII. Après cela, on emploie ſouvent, avec ſuccès, les ſucs d'herbes antiſcorbutiques, les diaphorétiques, les ſudorifiques, &c. qui en gé-

néral operent de bons effets, quand il s'agit de corriger la nature des humeurs.

§. DCCCCXLVI. Il paroît que la cachexie est cet état des liqueurs, dans lequel la cohésion naturelle de leurs molécules ou parties intégrantes est tellement dérangée, que la nature individuelle de chaque humeur, est sur le point d'être détruite. Dans cette circonstance, les solides & les fluides sont également viciés. Les uns, parce qu'ils ont perdu le ton nécessaire pour réagir convenablement sur les autres; ceux-ci, parce qu'ils n'ont plus les qualités requises pour donner à ceux-là la force dont ils ont besoin. Il faut donc employer, pour corriger le vice des uns & des autres, des moyens qui agissent également sur eux. Ainsi, dans le cas ci-dessus, lors-

que les premieres voies sont nétoyées par les purgatifs & par les émétiques, il faut, par les toniques, les amers, les incrassans, les diaphorétiques, rétablir le ton des solides, & la cohésion des liquides, en même temps qu'on procurera une dépuration douce, mais presque continuelle, des sucs qui peuvent être devenus étrangers dans la masse des humeurs.

§. DCCCCLXXVII. Lorsque l'humeur fébrile, arrêtée inconsidérément par les fébrifuges, a causé la cachexie, il seroit à désirer, comme je l'ai dit au Par. DCCCCLXX, que la fiévre revînt : mais on ne doit pas s'en flatter. Les effets de cette suspension sont communément ou la fiévre putride, ou la cachexie, comme je l'ai dit au Paragraphe CLXXXIX, tom. III. Dans ce second cas, dont il est

ici queſtion, il faut bien ſe garder de bruſquer le traitement; car on ne feroit qu'aigrir la maladie. Ainſi tous les ſignes de cachexie, après une fiévre intermittente arrêtée mal-à-propos, ſe faiſant connoître, on commence par employer les délayans en grande quantité, afin de détendre & de relâcher les ſolides néceſſairement criſpés par l'adſtriction, que les fébrifuges ont cauſée. Lorſqu'on s'apperçoit que la détente eſt arrivée, on purge, ou on émétiſe, ſelon l'indication & ſelon les forces du malade: puis on en vient à l'uſage des moyens décrits aux Parag. DCCCCLXXV & DCCCCLXXVI. C'eſt ordinairement au moment où la détente a lieu, que la fiévre renaît: le moyen le plus ſûr alors pour éviter l'accident qui étoit ſurvenu à ſa ſuppreſſion, eſt celui de laiſſer

plusieurs accès, comme cinq ou sept, sans employer d'autres remedes que les délayans. Après ce terme, on en vient aux purgations, ensuite pour ne plus tomber dans le cas où l'on avoit été, on emploie les fébrifuges avec toute la modération possible, & on les joint aux laxatifs & aux apéritifs les plus doux.

§. DCCCCLXXVIII. Il n'en est pas de même de la cachexie, qui attaque les convalescens des grandes & longues maladies. Comme il paroît que les premiers signes de cette affection, dans ce cas, sont l'effet de la foiblesse des organes, & de l'appauvrissement des liqueurs; que d'ailleurs on ne peut supposer qu'une légere saburre dans les premieres voies: il faut purger doucement les malades, & ensuite les mettre à l'usage des toniques, des martiaux,

& des ſucs d'herbes ſtomachiques. On peut voir ce que j'ai dit à ce ſujet dans l'Article des fiévres intermittentes, & dans celui des putrides. Mais de tous les moyens, ceux qui ſont les plus ſalutaires, ce ſont la pureté de l'air & le mouvement. Il eſt donc eſſentiel de mettre les Soldats hors de l'Hôpital, dès qu'ils ſont en convaleſcence, ſurtout lorſqu'ils ſont menacés de cachexie ; & il faut les envoyer dans les lieux où l'air eſt le plus ſain. Il faut auſſi leur faire prendre un exercice modéré & proportionné à leurs forces. Ces deux points ſont ordinairement trop négligés : & c'eſt une des raiſons pour laquelle non-ſeulement les rechutes ſont fréquentes, mais même auſſi les maladies chroniques, à la ſuite des aigues traitées dans les Hôpitaux.

§. DCCCCLXXIX. Le Soldat n'eſt que rarement dans le cas de profiter du ſecours des eaux minérales ferrugineuſes, qui à la fin du traitement de la cachexie, ſont une reſſource admirable ; mais comme il n'y a qu'un certain nombre d'eaux minérales qui leur ſoient deſtinées, & que celles-là ne ſont pas les plus propres pour la maladie dont il eſt ici queſtion ; pour les envoyer aux autres, il en coûteroit fort cher au Roi. Je préſume cependant qu'on pourroit étendre juſqu'à cette claſſe la bienfaiſance du maître, en établiſſant au moins un Hoſpice pour elle dans un des lieux où il y a des eaux minérales froides, martiales, acidules. *Forges* eſt l'endroit où l'on rencontreroit tous ces avantages ; & il en coûteroit fort peu au Roi, ſi pour l'établiſſement

dont il eſt ici queſtion, on ſuivoit le projet que j'ai donné dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage, Chapitre IV, Art. IV.

§. DCCCCLXXX. Je ſais, & je l'ai déja dit, que l'on fait ſouvent abus des eaux minérales. J'ai montré en peu de mots la maniere de l'éviter. Il me reſte à faire obſerver qu'il eſt au moins auſſi eſſentiel d'avoir des Hoſpices dans quelques endroits où il y a des eaux minérales propres contre les maladies internes, qu'il eſt utile d'en former dans ceux dont les eaux ſont appropriées aux maladies externes. Il y a tout lieu d'eſpérer que le Miniſtere voudra bien un jour avoir égard à cette obſervation.



ARTICLE III.

Des Engorgemens, Obstructions, &c. des Visceres.

§. DCCCCLXXXI. LE mot *obstruction* est si généralement connu & usité, qu'on en fait le plus souvent abus dans la pratique. Les Médecins fixent sa signification à un seul genre d'affection, absolument distinct des autres, qui cependant passent pour une seule & même maladie avec celle-là On confond, en effet, souvent un engorgement, une obstruction, une tumeur squirreuse, qui cependant sont trois maladies absolument différentes, tant par la lésion qu'elles produisent, que par le danger auquel elles exposent, & par la maniere dont elles doivent être combattues.

§. DCCCCLXXXII. L'embarras ou engorgement des viſceres, n'eſt autre choſe que le ſéjour trop long des liqueurs dans leurs tuyaux, occaſionné, ſoit par l'épaiſſiſſement des humeurs, qui rend leur circulation plus lente; ſoit par l'éréthiſme, qui bouche les orifices des vaiſſeaux capillaires, ou étrangle ceux d'un diametre plus grand, ou qui, en un mot, rétrécit celui des conduits ſecréteurs ou excréteurs; ſoit par quelques corps étrangers, qui, par leur compreſſion, s'oppoſent à la marche naturelle & libre des différens fluides qui parcourent un parenchyme; ſoit enfin, par la foibleſſe des organes qui n'ont pas le reſſort néceſſaire pour pouſſer le liquide contenu, ou pour l'ellaborer.

§. DCCCCLXXXIII. L'obſtruction eſt au contraire cet état où

les liqueurs ont acquis un certain degré de concrétion, dans un ou plusieurs points, ou même dans la totalité d'un viscere; de maniere qu'elles ne sont plus soumises à l'action des vaisseaux, ni conséquemment à la circulation; mais elles sont encore dans le cas de la résolution.

§. DCCCCLXXXIV. Le squirre enfin, est le même état que ci-dessus, mais dans un degré beaucoup plus fort; la concrétion ne fait plus, avec les parties solides, qu'un seul & même corps dur & insensible; ce qui n'a pas lieu dans les deux affections précédentes, du moins quant à l'insensibilité. Cependant lorsque le squirre change de nature & devient carcinomateux, il acquiert de la sensibilité.

§. DCCCCLXXXV. L'engorgement doit être plus facile à

détruire que l'obſtruction ; celle-ci eſt très-ſouvent rebelle aux remedes les mieux indiqués. Quant au ſquirre interne, il eſt abſolument incurable. Il réſulte donc qu'il doit y avoir une très-grande différence entre ces trois maladies, qui, quoique dérivant le plus ordinairement l'une de l'autre, ne doivent pas être confondues ſous une même dénomination.

§. DCCCCLXXXVI. Chacune de ces affections eſt marquée par une tumeur plus ou moins apparente, ſelon la poſition du viſcere affecté, ſelon l'étendue qu'elle embraſſe, ſelon l'ancienneté, ou la violence de la maladie. Quelquefois cependant on a beaucoup de peine à les reconnoître par le tact ; & c'eſt en général plutôt par les accidens, que par tout autre ſigne, qu'on y parvient ; car indépendamment de

la ſituation profonde de quelques-unes de ces tumeurs, il arrive que l'élévation des parties voiſines du viſcere induit en erreur, & que dans d'autres circonſtances, la partie obſtruée ou ſquirreuſe diminue prodigieuſement de volume ; ce qui fait qu'elle échappe ſouvent à la recherche qu'on en fait.

§. DCCCCLXXXVII. Puis donc que l'on ne peut pas toujours s'aſſurer de l'exiſtence de ces maladies par le toucher, il faut avoir recours aux ſignes rationels, & il en eſt pluſieurs de ce genre, qui ſont regardés comme pathognomoniques. Chaque viſcere ayant des fonctions particulieres, & diſtinguées de celles des autres, c'eſt par la léſion plus ou moins conſidérable de ces fonctions, qu'on parvient à reconnoître l'eſpéce &

le degré d'engorgement, &c.

§. DCCCCLXXXVIII. Mais la difficulté de reconnoître toujours au tact cette espéce de maladie, & les signes rationels qui doivent non-seulement la faire présumer, mais même en convaincre, portent trop souvent à deux excès contraires. Les uns nient l'existence de cette maladie ; les autres la trouvent partout. Pour bien juger cet état, il faut connoître parfaitement la structure & les fonctions des parties, ensuite examiner l'état antérieur de la santé, & les signes actuels de maladie ; alors on se trompera difficilement.

§. DCCCCLXXXIX. Je diviserai cet Article en trois Sections : la premiere traite des engorgemens ; la seconde des obstructions ; la troisiéme enfin, du squirre des

viſceres. Je ne parlerai ici que des maux les plus ordinaires en chaque genre, parmi les Gens de Guerre. On pourra conſulter les Auteurs, pour des détails plus amples.

SECTION PREMIERE.

De l'engorgement des viſceres.

§. DCCCCXC. Après les fiévres intermittentes, il reſte ſouvent de la foibleſſe & de la langueur dans les premieres voies; le ton des vaiſſeaux eſt diminué, les ſecrétions ſont plus lentes, & il ſe forme, ſurtout dans les viſceres parenchymateux, des engorgemens plus ou moins conſidérables.

§. DCCCCXCI. Il en eſt de même après les fiévres putrides, & autres aigues d'une certaine durée;

l'abus des purgatifs, ou la néceſſité de les réitérer, l'uſage inconſidéré des fébrifuges, & ſur-tout du quinquina, produiſent le même effet. Enfin, la ſaburre des premieres voies, qui ſe forme lentement, & à laquelle on ne remédie pas à temps, eſt ſouvent la cauſe des engorgemens, comme elle en eſt auſſi la ſuite preſqu'inévitable.

§. DCCCCXCII. On n'ignore pas non plus que le reſſerrement ſpaſmodique que produit dans le tube inteſtinal la preſence des matieres âcres & irritantes, cauſe néceſſairement des engorgemens dans les viſceres voiſins. C'eſt ainſi que les violentes coliques, les vents qui fatiguent long-temps les entrailles, font naître des embarras au foie, au méſentere, &c. On ſait auſſi que les nourritures viſqueuſes don-

nent lieu à cette même maladie.

§. DCCCCXCIII. Un ſentiment de douleur dans la partie où ſe forme l'engorgement, une certaine rénitence dans celle qu'on touche, la difficulté dans le mécaniſme des fonctions du viſcere affecté, les excrétions changées, le trouble de la machine, mais principalement celui de l'action qui doit dépendre du viſcere engorgé, ſont les ſignes qui annoncent l'embarras. Ainſi, l'engorgement des bronches eſt accompagné d'un peu de gêne dans la reſpiration, d'une toux plus ou moins forte, &c. Celui du foie l'eſt d'une élévation de l'hypocondre droit, de la gêne, quelquefois même de la douleur de cette partie; les excrémens ſont griſâtres, les digeſtions difficiles, la colique & les borborigmes fréquens, &c.

§. DCCCCXCIV. A ces signes, on doit joindre la connoissance de l'état antérieur du malade, de sa maniere de vivre, de sa constitution, des excès qu'il a commis, & l'on pourra être certain qu'il existe réellement un engorgement plus ou moins considérable. Mais pour fixer les limites de cet état & de l'obstruction, il sera nécessaire de joindre aux signes qui forment le diagnostique ci-dessus, ceux qui seront détaillés dans la Section suivante.

§. DCCCCXCV. La lenteur du pouls accompagne toujours l'embarras des visceres. Les digestions sont lentes & difficiles, il y a de la saburre dans les premieres voies, &c. Souvent la cachexie est l'effet de cet état. Alors les accidens décrits dans l'Article précédent surviennent. L'obstruction

eſt encore plus prochaine que la maladie dont je viens de parler.

§. DCCCCXCVI. La plupart des engorgemens des viſceres ne ſont pas dangereux, lorſqu'ils ſont pris à temps, & traités convenablement, à moins qu'ils ne ſoient cauſés ou accompagnés de la cachexie, de la fiévre lente, ou d'autres accidens de cette nature. Cependant ils ſont ſouvent le principe des autres maux chroniques, & en général le Soldat doit en être fréquemment la victime, parce que non-ſeulement les reſſources de guériſon lui manquent, mais auſſi parce qu'on ne donne pas toujours toute l'attention néceſſaire au commencement & aux premiers progrès de cette maladie.

§. DCCCCXCVII. J'ai déja

ſait voir dans pluſieurs endroits de cet Ouvrage, mais ſur-tout dans l'Article II du premier Chapitre de cette troiſiéme partie, Section V, qu'après les fiévres intermittentes il eſt eſſentiel d'employer divers moyens pour empêcher les effets de la lenteur ordinaire des liqueurs. En pareil cas, (je ſuppoſe la fiévre bien guérie, & le malade affoibli par pluſieurs paroxiſmes,) les toniques, les martiaux, l'air pur & ſain, un régime un peu délayant, un exercice modéré, rempliſſent cette indication. *Voyez* la Section ci-deſſus : il en ſera de même pour les ſuites des autres fiévres aigues.

§. DCCCCXCVIII. Que ſi la fiévre, arrêtée inconſidérément, eſt ſuivie des ſignes d'engorgemens ci-deſſus indiqués, il faut s'en tenir au traitement décrit au Paragraphe

DCCCCLXXVII de l'Article précédent. Pour remédier à cette maladie, causée par la saburre des premieres voies, il est nécessaire de se conformer entierement aux moyens que j'ai détaillés dans le premier Article de ce Chapitre, & se conduire en conséquence de l'espéce de saburre.

§. DCCCCXCIX. Les engorgemens qui naissent à la suite des nourritures épaisses & visqueuses, se détruisent par le régime délayant, par l'usage des incisifs & apéritifs, tels que le savon médicinal, la gomme ammoniaque, les alkalis fixes, &c. On fait précéder ces remedes de quelques purgatifs, dont même pendant & après le traitement on obtient un succès heureux.

§. M. Quant aux embarras qui dépendent d'une cause irritante, qui

resserre les conduits secréteurs & excréteurs, on ne peut mieux faire que d'employer le régime humectant, délayant & adoucissant pour détruire radicalement le principe de la maladie. Souvent les vésicatoires ou le cautére deviennent nécessaires dans ce cas, sur-tout lorsque l'embarras est entretenu par le reflux de quelque humeur, qui du dehors s'est portée sur les visceres, comme cela arrive quelquefois.

§. MI. Que si la cachexie se joint à la maladie, il faut tâcher d'allier aux toniques & aux apéritifs les moyens indiqués dans l'Article précédent : *Voyez* depuis le Paragraphe DCCCCLXXVII jusqu'au DCCCCLXXIX. J'indiquerai dans la Section suivante les différens remedes qui sont nécessaires pour détruire ces engorgemens, lorsque les moyens dont je viens de parler ne

rempliſſent pas cet objet. Il ſuffit d'avoir propoſé dans celle-ci, les vues générales qui doivent ſervir de guide dans le traitement des embarras ou engorgemens des viſceres. Il me reſte cependant une obſervation à faire, avant de finir cette Section; elle regarde quelques précautions qui ſont relatives aux viſceres qui ſont affectés de la maladie dont je viens de parler. Il y a en effet des moyens qui ſont plus analogues à l'eſpéce de partie malade. C'eſt ainſi que l'engorgement des poumons ſe traite avec des remedes différens de ceux qui conviennent pour détruire l'engorgement du foie. Pour l'un, il faut faciliter, & même provoquer l'expectoration, & pour l'autre il faut rendre la ſecrétion de la bile plus facile & plus abondante. Ces deux indications peuvent ſe remplir par

des remedes incisifs, apéritifs, &c. Mais il en est, sous les noms de pectoraux & d'hépatiques, qui sont, non sans raison, consacrés à l'un & à l'autre viscere, pour produire l'un & l'autre effet.

SECTION II.

Des obstructions des visceres.

§. MII. On a vu au Paragraphe DCCCCLXXXIII ce que c'est que l'obstruction, & en quoi elle différe des simples engorgemens; j'ai dit au Paragraphe DCCCCLXXXVI qu'il est souvent difficile de la reconnoître au tact, tant parce que la tumeur n'est quelquefois pas palpable, que parce qu'elle se desseche, en se retirant en dedans. Il y a cependant quelques visceres dont l'obstruction

eſt plus facile à connoître par le toucher, que celle des autres. Tel eſt le foie, dont le vice eſt plus palpable que celui du pancréas & du pylore, &c. En effet, à moins que la tumeur de ceux-ci ne ſoit parvenue à un degré de volume très-conſidérable, on ne peut la ſentir avec la main.

§. MIII. Il en eſt donc, dans pluſieurs cas, de l'obſtruction comme de l'engorgement: c'eſt par les léſions qui en réſultent, qu'on juge le plus ſouvent de leur exiſtence. Ces léſions ſe manifeſtent par certains ſignes plus ou moins sûrs; car non-ſeulement on peut être trompé ſur la maladie en queſtion; mais il eſt encore quelquefois très difficile de prononcer entre le ſimple engorgement & l'obſtruction.

§. MIV. Pour parvenir à une

connoiſſance poſitive ſur l'obſtruction, il faut joindre, aux ſignes décrits dans la Section précédente, les ſuivans, & diſtinguer ces ſignes en généraux & en particuliers. Ceux-là ſont fondés ſur l'état précédent & actuel des malades. *Voyez* les Paragraphes DCCCCXCIII, DCCCCXCIV & DCCCCXCV. L'ancienneté des ſignes qui ſe trouvent décrits dans ces Paragraphes, & la violence des accidens, annoncent une léſion plus forte que l'engorgement, & conſéquemment l'obſtruction. Le tact enfin, décide encore davantage ſur la nature de cette léſion. *Voyez* les ſignes décrits au Paragraphe DCCCCXXXVI.

§. MV. Les ſignes particuliers ſont fondés ſur les généraux, & ſur les accidens particuliers qui ſur-

viennent. Ainſi, par exemple, lorſqu'on verra qu'un malade a eſſuyé une maladie longue, qu'il aura été mal traité, que la maladie n'aura pas été jugée par les criſes ou par les évacuations néceſſaires au temps marqué pour la coction; que la convaleſcence n'aura pas été parfaite, & que la langueur aura lieu; que le viſage & les malleoles ſeront œdémateux, le ventre élevé, & la reſpiration gênée; qu'il y aura des anxiétés, des palpitations de cœur, du dégoût, du dévoiement, des vents, de l'inſomnie, de la fiévre lente; on pourra préſumer l'exiſtence des obſtructions. Voilà les ſignes généraux.

§. MVI. Le ſiége du mal ſe reconnoîtra par les ſignes particuliers: ainſi, 1°. ſi à ceux qui viennent d'être indiqués, il ſurvient la jau-

nisse, de la douleur, de la pesanteur, & un sentiment de distention dans la région du foie; si les excrémens, ainsi que les urines, sont blanchâtres, on prononcera que l'obstruction est au foie, & l'on en sera convaincu, lorsque, par le tact, & par la pression, on y pourra distinguer quelque tumeur ou dureté, & qu'on y causera de la douleur. 2°. Si tous les signes de la cachexie se présentent, avec l'élévation, la dureté, & la douleur de l'hypocondre gauche, & qu'en même temps les malades soient essoufflés en marchant un peu vîte; s'ils éprouvent aussi plus de douleur au côté gauche, lorsqu'ils sont couchés sur le droit; si enfin, à tous ces symptômes il se joint un teint livide, tirant sur le brun, &c. on jugera que la rate est

obſtruée. 3°. Si l'atrophie, le flux cœliaque ou lientérique ſe rencontrent avec une certaine dureté, qu'on ſent profonde en appuyant ſur le ventre; ſi dans un moindre degré du mal, cette dureté ſe trouve jointe à des douleurs dans la ſeconde digeſtion, on juge que le méſentere eſt obſtrué. Il faut obſerver à cet égard que dans le temps que cette partie eſt affectée de la maladie dont il eſt ici queſtion, pluſieurs glandes lymphatiques du col ou des aines, ſont ſouvent gonflées. 4°. S'il y a des vomiſſemens fréquens, & long-temps continués, ſans aucun ſigne d'inflammation; ſi les malades éprouvent une certaine gêne, ou de la douleur au-deſſous du cartilage xiphoïde; ſi les alimens ont conſtamment de la peine à paſſer, & ſi les vomiſſemens arrivent, le plus

ſouvent après avoir mangé, on peut croire que le pylore, ou le pancréas, ſont obſtrués. Au reſte, ces obſtructions ſont preſque toujours la ſuite de l'inflammation. 5°. Enfin, ſi après une maladie aigue de poitrine, dont les criſes auront été imparfaites ou nulles, il ſe joint à la difficulté de reſpirer, une toux ſeche, très-gênante, qui augmente ſur-tout après le repas; ſi l'expectoration eſt auſſi peu facile qu'elle eſt peu abondante, & qu'il n'y ait point de pus dans la matiere des crachats, il eſt à préſumer qu'il s'eſt formé des tubercules dans la ſubſtance des poumons. Ces ſignes ſont cependant équivoques, tant par rapport à la nature des tubercules, qui peuvent être cruds, ou d'une eſpéce propre à ſe tourner en ſuppuration, que par rapport à la vomique, qui, dans les

premiers temps, ne présente guères d'autres symptômes, que ceux que je viens de décrire. Cependant dans cette derniere maladie, il y a eu précédemment des signes d'une suppuration qui s'établissoit.

§. MVII. Il faut cependant convenir que parmi le nombre des parties ci-dessus désignées, & sujettes à obstruction, il en est plusieurs qui n'ont pas de signes pathognomoniques; tels que, par exemple, l'obstruction du pancréas. Il seroit à désirer qu'on fît à cet égard des observations plus suivies, que celles que nous avons. Quand les sujets sont maigres, on parvient plus facilement à reconnoître les tumeurs; mais très-souvent elles ne sont sensibles, que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier.

§. MVIII. Les causes éloignées

de ces obſtructions ſont les mêmes que celles des embarras ou engorgemens, dont même elles ſont la ſuite. *Voyez* les Paragr. DCCCCXC, DCCCCXCI & DCCCCXCII, de la Section précédente. La lenteur de la circulation des liqueurs, l'altération des humeurs, la ſaburre des premieres voies, l'intempérance, la préſence de quelque virus coagulant, la ſuppreſſion des évacuations habituelles, les ſpaſmes fréquens & longs, la répercuſſion des dartres, de la gale, des boutons, &c. ſont les cauſes les plus ordinaires.

§. MIX. Quant à la cauſe prochaine, elle ſe réduit à un ſeul point; ſavoir, que les liqueurs ſont tellement engorgées & épaiſſies dans un ou pluſieurs points du viſcere affecté, qu'elles ne ſont plus ſoumiſes aux loix de la circulation; de ſorte qu'elles forment avec le temps une

tumeur, & une dureté, qui non-seulement gênent les fonctions, mais qui produisent divers accidens plus ou moins graves & dangereux, selon l'importance du viscere malade.

§. MX. On trouve à l'ouverture des cadavres des tumeurs de différentes grosseurs au foie, à la rate, au mésentere, au pancréas, au pylore, &c. J'ai vu plusieurs fois le pancréas d'un volume énorme, & le pylore calleux, dur & tuméfié, laissant à peine des traces de son ancienne forme ; le mésentere moins altéré, mais dur dans une étendue très-considérable. Quant au foie, on a mille exemples de l'énormité du volume, & du poids qu'il acquiert. La rate est dans le même cas : on trouve dans la substance des poumons des tumeurs dures & noirâtres, attachées les unes aux autres, de la grosseur

grosseur d'une aveline ou d'une noix, & à travers lesquelles il transude un mucus purulent, quoiqu'elles paroissent ne point contenir de pus. Quelquefois les parties voisines de ces tumeurs ou obstructions, se trouvent en suppuration, enflammées, &c.

§. MXI. Le prognostic des obstructions varie selon leur nature, & selon l'organe où elles se sont formées. Celles du foie, qui ne sont pas bien considérables, & qui ont leur siége dans la partie externe de ce viscere, sont moins sérieuses, plus faciles à détruire, que celles qui sont placées de maniere à empêcher la secrétion de la bile, ou son passage par le canal cholédoque. On peut vivre long-temps avec les premieres; mais les autres sont ordinairement accompagnées de cachexie, & suivies d'hydropisie, de

ſorte que les malades périſſent en moins de temps. L'obſtruction de la rate eſt ſouvent l'effet de celle du foie, quelquefois elle en eſt la cauſe. Quoiqu'on ne connoiſſe pas l'uſage de la rate, on ſait au moins qu'elle a une grande influence ſur le foie; & en effet, jamais elle n'eſt léſée juſqu'à un certain point, que la ſecrétion de la bile ne ſoit troublée ou empêchée, &c. La maladie doit être d'autant plus grave, qu'il ſe trouve une complication; mais elle le devient encore davantage par la cachexie qui ſurvient, & par la ſuppuration qui s'établit facilement aux environs de l'obſtruction. Celle du mézentere eſt d'autant plus à craindre, qu'elle eſt plus étendue. Lorſque toute la ſubſtance de ce viſcere eſt obſtrué, comme je l'ai vu une fois dans un Officier de Cavalerie,

il n'y a plus de reſſource, parce que le paſſage du chyle eſt intercepté. L'atrophie, les flux cœliaque & mézenterique ſurviennent, & les malades périſſent. Les obſtructions du pylore & du pancréas ſont le plus ordinairement mortelles. Ce qui les rend ſi terribles & ſi difficiles à guérir, c'eſt qu'elles ſe forment avec tant de lenteur, & que leurs ſignes ſont ſi équivoques dans les premiers temps, qu'elles laiſſent les malades & le Médecin dans une fauſſe ſécurité. Qu'on juge maintenant du danger où ſe trouvent les malheureux Soldats qui ſont attaqués de ces maladies, qui exigent une attention très-grande, & continuelle, même pour les découvrir. Les tubercules cruds des poumons ne ſeroient pas par eux-mêmes très-dangereux, s'ils ne gênoient pas la reſpiration; mais

de ces deux effets naiſſent de nouveaux engorgemens, l'aſthme, l'hydropiſie de poitrine, & la cachexie, &c.

§. MXII. Les cauſes des obſtructions font auſſi varier leur prognoſtic. Il eſt beaucoup plus facile de détruire ces maladies, qui ſont entretenues par des vices qu'on peut attaquer avec ſuccès, tels que le pſorique, le vénérien, le ſcorbutique; mais le ſcrophuleux eſt regardé comme incurable, lorſqu'il eſt parvenu à un certain degré.

§. MXIII. Les indications curatives des obſtructions, conſiſtent à rendre les liqueurs plus fluides, à diſſoudre celles qui ſont concretes, à ranimer le ton des parties où l'engorgement exiſte, & à corriger le vice dominant qu'on ſait, ou qu'on préſume avoir donné lieu à la ma-

ladie. Les délayans, les évacuans, les apéritifs, les incisifs, les martiaux remplissent ces différens objets; mais rien n'est moins facile que de les employer à propos. Tantôt il faut les allier ensemble, tantôt les changer, ou les approprier à l'état du malade, de la maladie, & des accidens.

§. MXIV. Je ne me propose pas d'entrer dans les détails de la cure de chaque espéce d'obstruction, ni même dans ceux qui regardent les modifications ci-dessus: on sent assez qu'il m'est impossible de les suivre ici, & je suppose le Lecteur assez instruit pour mettre à profit les indications générales que je vais présenter.

§. MXV. La saignée est le plus souvent contraire dans cette maladie, & il faut en reconnoître l'indi-

cation la plus sûre & la plus pressante, pour s'y déterminer. Les purgatifs conviennnent presque toujours, non-seulement dans les commencemens, mais aussi pendant le cours du traitement. Cependant il faut observer qu'ils produisent des accidens, lorsqu'on n'en ménage pas la dose; & qu'ils irritent plutôt le mal, qu'ils ne concourent à la guérison, lorsqu'on emploie ceux qui sont âcres ou forts. Il est bon de les joindre à quelques apéritifs; & lorsqu'on s'apperçoit qu'il s'est fait un peu de fonte, il est essentiel d'en faire usage, pour entraîner les matieres qui se sont portées vers le canal intestinal.

§. MXVI. On met quelquefois les bains en usage avec un certain succès. Nous avons vu, il y a quelques années, ce moyen réussir, dans une maladie que tout autre secours

n'eût probablement pas détruite. L'empirique qui les proposa fit un espéce de miracle, qui depuis ce temps a coûté bien cher à ceux qui, émerveillés de cette cure, ont cru que celui qui avoit pu l'opérer, devoit guérir tous les maux avec le même remede. Les bains détendent & assouplissent les solides ; ils rendent l'action des remedes actifs, moins vive, & plus supportable ; mais il faut tâcher de ne pas affoiblir les malades, & de ne pas trop relâcher les solides ; car alors, au lieu de contribuer à la guérison, ils la retarderoient. L'empirique en question faisoit rester les malades dix à douze heures dans le bain. On sent à merveille que, s'il a pu réussir dans quelques cas, il étoit nécessaire qu'il échouât dans la plupart.

§. MXVII. Les boissons dé-

layantes. L'eau eſt certainement le plus grand délayant, mais on peut lui communiquer pluſieurs qualités, en la chargeant de celles de pluſieurs médicamens, qui même ont beſoin d'un véhicule, pour produire des effets ſalutaires. C'eſt ainſi que dans les obſtructions, on fait prendre en guiſe de tiſane, diverſes décoctions de racines & de feuilles apéritives, hépatiques, &c. Telles ſont les plantes chicoracées, les racines de parelle ou patience ſauvage, d'aſperges, d'ache, de petit houx, de grande & petite chelidoine, &c. Les feuilles de ſcolopendre, les capillaires, le creſſon, &c. Ces boiſſons ſe preſcrivent en plus ou moins grande quantité, ſont plus ou moins chargées, & on les compoſe avec les plantes qui paroiſſent être les plus propres contre l'eſpéce d'obſtruc-

tion, ou contre le vice qui l'a produite.

§. MXVIII. On joint à ces moyens, ou du moins on employe après eux, comme incisifs, apéritifs & dissolvans, les remedes suivans. La rhubarbe & l'hypécacuanha, à petites doses; l'aloës, les sels, ammoniac, de tartre, végétal, de duobus, l'*aquila alba*, ou mercure doux, le sel de soude, le borax, le tartre martial soluble, les cloportes, la gomme ammoniac, & sur-tout le savon médical, dont j'ai parlé dans l'Article précédent. La plupart de ces remedes exigent beaucoup de circonspection, quant à leur dose & à leur effet. Il faut, pour modifier leur action, que les délayans ne soient pas négligés : on prescrit tous ces remedes en opiat, en bols, dans des bouillons, &c.

§. MXIX. Souvent on allie les martiaux à petites doses avec les remedes ci-dessus; & enfin lorsque la fonte est déterminée, on les prescrit à plus forte dose, pour rendre aux parties le ton qui leur est nécessaire. Le tartre martial soluble, les teintures de mars, le saffran de mars à la rosée, l'œthiops martial, &c. sont les préparations de fer les plus usitées. Mais par-dessus tout, les eaux minérales ferrugineuses conviennent dans ce cas; il n'y a point de véhicule qui tienne ce métal dans une dissolution plus parfaite, que les eaux minérales: elles réussissent toujours beaucoup mieux que les autres martiaux, les mieux préparés. Il y a d'autres eaux, & entr'autres plusieurs thermales, qui remplissent presque toutes les indications dont j'ai parlé depuis le Paragraphe MXVI jusqu'à celui-ci.

§. MXX. On ne doit pas négliger les ſpécifiques contre les cauſes du mal. C'eſt ainſi que les anti-ſcorbutiques, les anti-vénériens s'allient parfaitement, & avec ſuccès aux différens remedes déſopilatifs. Les topiques ne ſons pas d'une très-grande reſſource ; cependant lorſque la tumeur eſt extérieure, on peut en eſpérer quelque ſuccès. C'eſt ainſi que l'emplâtre de *labdanum*, celui de *cigue* & de *vigo* ſont employés utilement dans différens cas d'oſtruction.

§. MXXI. Parmi celles qu'il eſt poſſible de reconnoître, ou préſumer, j'ai compté celles du foie, de la rate, du pancréas, du pylore, du mézentere & des poumons. Tous ces viſceres, à l'exception du dernier, ſont chylopoyétiques, & le traitement dont je viens de par-

ler pour leur obſtruction, leur convient également. Quant aux tubercules des poumons, s'ils ſont curables, ce que je ne crois pas, ils préſentent les mêmes indications, mais les moyens ſont différens. Les balſamiques, toniques, pectoraux & apéritifs, ſont conſacrés à ce genre. C'eſt ainſi que les pillules balſamiques de *Morton*, le kermès minéral, l'oximel ſcillitique, ſont préférés aux autres remedes, dans cette maladie. Les bains n'y ſont pas auſſi utiles. On doit être modéré ſur l'uſage des purgatifs, de même que ſur celui des martiaux: mais les eaux thermales ſont aſſez généralement preſcrites dans ce cas.

§. MXXII. Le régime des malades doit être très-ſévere. Les légumes ſont la meilleure nourriture qu'ils puiſſent prendre. Les farineux,

le lait, les oeufs, les viandes lourdes, les liqueurs acides & les ſpiritueuſes, ſont très-nuiſibles. Les Soldats ne ſont gueres dans le cas de ſuivre ce régime, ſoit qu'on les traite dans leurs chambrées, ſoit qu'on en prenne ſoin dans les Hôpitaux. La nourriture ordinaire, dans ces derniers lieux, n'eſt pas aſſez variée, & le Soldat n'a pas le moyen de la rendre telle, qu'il ſeroit néceſſaire qu'elle fût, quand on le ſoigne dans ſon particulier.

SECTION III.

Du Squirre interne.

§. MXXIII. QUOIQUE ſelon la définition du ſquirre, donnée au Parag. DCCCCLXXXIV, il ſemble qu'il n'y ait qu'un degré entre celui-ci

& l'obſtruction. Il eſt cependant certain que ſouvent il ſurvient, ſans qu'on ait eu aucun indice de celle-là, ni même d'engorgement.

§. MXXIV. Les tumeurs ſquirreuſes ſont de diverſes couleurs & dureté ; elles ſe forment dans les viſceres, les membranes, les vaiſſeaux, le tiſſu cellulaire, & elles ne ſont accompagnées de douleurs, que lorſque par leur poids elles tiraillent les parties voiſines, ou que par leur compreſſion elles en gênent le mouvement & le mécaniſme, &c.

§. MXXV. On ne reconnoît la préſence d'une tumeur ſquirreuſe, par le tact, que dans le bas ventre, & encore faut-il que le corps ſoit émacié, ou que la tumeur ſoit extérieure. Sans ces deux conditions, il faut s'en rapporter aux ſignes rationels.

§. MXXVI. On doit penser qu'une obstruction très-ancienne s'est changée en squirre, lorsque les moyens les mieux indiqués n'ont produit aucun soulagement, & que l'on s'apperçoit que le siége de la tumeur est toujours le même. Si cette tumeur est diminuée de volume, & que cependant les accidens soient les mêmes, il n'y a point de doute que l'endurcissement soit survenu.

§. MXXVII. Mais souvent le squirre arrive à des gens qui n'étoient point précédemment malades, & il fait en peu de temps des progrès énormes. Il attaque alors de préférence ceux qui paroissent jouir de la plus parfaite santé, & qui ont le visage fleuri. On le distingue, dans ce cas, de l'obstruction, non-seulement par la rapidité de ses progrès, mais aussi parce que l'obs-

truction est accompagnée de cachexie, de la pâleur, & de l'enflure du visage, &c.

§. MXXVIII. On voit par-là que les tumeurs squirreuses naissent de deux manieres; savoir, ou lentement, n'étant que le dernier degré de l'obstruction; ou très-promptement, sans obstructions ou embarras précédens.

Les causes de cette maladie, dans le premier cas, ne différent en rien de celles qu'y font naître les précédentes; mais dans le second, il faut que la congestion soit produite, ou par une grande disposition à la concrétion de la part des liqueurs arrêtées, ou par un hétérogene qui augmente facilement & promptement cette disposition. Pour l'un & l'autre effet, il est nécessaire que les parties contenantes cedent facilement, & ne réagissent point sur les contenues,

On voit dans le ſquirre des mamelles la premiere diſpoſition; & dans les tumeurs ſcrophuleuſes, la ſeconde.

§. MXXIX. Le danger du ſquirre eſt relatif à ſa poſition, à la gêne qu'il cauſe, à l'importance du viſcere qu'il occupe, à la nature des liqueurs engorgées, au volume qu'il a acquis. Je le ſuppoſe dans le tiſſu cellulaire, & dans un lieu où il ne gêne aucune fonction, d'un volume peu conſidérable, & n'ayant d'autre cauſe qu'un coup qui aura donné lieu à l'épanchement de quelque humeur lymphatique qui ſe ſera endurcie, il ne menacera certainement d'aucun danger; mais par-tout ailleurs, dans d'autres circonſtances, il y en aura. Dans les parties vaſculaires & nerveuſes, il ſe change facilement en cancer, comme on peut

le voir dans le ſquirre interne & dans celui des mamelles.

§. MXXX. On trouve à l'ouverture des cadavres les mêmes effets & les mêmes ravages que ceux dont j'ai parlé au Parag. MX. On doit regarder cette maladie comme incurable, ſoit qu'elle ſurvienne après l'obſtruction, ſoit qu'elle provienne d'une cauſe ſoudaine, & qu'elle arrive au moment où on s'y attend le moins. Je regarderois volontiers le tubercule crud du poumon comme ſquirreux, & incurable, par cette raiſon.

§. MXXXI. On peut cependant arrêter les progrès du mal, ſoit en attaquant la cauſe de la maladie, ſoit en l'adouciſſant & en la tempérant, ſoit enfin en pratiquant des égoûts. Je ne m'arrêterai pas à ces moyens, pour une maladie qui eſt auſſi peu ef-

ſentielle à décrire ici, puiſque les Gens de Guerre qui ſont attaqués du ſquirre, ſont obligés de quitter le ſervice. On trouvera dans les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, les différens genres de traitement qui conviennent à cette maladie.

ARTICLE III.

De l'Hydropiſie.

§. MXXXII. ON entend par hydropiſie, l'amas ou la collection d'un fluide quelconque, épanché contre nature dans les différentes parties du corps; mais on a fixé l'étendue de ce terme à la ſeule collection, ou à l'épanchement d'eau qui ſe fait de pluſieurs manieres, & qui produit des léſions de diverſes eſpéces. Le nom d'hydropiſie a cepen-

dant resté à une maladie qui n'est autre chose que la collection des vents dans les intestins, & qu'on appelle hydropisie *timpanite*.

§. MXXXIII. On distingue plusieurs sortes d'hydropisie, tant par rapport au siége & à l'étendue qu'elle occupe, que par la maniere dont elle se forme, & par ses causes. On appelle *anasarque* ou *leucophlegmatie*, celle qui est répandue sur toute la superficie du corps, *ascite*, celle du ventre, hydropisie de poitrine, celle qui est dans le thorax ; hydrocele, l'eau épanché dans les tuniques du *scrotum*; hydrocéphale, celle du cerveau; hydropisie du péricarde, du médiastin, &c. celle qui est renfermée dans ces tuniques. On nomme hydropisie *enkistée*, celle qui se forme dans un folicule ou sac particulier; enfin hydropisies par infiltra-

tion ou par épanchement, celles dans lesquelles l'eau s'épanche & s'infiltre. Celles qui succedent aux maladies chroniques sont les plus fréquentes.

§. MXXXIV. Je me renfermerai dans la description des espéces les plus fréquentes parmi les Gens de Guerre; elles se réduisent aux quatre suivantes; savoir l'anasarque ou l'eucophlegmatie, l'ascites, l'hydropisie de poitrine, & l'hydrocele.

PREMIERE SECTION.

De l'Anasarque ou Leucophlegmatie.

§. MXXXV. On reconnoît cette espéce d'hydropisie à l'enflure molle, pâle & lâche de toute l'habitude du corps. Son siége est dans

le tiſſu cellulaire qui environne cette habitude. Lorſque la ſéroſité eſt parvenue à un certain volume, l'enflure augmente beaucoup, & il reſte ſur les parties comprimées avec le doigt un enfoncement ou une empreinte, qui ne s'efface que lentement.

§. MXXXVI. Elle differe de l'œdeme, 1°. en ce que dans ce lui-ci l'enflure n'eſt pas générale ; 2°. en ce que toujours elle augmente le ſoir & diminue le matin dans cette derniere maladie, dans laquelle quelquefois même on ne voit aucun gonflement, lorſque les malades ſe reveillent, tandis que dans l'anaſarque, le matin il y en a ſouvent, non-ſeulement aux jambes & aux pieds, mais encore aux paupieres & aux joues ; 3°. en ce que la reſpiration eſt gênée, qu'il y a

de la lassitude, du dégoût, de la fiévre lente dans celle-ci, & que ces accidens ne se rencontrent point dans l'oedeme.

§. MXXXVII. Plusieurs Auteurs frappés de cette différence, de même que de celle qui se trouve dans la nature des sérosités épanchées, ont fait la division suivante; savoir, l'œdeme, la leucophlegmatie & l'anasarque, qu'ils regardent comme trois affections différentes, quoique dérivant d'un seul genre. D'autres, enfin, n'en font que trois degrés de la même maladie, dont l'œdeme est le premier, la leucophlegmatie le second, & l'anasarque le troisiéme.

§. MXXXVIII. On a déja vu au Paragraphe MXXXV ce que c'est que l'œdeme; il commence par les extrémités, & il gagne insensible-

ment le reſte du corps : on peut le regarder comme un empâtement dans le tiſſu cellulaire, occaſionné par la difficulté du retour des liqueurs de la circonférence au centre. Il ſe change facilement en leucophlegmatie, & alors il y a de l'eau épanchée dans ce même tiſſu cellulaire; mais elle n'eſt point altérée comme dans le troiſiéme degré, ſavoir, dans l'anaſarque.

§. MXXXIX. Lorſque l'hydropiſie eſt eſſentielle, elle parcourt aſſez lentement tous ces degrés; mais il n'en eſt pas de même, lorſqu'elle eſt ſymptomatique : dans l'un & l'autre cas, hors le premier degré, les malades ſe plaignent ordinairement beaucoup de la ſoif; ils ont ſouvent une petite toux, qui vient ſans doute de la ſéchereſſe des bronches, dont l'humeur eſt moins

copieuſe

copieuſe & moins lubréfiante, à raiſon de la déviation du fluide aqueux. Les urines coulent en petite quantité, & celles qu'ils rendent ſont briquetées; la ſueur eſt extrêmement rare; l'habitude du corps eſt aſſez froide; quelquefois la couleur de la peau devient livide; il arrive auſſi qu'en certains endroits, mais ſur-tout aux extrémités, elle devienne violette, & qu'elle ſe creve. L'hydrocele accompagne toujours cette hydropiſie, regardée comme eſſentielle.

§. MXL. Les cauſes de cette maladie ſont, 1°. la lenteur des ſecrétions; 2°. la cachexie produite, ſoit par la ſuppreſſion des évacuations habituelles, ſoit par le reflux des éruptions cutanées; 3°. la guériſon trop prompte & inconſidérée des fiévres intermittentes, de la dyarrhée, de l'hémorrhagie; 4°. la

foibleſſe à la ſuite des maladies aigues, & des flux conſidérables, comme, par exemple, de la dyſſenterie. Lorſqu'elle eſt ſymptomatique, elle eſt ordinairement produite par l'hydropiſie des cavités, par les obſtructions des viſceres, par les ſquirres & les ulceres internes, &c.

§. MXLI. Quelle que ſoit la cauſe de cette hydropiſie, ſoit eſſentielle, ſoit ſymptomatique, il faut admettre une infiltration ou un épanchement de ſéroſité dans le tiſſu cellulaire, & un empêchement au retour de la liqueur engorgée, dans le torrent de la circulation. Or, ſoit que les parties aqueuſes dominent dans la maſſe générale, ſoit que les fluides aient peu de cohéſion, comme dans la cachexie, ſoit que les forces de la circulation languiſſent, ſoit qu'il ſe rencontre quelqu'obſtacle à la pro-

greſſion des humeurs, comme des tumeurs oſſeuſes, ſquirreuſes, &c. on voit naître plus ou moins promptement une élévation générale ſur toute l'habitude ou ſuperficie avec les ſignes ci-deſſus, Paragraphe MXXXV, juſqu'à MXXXIX. Elle devient quelquefois d'un volume énorme. On peut voir par la deſcription du tiſſu cellulaire dans les Anatomiſtes, de quelle dilatation cet organe eſt capable. On peut lire dans *Haller* combien il eſt eſſentiel; mais il ne faut pas croire qu'il ſoit un des principaux organes de l'économie animale, comme un certain Auteur a voulu l'inſinuer. On peut conſulter *Boerrhaave* & ſon Commentateur, ſur la maniere dont ſe fait la collection des ſéroſités. *Aphoriſme* 1225.

§. MXLII. Les buveurs, les gens

livrés à la débauche, ceux qui relevent des longues maladies, ceux qui dans leur convalescence n'observent pas un régime exact, les gens obstrués, les athsmatiques, les cachectiques, ceux qui menent une vie oisive, &c. sont plus sujets à cette maladie. Le Soldat l'est principalement à la suite des fiévres intermittentes, des fiévres putrides, & du flux dyssentérique.

§. MLIII. On guérit assez facilement l'hydropisie essentielle qui est produite par une cause légere, comme, par exemple, par une suppression de transpiration, & par d'autres causes de ce genre ci dessus désignées : elle est moins dangereuse dans les jeunes gens, que dans les vieillards ; quant à la symptomatique, elle est ordinairement mortelle. On a tout à craindre,

lorſque la toux eſt très-fréquente, que la reſpiration eſt embarraſſée, que le pouls eſt foible, & qu'il y a des ſyncopes. Quand les urines ne coulent pas, & quand le flux de ventre eſt conſidérable, ſans diminuer l'enflûre, on doit regarder la maladie comme très-dangereuſe. Au reſte, il eſt aiſé de juger par les détails ci-deſſus, que l'oedeme eſt beaucoup moins pernicieux que la leucophlegmatie, & que celle-ci eſt plus facile à guérir que l'anaſarque. Les taches violettes & les crevaſſes qu'on obſerve ſouvent dans ce dernier état, ménacent de la gangrene.

§. MXLIV. Il n'y a guères de maladies dont la cure ſoit auſſi variée que celle-ci, tant par le nombre des cauſes qui la produiſent, que par la difficulté de guérir, qui a

fait naître divers traitemens fondés sur des opinions & des systêmes absolument opposés les uns aux autres, comme on le verra ci-après.

§. MXLV. Je vais d'abord décrire les moyens généraux qui conduisent à la guérison de cette maladie, regardée comme essentielle, & produite par des causes légeres. On peut réduire ces causes aux suivantes, la foiblesse des organes, le reflux d'une humeur, dont le cours est au-dehors, & la suppression des évacuations habituelles. Ensuite on doit considérer l'état où le degré de l'hydropisie. Ces deux objets étant remplis, il y en a deux autres qui doivent également occuper; savoir, le moyen de détruire la cause, ensuite celui d'évacuer les eaux, si le premier obstacle levé,

l'autre subsiste encore. Quelquefois on travaille en même temps à les lever l'un & l'autre.

§. MXLVI. Je l'ai déja dit, la foiblesse des organes est l'effet des longues maladies ; les secrétions sont rallenties, le cours des liqueurs gêné dans la circonférence, leur retour difficile. Il faut employer les amers, les toniques, les martiaux, à la dose & de la maniere dont je l'ai expliqué ci-dessus. Ces moyens rétablissent le ton des solides, les fonctions dans leur état naturel, & dans le cas de l'œdeme, ils suffisent ordinairement.

§. MXLVII. Dans le cas des humeurs répercutées, il paroît que la cause est spasmodique; elle est souvent difficile à détruire, à moins qu'on n'y travaille dans les commencemens, parce que l'effet empêche

que les moyens les meilleurs puissent être mis en usage. On sait que les vésicatoires, les cautères, les ventouses, sont les remedes les plus utiles pour rappeller une humeur au-dehors; cependant on risque quelquefois, en les employant, lorsqu'il y a de l'eau dans le tissu cellulaire, de faire naître la gangrene dans la partie où on les applique. Dans une circonstance aussi épineuse, c'est aux Maîtres de l'Art à se décider sur le genre de traitement, & à voir s'il ne seroit pas plus utile de remédier à l'effet, que de travailler à la cause.

§. MXLVIII. Quant aux évacuations habituelles, il faut considérer quelle est la nature de celle qui a produit la maladie. Si c'est une évacuation sanguine qui soit supprimée, il est très-essentiel d'être

circonſpect dans le parti qu'on prend. Je ne crois pas cependant qu'on courre aucun riſque en appliquant, par exemple, des ſang-ſues aux hémorroïdes ſupprimées ; mais ce moyen ne ſuffit pas pour guérir, à moins que la maladie ne ſoit à ſon premier degré. Je l'ai vu réuſſir ; la ſaignée eſt même quelquefois indiquée en pareil cas ; mais j'aurois de la peine à la preſcrire, ſi je ne voyois pas les ſignes les plus certains de la pléthore.

§. MXLIX. Pendant qu'on cherche à détruire la cauſe de la maladie, on peut & on doit même mettre en uſage différens moyens qui procurent l'évacuation des eaux : on verra ci-après qu'il y a pluſieurs remedes qui tariſſent en même temps la ſource de l'une & des autres ; mais pourſuivons les détails des cauſes.

§. ML. Il eſt encore plus eſſentiel d'y avoir égard dans l'hydropiſie ſymptomatique; mais à l'exception de quelques-unes de ces cauſes, telles que la cachexie, pour laquelle on emploie en même temps les remedes propres à détruire l'effet & la cauſe, la plupart des autres hydropiſies exigent l'évacuation des eaux, avant le traitement de leur cauſe. C'eſt ainſi que l'obſtruction qui entretient l'anaſarque, ne peut être attaquée avec quelque ſuccès, que lorſque celle-ci eſt beaucoup diminuée. Cependant pluſieurs des moyens qui conviennent à l'une de ces deux maladies, ſont auſſi propres à combattre l'autre.

§. MLI. Il me reſte donc à faire connoître quelle eſt la méthode qu'il faut ſuivre, pour tarir les eaux, & faire diſſiper l'eſpéce d'hydropiſie

dont il eſt ici queſtion. Le grand nombre de moyens embarraſſe ſouvent ſur le choix, ceux qui ne ſont pas en état d'en faire une application juſte ; mais il eſt très-utile à ceux qui connoiſſent combien la nature & les maladies ſe jouent des remedes même les mieux indiqués ; de ſorte que dans les différens cas, ils ſavent mettre à profit ceux qui, parmi le grand nombre, leur paroiſſent les plus analogues aux circonſtances, en les variant ſelon leur effet.

§. MLII. Les hydragogues, les apéritifs, les diurétiques, les ſudorifiques, les martiaux, ſont les différens remedes internes employés pour détruire la ſource des eaux ; il y en a enſuite pluſieurs externes, qui tendent au même but. Je vais les rappeller ſucceſſivement, en

indiquant les précautions qu'ils exigent, les cas où ils ſont utiles, & ceux où ils ſont contraires. Je parlerai enſuite de quelques méthodes nouvelles qui ont du ſuccès, & je ferai une application ſuccincte de la cure générale aux cas particuliers.

§. MLIII. Les hydragogues : on nomme ainſi certains purgatifs qui paſſent pour avoir la propriété d'évacuer les ſéroſités. Tels ſont le jalap & ſa réſine, la ſcamonée & le diagrede, l'iris, la ſeconde écorce de ſureau, le ſyrop de nerprun, les pillules de *Bontius*, la rhubarbe, &c. Comme la plupart de ces remedes ſont violens, il eſt bon d'être très-circonſpect ſur leur uſage ; & en général, on peut dire qu'il eſt plus nuiſible, qu'utile ; car les évacuations répétées ne produiſent, le plus

ſouvent, qu'un ſoulagement momentané, & l'amas d'eau devient bientôt après encore plus conſidérable, parce que les forces des organes diminuent de plus en plus, & que le ſang s'appauvrit à meſure que les purgatifs font plus d'effet. Je ne diſconviens pas qu'il ſoit quelquefois utile de les employer, mais ce n'eſt qu'avec précaution & modération qu'on doit le faire; d'ailleurs les forces des malades ne le permettent pas toujours; & lorſque la maladie eſt la ſuite de la cachexie ou des obſtructions, il me ſemble que ce moyen eſt au moins inutile. Je ne cacherai pas que j'ai vu quelques guériſons opérées par les hydragogues, mais c'eſt dans des cas legers, & dans des malades robuſtes. J'ai vu plus d'une hydropiſie aſcyte céder à ces remedes.

§. MLIV. Les diurétiques : on nomme ainsi certains médicamens qui augmentent l'écoulement des urines. Ces remedes sont en grand nombre, & l'on pourroit même dire que leur qualité de diurétique est relative à l'état des malades & de la maladie. Ceux qui sont consacrés à l'hydropisie, sont, les racines de raifort sauvage, la bryone, l'oignon de Scille ou d'Espagne, le gratte-cul, le nitre, les alkalis fixes, le vin & l'oximel scillitiques, &c. On emploie avec un certain succès la plupart de ces moyens, pourvu que leur dose & leur application soient appropriées aux circonstances. Quelques personnes ont conseillé dans l'hydropisie, & dans quelques autres cas, l'usage interne de la poudre de

cantharides à très-petite dose, comme, par exemple, à un quart de grain, pour provoquer l'écoulement des urines; mais on sait les ravages que ce remede peut produire, par ceux qui résultent de son action dans les gens débauchés, qui le prennent pour s'exciter aux plaisirs de l'amour.

§. MLV. Les apéritifs: ils sont la plupart diurétiques, & ils conviennent d'autant mieux dans l'hydropisie, qu'ils combattent également la cause & l'effet de la maladie. Parmi les plus usités, on compte les cinq racines apéritives, telles que celles de petit-houx, d'asperges, de fenouil, de persil & d'ache. Il y en a d'autres qui ne sont pas moins efficaces, telles que celles de chiendent, d'arrete-bœuf, d'éringium ou chardon rolant; viennent

ensuite les herbes capillaires, la scolopendre, la fumeterre, l'aigremoine, la pimprenelle, le cerfeuil, la garence, &c. qu'on fait prendre, soit en guise de tisanne, de bouillons, d'apozemes & de sucs, soit en poudre ou en opiat, &c.

§. MLVI. Quant aux sudorifiques, il me paroît qu'il est bien difficile qu'ils produisent quelques bons effets en cette qualité. Mais si l'on choisit ceux qui sont de la classe des apéritifs ou des toniques, ils pourront provoquer l'écoulement des eaux, en ce qu'ils augmenteront l'oscillation des vaisseaux, & conséquemment l'action des secrétions. L'usage de la bardanne, de la racine de fenouil, de l'antimoine crud, du kermès minéral, du gayac, & sur-tout de la résine de ce bois, sont propres à pro-

duire l'effet dont je viens de parler.

§. MLVII. Les martiaux, & autres remedes toniques. J'ai déja fait voir dans l'Article précédent, que plusieurs extraits amers sont apéritifs, en même temps qu'ils sont toniques, parce qu'ils contiennent un savon naturel, qui est très-propre à désopiler. Si l'on met en usage ceux qui sont diurétiques, on aura un remede également tonique, apéritif & diurétique, qui convient parfaitement dans l'hydropisie. C'est ainsi que les extraits d'aunée, d'angelique, d'absynthe, de petite centaurée, de racine de patience, de geniévre, conviennent dans l'hydropisie. Quant aux martiaux, en donnant du ton aux solides, ils raniment leur action, & rétablissent les secrétions; de-là l'écoulement des eaux, &c.

§. MLVIII. Voilà en général les remedes internes indiqués par la cure de l'hydropiſie : ils ne peuvent être utiles que par une juſte application, mais ils ſont ſouvent inſuffiſans, & on propoſe d'y joindre les remedes externes, parmi leſquels les ſcarifications, les bains de vapeurs, les fumigations & les frictions ſont les plus recommandables.

§. MLIX. Les ſcarifications ſont des petites mouchetures qu'on fait par le moyen d'une lancette à la partie la plus déclive du corps, c'eſt-à-dire vers les malléoles, dans le deſſein de dégorger le tiſſu cellulaire, & de procurer un libre écoulement aux ſéroſités épanchées. J'ai vu cette pratique réuſſir dans les cas où la leucophlegmatie étoit eſſentielle, & où les ſéroſités n'étoient point altérées : car il ne faut pas ca-

cher que dans l'état contraire à ceux-là, il eſt à craindre qu'il ſurvienne dans les parties ouvertes, des ulceres gangréneux, qu'il eſt ſouvent impoſſible de détruire. Au reſte, la nature opere quelquefois ces ſortes de dégorgemens avec un ſuccès varié. Quand on eſt aſſez heureux pour n'avoir point de ſuites fâcheuſes, on cherche enſuite à ranimer les reſſorts, en un mot à combattre la cauſe de la maladie.

§. MLX. Les bains de vapeurs. Ce moyen de guériſon peut devenir celui de l'augmentation de la maladie, ſi ces vapeurs ſont purement aqueuſes. On ſait que les vaiſſeaux de l'habitude ſont autant propres à abſorber l'humidité, qu'ils le ſont à l'exhaler. Ainſi, pour que cette eſpéce de bain devienne utile, il faut que la vapeur s'exhale de quelques

corps propres à abſorber l'humidité. C'eſt ce que produit celle des corps aromatiques, qu'on fait brûler de maniere qu'elle ſe porte vers l'endroit où ſont les malades.

§. MLXI. Les fumigations. Elles ſe font avec des corps volatils, tels que le ſoufre & le cinnabre, qu'on met brûler dans un réchaud, poſé ſous une chaiſe percée, de maniere que le malade aſſis & bien enveloppé en puiſſe recevoir la vapeur. Ce remede excite à la ſueur, & il peut par cette criſe procurer l'écoulement des eaux. Il n'eſt pas aſſez uſité. Il ſemble pourtant que dans beaucoup de cas il pourroit être employé, du moins ſans inconvénient, s'il ne l'étoit pas utilement.

§. MLXII. Les frictions. Elles ne ſont pas d'une grande reſſource. Cependant lorſqu'on les réitere ſou-

vent, on doit en eſpérer de bons effets. Elles doivent néceſſairement ranimer un peu le mouvement de la circulation dans les vaiſſeaux de la circonférence, & donner quelquefois lieu à la ſueur, qui eſt une criſe favorable dans cette maladie.

§. MLXIII. C'eſt ici le lieu de parler des moyens qu'il faut mettre en uſage pour calmer les accidens les plus preſſans de cette maladie, tels que la ſoif dont les malades ſont tourmentés, la ſuppreſſion des urines, le froid des extrémités, les taches livides & violettes, les crevaſſes, le flux de ventre immodéré, les ſyncopes, &c. mais les uns ſont inſéperables de la maladie, & ils ne ceſſent qu'avec elle, comme la ſoif, la ſuppreſſion des urines & le froid. Les taches livides ou violettes menacent de la gangrene, &

on doit les panser avec des compresses trempées dans de l'eau-de-vie camphrée, ou dans une décoction de quinquina. Les crevasses de la peau des extrémités sont quelquefois utiles, quelquefois elles s'ulcerent: il faut se comporter à cet égard, comme pour les taches : on doit bien se garder d'employer des astringens, pour guérir le flux de ventre ; mais on peut le modérer par les cordiaux légers. Les syncopes sont un symptôme très-dangereux; elles exigent aussi l'usage des cordiaux.

§. MLXIV. On a quelquefois vu l'abstinence de toute espéce de boisson, pendant plusieurs mois, être suivie d'un succès plus heureux, que ne le sont les autres secours; mais il faut convenir que ce régime est bien difficile, vu la soif dont les malades sont tourmentés.

Ceux qui prennent le parti de ne point boire, peuvent appaiſer cette ſoif avec des paſtilles de nitre, ou bien avec du pain grillé & arroſé d'eau-de-vie, qu'ils mettront dans la bouche, comme le conſeille M. *Lieutaud.*

§. MLXV. Au reſte, le régime des hydropiques doit être tel, qu'il ne puiſſe pas contribuer à augmenter l'amas ou la collection des ſéroſités. Ainſi, ils éviteront, autant que faire ſe pourra, la nourriture aqueuſe, crue, indigeſte & venteuſe, telle que les fruits, le lait & les farineux : ils ſe borneront à quelques potages bien mitonnés, aux œufs frais, à la viande blanche rôtie, & un peu de vin blanc, qu'ils tremperont avec ſuffiſante quantité d'eau ; leur bouillon ſera fait avec les légumes apéritifs, tels que les oignons

blancs, les poireaux, le céleri, les racines de persil, de cerfeuil, &c.

§. MLXVI. Je résume de tout ce qui a été dit précédemment; 1°. qu'il est absolument nécessaire d'avoir égard aux circonstances & aux causes, pour établir un genre de curation qui puisse convenir à l'état du malade & de la maladie; 2°. que ce seroit en vain qu'on fixeroit des méthodes particulieres, parce qu'il y a trop de variété dans l'état, les causes & les accidens de cette maladie; 3°. qu'il faut donc se borner à des principes généraux auxquels on puisse rapporter toute la cure qu'on établit.

§. MLXVII. Cela posé, voici la conduite qu'il faut généralement suivre; 1°. quelques purgatifs dans les commencemens; 2°. les diurétiques & les apéritifs, après l'usage

ſage des cathartiques ; 3°. les amers, les toniques, les martiaux, alliés de différentes manieres avec les remedes diurétiques & apéritifs ; 4°. les remedes proposés aux Paragraphes MLVIII, MLIX, MLX, quand les précédens ne produiſent pas l'effet déſiré ; 5°. les toniques, après l'évacuation des eaux, pour rendre le ton aux parties trop relâchées, & empêcher la formation d'une nouvelle hydropyſie ; 6°. les moyens appropriés à la cachexie & aux obſtructions doivent être joints à ceux-ci, lorſque la maladie eſt entretenue par ces deux cauſes. *Voyez* les deux articles précédens.

§. MLXVIII. On parle de pluſieurs remedes, qui ſont particulierement vantés comme ſpécifiques contre cette maladie, & dont la plupart ſont des ſecrets. J'ai vu l'ef-

fet de quelques-uns, qui m'ont paru être pris dans la classe des hydragogues. Ils procuroient à la vérité, dans l'espace de vingt-quatre heures, l'évacuation générale des sérosités, tant par les selles, que par les urines, mais l'eau se ramassoit ensuite en plus grande quantité, qu'elle ne l'étoit auparavant, les mêmes remedes devenoient insuffisans, & les malades périssoient.

§. MLXVIX. Il y a quelques années qu'un Médecin de *Tann* en Alsace (M. Bacher), publia une méthode particuliere pour la guérison de l'hydropisie. Plusieurs succès dans sa Province & dans cette Capitale, fixerent l'attention du Gouvernement, & le déterminerent à ordonner l'essai du remede de ce Médecin, dans les Hôpitaux Militaires. Il paroît qu'on en a tiré un

plus grand avantage, que des autres moyens, & il seroit à désirer qu'on le rendît public. On sait bien que ce remede n'est autre chose qu'une préparation ou extrait d'hellebore; mais c'est de la manipulation dans laquelle consiste tout le secret, que lui vient toute sa propriété. L'Auteur fait avec cet extrait des pillules auxquelles il donne le nom de *toniques* : il prépare ses malades à son usage, & il le modifie, selon les circonstances, comme un Médecin intelligent doit le faire. J'ai vu une guérison opérée par cette méthode. Ceux qui voudront s'instruire davantage à cet égard, pourront lire une petite Brochure intitulée, *Précis de la méthode d'administrer les pillules toniques par M. Bacher*, à Paris, 1767, chez Cavelier, Libraire, aux lys d'or, rue Saint Jacques.

§. MLXX. On trouve dans une thèſe faite par M. *Deſeſſarts*, mon Confrere, des détails ſur les différentes méthodes qu'il faut employer pour la cure de cette maladie : il y prouve démonſtrativement qu'il y a pluſieurs cas où les délayans & les humectans doivent précéder l'uſage des hydragogues. *An detur hydrops in quo humectantia, diluentiaque hydragogis præmittenda? Pariſiis*, 1768.

§. MLXXI. Je dois avertir ici que j'ai réuni dans Scette ection tous les moyens généraux applicables aux différentes eſpéces d'hydropiſie ; de ſorte que dans les ſuivantes il ne ſera queſtion que des ſecours particuliers que chaque eſpéce exige.



SECTION II.

De l'Hydropisie Ascite, ou du bas-ventre.

§. MLXXII. ON distingue plusieurs sortes d'hydropisies du bas-ventre ; savoir, l'une dans laquelle l'eau est contenue dans la capacité ou cavité de l'abdomen ; une seconde, dans laquelle elle s'amasse dans un sac ou follicule ; & une troisiéme enfin dans laquelle la collection se fait, entre le peritoine & les muscles du bas-ventre. La premiere espéce est la plus commune, & elle se reconnoît par des signes particuliers, qui la font distinguer des deux autres, dont les symptômes pathognomoniques sont quelquefois très-obscurs.

§. MLXXIII. On reconnoît l'épanchement dans la cavité de l'abdomen, par la tumeur ſenſible du ventre, & par la fluctuation du liquide épanché, qu'on peut entendre ſouvent, en frappant ſur un des côtés du ventre; mais lorſqu'on ne la peut diſtinguer par ce moyen, il faut appliquer une main ſur un des côtés, & frapper de l'autre main ſur l'opposé, on ſent alors une colonne fluide, qui répond à la main, au même moment que le coup eſt donné.

§. MLXXIV. Au reſte, à ces ſignes très-certains, il s'en joint d'autres, qui manifeſtent auſſi la maladie. Tels ſont l'œdeme des jambes qui a précédé, & l'exiſtence de la fiévre lente, de la difficulté de reſpirer, de la toux ſéche, de la maigreur des extrémités ſupérieures, de l'œdeme

des cuiſſes & du ſcrotum ; la ſoif, la pâleur du viſage, le dégoût, la cardialgie, les flatuoſités, la leucophlegmatie, la conſtipation, la diminution ou la ſuppreſſion des urines, le gonflement conſidérable du ventre, ſurviennent enſuite, & quelquefois la *tympanite* ſe joint à ces accidens.

§. MLXXV. On ne diſtingue pas toujours facilement quelle eſt la nature du liquide épanché, mais les ſignes précédens la font préſumer ; de ſorte que s'il y a eu quelqu'inflammation dans les viſceres du bas-ventre, & qu'il y ait eu l'apparence d'une ſuppuration, on peut croire que l'hydropiſie eſt produite par un épanchement de matiere purulente. Il faut obſerver qu'en ce cas l'œdeme eſt moins conſidérable, dans les commencemens ; mais bien-

tôt après tous les ſignes ci-deſſus ſe manifeſtent, même avec plus de violence, que dans celui où l'épanchement eſt ſimplement ſéreux.

§. MLXXVI. L'hydropiſie enkiſtée ne produit pas un gonflement auſſi général dans la capacité du bas-ventre, que la précédente, & elle paroît circonſcrite. L'épanchement entre le péritoine & les muſcles abdominaux forme une protubérance plus marquée & plus circonſcrite. Je ne dois pas oublier de dire ici que dans cette derniere eſpéce, comme dans la premiere, la matiere épanchée eſt quelquefois épaiſſe comme de la gelée; ce qui rend la maladie d'autant plus ſérieuſe, qu'alors les moyens propres à faciliter l'écoulement des eaux n'ont aucune efficacité. J'ai vu deux eſpéces d'hydropiſie de ce genre.

§. MLXXVII. Les causes de l'ascite sont absolument les mêmes que celles dont j'ai déja fait mention au Paragraphe MXXXIX de la Section précédente. Mais il paroît que l'obstruction des visceres, principalement celle du foie, est la cause la plus générale de cette maladie.

§. MLXXVIII. Son prognostic est d'autant plus dangereux, que l'obstruction en est la premiere cause. Quand tous les symptômes du Paragraphe MLXXIII se trouvent réunis, il n'y a plus de moyen de guérison. La gangrene des intestins est la suite ordinaire de cette maladie, & cet accident arrive encore plus promptement, quand l'épanchement est purulent ou sanieux. Les cas où l'on peut concevoir de l'espérance, sont ceux où la sérosi-

té épanchée n'eſt pas de mauvaiſe qualité, ce qu'on peut préſumer aiſément par l'état du malade, & par la nature des accidens qu'il éprouve. Lorſque la maladie n'eſt pas invétérée, & qu'il n'y a point de ſoupçon d'obſtruction, lorſque l'hydropiſie n'a pas acquis un volume très-conſidérable, & que les forces ne ſont par trop abattues, lorſqu'enfin on ne voit aucun ſymptôme d'une diſſolution prochaine des liqueurs, on peut regarder la maladie comme curable. L'hydropiſie enkiſtée eſt plus ou moins dangereuſe, ſelon le lieu où le kiſte eſt ſitué, & ſelon la facilité ou la difficulté de donner une iſſue au fluide qu'il contient. Quant à celle qui eſt formée entre le péritoine & les muſcles du bas-ventre, elle eſt de meilleur augure; mais il faut que la matiere épanchée ne ſoit

pas gélatineuſe, comme celle dont j'ai parlé au Paragraphe MLXXV.

§. MLXXVIX. La cure de l'aſcite ne differe en rien, quant aux remedes internes, de celle de la Section précédente; il faut ſeulement remarquer, que comme la maladie eſt plus ſérieuſe, il faut inſiſter davantage ſur les moyens y indiqués, en les employant toujours de maniere que la cauſe & l'effet puiſſent en même temps être détruites; il faut auſſi avoir attention à l'eſpéce; car on n'obtient pas facilement la guériſon de l'hydropiſie enkiſtée par les remedes pris intérieurement.

§. MLXXX. Quant aux moyens extérieurs & chirurgicaux, ils ſont auſſi les mêmes; mais au lieu de ſcarification qu'on peut faire dans la leucophlegmatie, on pratique

pour l'aſcite du premier genre (l'épanchement dans la cavité abdominale), une opération connue ſous le nom de *Paracentheſe*. Cette opération qui n'eſt autre choſe qu'une ponction faite avec un inſtrument particulier qu'on appelle *trois-quarts*, conſiſte à percer en même temps la peau, les muſcles & le péritoine, pour donner iſſue au liquide épanché. Ce n'eſt point ici le lieu de parler de la maniere dont on doit faire la paracentheſe; je me bornerai aux circonſtances où il paroît qu'on peut la pratiquer avec ſuccès.

§. MLXXXI. 1°. Elle n'eſt jamais que palliative, de ſorte que toutes les eaux étant évacuées, ſi l'on n'empêche pas qu'elles ſe régenerent, en employant d'autres moyens, on ſera obligé de répéter bientôt l'opération; 2°. dans plu-

ſieurs cas où le volume du liquide eſt ſi conſidérable, que les malades ſont en danger de périr de ſuffocation, quand même la maladie ne ſeroit pas curable, il faut pratiquer la paracentheſe, pour prolonger les jours du malade, à moins qu'il n'y ait des ſignes de mortification, ou autres ſemblables; 3°. elle n'eſt véritablement indiquée que dans l'état où l'altération des ſéroſités n'a pas agi ſur la texture des viſceres; de maniere que pour en obtenir un bon effet, il eſt très-eſſentiel de la faire plutôt dans le commencement de la maladie, après avoir employé pendant quelque temps tous les moyens internes, ſans ſuccés; 4°. ſa réuſſite dépend de la maniere dont on la pratique, car il n'eſt jamais prudent de faire écouler toutes les eaux en une ſeule fois; 5°. la cou-

leur & l'odeur du fluide qui ſort, annoncent la néceſſité ou l'inutilité de réitérer l'opération, pour guérir la maladie, & elles ſont même connoître à quel degré peut être portée l'altération des viſceres; 6°. elle devient inutile, dans le cas où l'épanchement eſt gélatineux; 7°. elle ne peut avoir lieu dans l'hydropiſie enkiſtée, qu'autant que le kiſte eſt aſſez voiſin des tégumens, pour que le trois-quarts puiſſe y être introduit ſans danger; 8°. enfin, elle doit avoir un ſuccès plus marqué dans la troiſiéme eſpéce d'aſcite, qu'on doit appeller faux (celui où l'épanchement eſt entre le péritoine & les muſcles abdominaux); mais il eſt très-eſſentiel de diriger l'inſtrument de maniere qu'il ne pénétre pas dans la cavité abdominale.

§. MLXXXII. Lorſque la para-

centhese a été mise en usage d'une maniere convenable, & dans les cas où l'état des visceres le permet, & où il n'y a pas de complications graves, il faut avoir soin de lui faire succéder les apéritifs, les toniques & les martiaux, de la maniere & à la dose indiquée dans la Section précédente, selon l'exigence des cas. J'ai pratiqué & fait pratiquer plusieurs fois cet opération dans des circonstances douteuses, & dans d'autres favorables. J'ai obtenu un soulagement réel dans le premier cas, & quelques guerisons dans le second; mais j'ai toujours employé les remedes internes, immédiatement après l'opération. Tout le monde sait que quelquefois en vingt-quatre heures l'épanchement devient aussi considérable qu'il étoit auparavant, si l'on n'a pas soin de com-

primer le bas-ventre, de maniere que le vuide que les eaux ont laissé ne subsiste plus, &c. &c.

SECTION III.

De l'Hydropisie de poitrine.

§. MLXXXIII. Les signes de cette maladie sont quelquefois équivoques, quand elle n'est pas parvenue à un certain degré. Voici les plus positifs; 1°. la respiration fréquente & difficile avec un battement sensible des aîles du nez; 2°. une toux plus ou moins séche ou humide; 3°. une espéce de fluctuation qu'on entend quelquefois dans la poitrine; 4°. la difficulté de se coucher dans une situation horizontale; 5°. la douleur & la tumeur de l'un, ou des deux bras.

§. MLXXXIV. Lorſqu'à ces ſymptômes il ſe joint l'un ou pluſieurs des autres accidens ci-deſſous, on eſt encore plus ſûr de l'exiſtence de la maladie. Un réveil déſagréable & ſubit, une inſomnie très-grande, avec une envie inſurmontable de dormir, des palpitations de cœur fréquentes, des ſueurs nocturnes, des foibleſſes, la tumeur œdemateuſe du viſage, l'œdeme des extrémités inférieures & du ſcrotum, qui a précédé, & qui exiſte encore, &c.

§. MLXXXV. Les maladies antérieures ſont auſſi des indices très-propres à faire reconnoître que les ſignes précédens ſont ceux de l'hydropiſie. Ainſi, lorſque les malades auront éprouvé des inflammations de poitrine, qui n'auront pas été jugées par les criſes ordinaires, lorſqu'à la ſuite de ces maladies ils

n'auront pas été rétablis dans l'espace de temps ordinaire; lorsqu'ils auront été sujets à l'asthme; lorsqu'on aura eu lieu de soupçonner des tubercules cruds dans les poumons, &c. Il est certain que toutes les présomptions indiquées par les signes des deux Paragraphes précédens se changeront en conviction.

§. MLXXXVI. Il ne faut pourtant pas dissimuler qu'avec la certitude de l'hydropisie dans la poitrine, on puisse toujours juger du lieu où l'épanchement est formé. Il peut l'être en effet dans l'une des cavités, ou dans les deux qui contiennent les lobes des poumons, dans la duplicature du mediastin, & dans la péricarde. Ces différens siéges ne sont pas également faciles à reconnoître. Voici ce que j'en ai appris par mon expérience, & par

la ſection des cadavres après cette maladie.

§. MLXXXVII. Quand l'épanchement occupe les deux cavités qui contiennent les lobes du poumon, les malades ont autant de peine à ſe coucher ſur l'un & ſur l'autre côté: il y a douleur & tumeur aux deux bras, la fluctuation eſt plus ſenſible. Au contraire, quand il n'y a qu'une de ces cavités remplie, les malades ne peuvent ſe coucher que du côté malade, & ils ſont prêts de ſuffoquer, en ſe couchant ſur l'autre: il n'y a que le bras qui répond à la cavité malade, qui ſoit enflé & douloureux, la reſpiration eſt un peu moins gênée. Lorſque l'hydropiſie eſt dans le mediaſtin, on n'entend pas la fluctuation, la toux eſt toujours ſéche; on ſent conſtamment un poids au même endroit, les

malades ne peuvent être couchés que ſur le dos. Lorſqu'elle occupe le pericarde, les palpitations de cœur ſont continuelles, & le poids eſt auſſi conſtamment le même au lieu où cette enveloppe eſt ſituée. Dans ces deux dernieres eſpéces, l'enflure des bras n'a point lieu.

§. MLXXXVIII. Les cauſes ordinaires de cette maladie ſont les engorgemens des poumons, tels que les tubercules, les fréquens paroxiſmes d'aſthme, les inflammations précédentes, les mouvemens ſpaſmoſdiques, la rupture de quelques vaiſſeaux lymphatiques, la diſſolution des liqueurs, & en général toutes celles qui ſont décrites au Paragraphe de la premiere Section de cet Article.

§. MLXXXVIX. Il n'y a guères de maladies plus dangéreuſes que

ces différentes eſpéces d'hydropiſies, & rien de plus rare que leur guériſon, s'il eſt vrai qu'il y en ait jamais eu; car l'incertitude de leur exiſtence dans les premiers momens fait que l'eau s'amaſſe & ſéjourne pendant long-temps, de ſorte que les viſceres contenus doivent néceſſairement être flétris, lorſqu'on commence à être ſûr de la nature du mal.

§. MXC. Quoi qu'il en ſoit, la cure générale indiquée dans la premiere Section de cet Article, eſt celle qu'il faut mettre en uſage. On propoſe des ſetons & des ſcarifications dans les parties inférieures, afin que par le dégorgement qu'ils opérent, l'eau contenue dans les cavités du thorax, puiſſe être attiré vers les parties. Mais je ne crois pas qu'on puiſſe avoir une grande confiance en ces moyens.

§. MXCI. On propoſe auſſi une opération ſemblable à la paracentheſe, & qu'on nomme *empyeme*, par laquelle on perce les tégumens & les muſcles entre deux côtes, pour pénétrer juſques dans l'intérieur de la poitrine, & donner iſſue au liquide épanché. Cette opération, qui ne peut avoir lieu que pour l'eau contenue dans les cavités des lobes, ne réuſſit jamais, par les raiſons que j'ai alléguées dans le Paragraphe MLXXXVIII. Lorſqu'on s'eſt déterminé à la pratiquer, il faut ſe comporter comme je l'ai dit au Paragraphe MLXXXI de la Section précédente.

§. MXCII. Il y a une maladie connue ſous le nom d'*empyeme*, dont je dirai ici quelque choſe, parce qu'elle a des rapports avec la précédente. Cette affection eſt un

amas de pus ou de ſang dans les cavités du thorax, à la ſuite des péripneumonies, des vomiques, des coups, des plaies, de la crevaſſe d'un anévriſme, &c.

§. MXCIII. On la reconnoît quelquefois auſſi difficilement que l'hydropiſie, à la ſuite des inflammations : cependant lorſque les ſignes de ſuppuration ont paru, & & que les crachats n'ont pas eu lieu, ſi les ſymptômes des Paragraphes MLXXXII, MLXXXIII & MLXXXIV ſe manifeſtent, on doit juger que l'*empyeme* exiſte. Au reſte, ſi la percuſſion du thorax eſt un moyen auſſi sûr que le prétend le Docteur *Avenbrugger*, pour reconnoître les différentes maladies de poitrine, on pourra dorénavant former à cet égard un diagnoſtique plus certain.

§. MXCIV. Il n'y a que l'*empyeme* naturel, * & celui qui survient après un coup violent qui a produit un épanchement, qu'on puiſſe regarder comme curables; dans les autres, le pus a altéré la ſubſtance des poumons, & l'opération qui eſt le ſeul remede de cette maladie, ne fait que hâter les jours des malades. On cite quelques exemples de réſorbtion du pus épanché dans la poitrine; mais ce ſont des phénomènes ſi étranges & ſi rares, qu'ils ne font pas même exception au principe que je viens d'établir; ſavoir, que l'opération eſt un moyen de guériſon de l'*empyeme*.

* On appelle ainſi celui où il y a épanchement à la ſuite d'une plaie, dont l'ouverture donne iſſue aux matieres épanchées.

SECTION IV.

De l'Hydrocele ou Hydropisie du Scrotum.

§. MXCV. Il y a deux espéces d'hydrocele, l'un vrai, & l'autre faux. Celui-ci est symptomatique, & n'est autre chose que l'infiltration du tissu cellulaire, qui appartient aux tégumens des testicules. C'est de cette espéce d'hydrocele dont j'ai parlé dans les Paragraphes précédens. Mais le vrai est une collection d'eau dans un follicule, ou kiste particulier, qui est renfermé dans les tuniques du scrotum.

§. MXCVI. La seconde espéce, (l'hydrocele faux,) ne présente aucun phénomène digne d'être distingué de la leucophlegmatie. Mais

il eſt eſſentiel de faire remarquer la différence qui ſe trouve entre les deux eſpéces. Dans celle-ci, tout le ſcrotum eſt également enflé, dans l'autre, au contraire, la tumeur eſt particuliere & circonſcrite, ſouvent même elle ne ſe rencontre que d'un côté.

§. MXCVII. Indépendamment des ſignes ci-deſſus qui diſtinguent l'hydrocele vrai du faux, il en eſt encore quelques autres qui y concourent, & par leſquels en même temps on évite de confondre celui-là avec d'autres maladies du teſticule, comme, par exemple, le *Sarcocele*, qui a des ſymptômes communs avec lui, tels que la tumeur & la péſanteur; mais la fluctuation & le luiſant qui ſe rencontrent dans l'hydrocele, ne s'obſervent point dans le ſarcocele.

§. MXCVIII. Il y a encore une autre eſpéce de tumeur qu'il eſt néceſſaire de ne pas confondre avec l'hydrocele ; c'eſt la deſcente d'une hernie inguinale dans le ſcrotum, qui au premier aſpect peut en impoſer ; mais l'examen de la tumeur herniaire & de ſon origine, la facilité qu'on a de la réduire, font bientôt reconnoître la nature de la maladie.

§. MXCIX. Je ne dirai rien ici de l'hydrocele faux, dont les cauſes, le prognoſtic & la cure, ſe rapportent entierement à tout ce qui concerne la leucophlegmatie. Il y a cependant une eſpéce d'œdeme dans le ſcrotum qu'on peut faire diſſiper par le moyen de quelques lotions aromatiques & aſtringentes, telles que le vin chaud dans lequel on fait bouillir des roſes de Pro-

vins, &c. Dans tous les cas, il faut que les malades portent un ſuſpenſoir, qui contienne le ſcrotum, & empêche que la péſanteur de cette partie ne devienne trop incommode.

§. MC. Les cauſes de l'hydrocele vrai ſont les coups, les chutes, le libertinage, &c. Son prognoſtic eſt rarement fâcheux, mais il n'en eſt pas moins vrai, qu'il eſt ſouvent très-difficile à guérir. Cette maladie attaque principalement les gens avancés en âge; ce qui prouve que la foibleſſe des organes, & la lenteur de la circulation dans les teſticules, y donne auſſi occaſion.

§. MCI. On attaque rarement cette eſpéce d'hydrocele avec des remedes internes. La ſageſſe & le régime, ſont, à ce que je crois, les

ſeuls moyens de ce genre. Mais on tire beaucoup d'avantages de l'application des remedes externes, ſurtout dans le commencement de la maladie. Ainſi lorſqu'on s'apperçoit de la formation du kiſte, on emploie avec ſuccès les cataplâmes réſolutifs & aſtringens, du genre de celui du Paragraphe MXCVIII. Je ne conſeillerois pas l'uſage de la terre cymolée, dont quelques perſonnes ſe ſervent en ce cas; car on pourroit très-bien, avec ce remede, rendre le teſticule ſquirreux, & tous les gens de l'Art, ſavent que ce changement ſeroit très-pernicieux. Ce ſeroit alors qu'on pourroit dire, *incidit in ſcyllam, cupiens vitare charybdim.*

§. MCII. Lorſque le volume du kiſte eſt parvenu à un certain degré, il n'eſt plus poſſible, non-ſeulement d'appliquer avec ſuccès les cata-

plâmes ci-dessus, mais ils sont même dangereux. Il ne reste d'autre ressource que l'opération, qui consiste dans la ponction de la tumeur qu'on fait avec un trois-quarts. Ce moyen n'est cependant que palliatif, & j'ai connu plusieurs personnes qui tous les mois, tous les six mois, ou tous les ans, étoient obligées de se soumettre à cette opération, selon que le kiste se remplissoit plus promptement ou plus lentement *.

* Un Chirurgien célebre de cette Capitale, (M. *Sabathier*) a fait, il y a quelque temps, à l'Académie Royale de Chirurgie, la lecture d'un Mémoire concernant la cure radicale de l'hydrocele. Ses recherches & les observations fréquentes qu'il est dans le cas de faire sur ce sujet à l'Hôtel Royal des Invalides, dont il est Chirurgien-Major, l'ont mis à même de reconnoître plus particulierement les moyens curatifs de cette ma-

§. MCIII On peut, après la premiere ponction, lorsque la maladie n'est pas invétérée, employer les astringens, & venir par gradations à l'usage des plus puissans : c'est le moyen de guérison, & il n'a point d'inconvéniens, si toutefois le sujet malade est d'ailleurs en bonne disposition. Dans tous les cas, il faut contenir la tumeur avec un suspensoir.

---

ladie. On doit tout attendre des lumieres d'un homme aussi instruit & aussi zélé pour le bien & les progrès de son art, que l'est M. *Sabathier*.



ARTICLE V.

Des ſuppurations internes.

§. MCIV. Les ſuppurations internes forment une claſſe auſſi étendue que les maladies décrites dans les Articles précédens. Les reſſources de l'Art contre leurs ſuites, & leurs effets, ne ſont pas en général très-efficaces ; & il ſemble qu'on pourroit s'abſtenir de traiter ce ſujet, quant aux Gens de Guerre ; non qu'ils ne ſoient ſouvent attaqués de ces ſuppurations, mais parce qu'ils en ſont preſque toujours les victimes, après avoir langui très-long temps. D'ailleurs la plupart de ceux qui les éprouvent, ſont dans le cas de quitter le Service. Cependant, comme il y a quelques-unes de ces

affections qui ſont curables, & que l'on ne peut ſe diſpenſer de parler de l'une, ſans faire mention des autres, je vais décrire ſuccinctement, ou plutôt récapituler le genre & les eſpéces de ſuppurations internes; j'indiquerai enſuite une cure générale & abrégée, qui puiſſe ſervir, en tant que de raiſon.

§. MCV. On entend par ſuppuration interne, celle qui s'établit dans un ou pluſieurs viſceres, & dans l'une ou dans pluſieurs cavités du corps. Elle eſt toujours accompagnée des ſymptômes qui ſont propres à la ſuppuration en général, & de ceux qui le ſont à celle des parties affectées, dont les fonctions ſont néceſſairement dérangées. Ainſi la fiévre lente ou *hectique*, accompagne toute ſuppuration interne; la douleur, la difficulté des fonctions de la partie malade, ſont les ſignes par

lesquels on reconnoît le siége de la suppuration.

§. MCVI. On distingue quatre espéces de suppuration interne; savoir, 1°. l'abcès; 2°. l'ulcere, 3°. la croute purulente; 4°. la présence du pus dans toute la substance d'un viscere, sans cependant former ni abcès, ni ulcère apparent. Je l'appellerai engorgement purulent.

§. MCVII. La premiere espéce, (l'abcès) arrive à la suite de l'inflammation des visceres & des autres parties internes: le pus se rassemble dans une poche, où il se circonscrit dans une tumeur, & il s'épanche ensuite dans la substance du viscere affecté, ou dans les différentes cavités ou capacités, tels que le crâne, le thorax, l'abdomen, &c. C'est ainsi que se forment la vomique, les tubercules suppurans, l'abcès au foie, à la vessie, &c.

On en reconnoît la formation, par la maladie précédente, (l'inflammation.) Ainsi la péripneumonie, l'hépatitis, &c. sont souvent suivis de suppuration, qui s'établit du quatre au sept de la maladie, & qui est annoncée par des frissons, & des élancemens, par une pulsation plus ou moins vive dans la partie affectée, & par la fiévre. Quelquefois l'abcès se forme à la partie extérieure du viscere, & il fait éminence au-dehors. Dans d'autres cas, le pus peut avoir une issue au-dehors par différentes voies ouvertes; enfin, il peut être résorbé dans la masse des liqueurs, & ensuite être évacué par la voie des urines, des selles, & des sueurs. C'est ainsi, par exemple, que le pus de la vomique & des tubercules suppurans formé dans les bronches, est le plus sou-

vent rejetté par l'expectoration & par le vomiſſement ; que celui d'un abcès extérieur au foie peut être attiré au-dehors par une inciſion faite ſur la partie abcédée ; dans l'un & l'autre cas, il peut auſſi avoir d'autres iſſues, par le moyen des vaiſſeaux abſorbans ; enfin en tombant dans quelques cavités, il peut former des épanchemens. L'obſervation démontre toutes ces eſpéces de terminaiſons de l'abcès interne. Mais quoique j'aie regardé l'inflammation comme la premiere cauſe de l'abcès, il peut auſſi être produit par le reflux de quelque ſuppuration externe, ſans que les ſignes précédens de l'inflammation aient eu lieu. Il eſt pourtant vrai que l'ulcere eſt plus fréquent alors, que ne l'eſt l'abcès.

§. MCVIII. L'ulcere eſt ſouvent

la fuite d'un abcès interne, dont le pus eſt d'une mauvaiſe qualité, ou dont l'iſſue au-dehors n'a pu avoir lieu. Il y a certaines parties, les parenchymateuſes entr'autres, qui ſont plus ſuſceptibles d'éroſion; il y a certaines diſpoſitions où cette dégénération eſt plus facile. C'eſt ainſi que l'ulcere ſe forme promptement & facilement dans la ſubſtance des poumons, du foie & des reins; c'eſt ainſi que les gens qui ont les liqueurs âcres, ſont plus ſujets à l'ulcere interne. Le maraſme, la fiévre lente, la ſueur nocturne, la diarrhée colliquative, ſont les ſignes pathognomoniques de cette maladie, qui prend le nom de *phythyſie*, & dont le ſiége différent, forme pluſieurs eſpéces de phthyſie, comme l'a très-bien démontré le célebre *Morton*. On appelle phthyſie pul-

monaire, hépatique, renale, &c. celles dans lesquelles l'ulcere est aux poumons, au foie, aux reins, &c.

§. MCVIX. La phthysie a différens degrés, décrits par les Auteurs ; j'en parlerai ci-après. Chacune de ses espéces à des signes différens qui caractérisent son siége. Les maladies précédentes, la toux fréquente, la difficulté de respirer, les crachats purulens & sanieux, sont ceux qui dénotent la phthysie pulmonaire. La douleur de l'hyppochondre droit, les obstructions, l'ictere, ou les inflammations antérieures auxquelles les symptômes du Paragraphe précédent se réunissent, sont ceux d'une phthysie hépatique. L'ulcere des reins & de la vessie se connoît par les signes décrits dans le Tome IV, Chap. IV.

§. MCX. La croute purulente

eſt une matiere qui ſe forme ſur la ſurface des viſceres, après leur inflammation. Le pus n'a point de follicules, & il ne produit aucune ulcération. C'eſt cette eſpéce de ſuppuration dont il a été fait mention dans la deuxiéme Section de l'Article II, du Chapitre III. C'eſt celle qu'on obſerve aſſez ſouvent à la ſurface des poumons & du foie. Elle ne paroît pas être de la même nature que la précédente, & il n'y a aucuns ſignes particuliers qui puiſſent la faire reconnoître. Tout ce qu'on peut dire à cet égard, c'eſt qu'on ne la trouve point quand on fait la ſection des phthyſiques; qu'elle ſe rencontre quelquefois à celle des cadavres de ceux qui ſont morts d'une inflammation de quelques viſceres. L'ulcere interne peut-il commencer ainſi? Je le crois.

Quoi qu'il en ſoit, on ne peut prévoir cette terminaiſon de l'inflammation, que par les ſymptômes qui ſont communs avec les ſignes de la ſuppuration.

§. MCXI. La quatriéme eſpéce de ſuppuration interne, eſt, comme je l'ai dit au Paragr. MCV, un amas de pus dans la ſubſtance des viſceres, ſans qu'il y ait pour cela ni abcès, ni ulcere dans leur ſubſtance. Elle eſt de toutes les ſuppurations la plus fréquente, ſelon *Lieutaud;* & il eſt en effet très-certain que c'eſt celle que j'ai le plus ſouvent obſervée dans les cadavres. Le viſcere paroît au-dehors aſſez ſain, quoique preſque toujours d'une couleur un peu différente de la naturelle. On n'a pas plutôt poſé le ſcalpel dans la ſubſtance, que le pus découle de

tous ſes points, ſans cependant laiſſer aucun veſtige de réſervoir ou d'ulcération.

§. MCXII. Il n'y a point de ſignes particuliers qui annoncent cette eſpéce de ſuppuration; mais elle eſt, comme les autres, la ſuite des inflammations, des engorgemens de différente nature, & des métaſtaſes. On reconnoît qu'elle a lieu, par la fiévre & le maraſme. On voit quel eſt le viſcere malade, par la léſion de la partie, & par les douleurs qu'on y reſſent, &c.

§. MCXIII. Le prognoſtic de toutes les ſuppurations internes eſt toujours très-dangereux : l'abcès qui peut avoir une iſſue au-dehors, tel que la vomique, le tubercule ſuppurant, &c. eſt celui pour lequel on peut concevoir le plus d'eſpérance. Mais l'une & l'autre eſpéce

que je viens de citer, dégénerent le plus ſouvent en ulceres dont la phthyſie eſt la ſuite. L'abcès qui ne peut avoir aucune iſſue au-dehors, eſt néceſſairement mortel, à moins qu'après ſa crévaſſe, le pus ne ſoit réſorbé & enſuite évacué par différente voies; ou enfin, à moins qu'il ne s'épanche dans une des cavités, comme celles de l'abdomen, du thorax, dont on puiſſe le faire ſortir par les opérations de l'*empyeme*, ou de la *paracentheſe*, dont j'ai parlé dans l'Article précédent. (Je n'ai pas fait mention des abcès ou ſuppurations du cerveau, parce qu'ils n'admettent aucune eſpéce de cure, à moins que le lieu où ils ſont formés, ne ſoit bien connu, & enſuite favorable pour l'opération du *trépan*. Deux conditions également néceſſaires, & qu'il eſt preſ-

qu'impoſſible de rencontrer, * ſi la maladie n'eſt pas cauſée par un coup, une fracture, ou une félure au crâne; encore eſt-il ſouvent douteux dans le premier & le dernier cas, (le coup & la félure,) que l'abcès ſoit aux endroits frappés ou félés.) L'ulcere interne conduit iné-

---

On voit quelquefois des abcès s'ouvrir dans l'oreille, à la ſuite des violentes douleurs de tête, qu'on a priſes pour des abcès formés dans l'intérieur du crâne. On voit ſouvent, après la mort, le pus couler des narines & des oreilles de ceux qui étoient juſtement ſoupçonnés d'abcès au cerveau, & en qui même on en trouve à l'ouverture du crâne. Donc le pus peut trouver une iſſue au dehors dans ce cas; mais cette iſſue eſt forcée, & la maladie eſt preſque toujours mortelle: je crois que dans le premier cas, celui où le pus ſort par les oreilles, & termine la maladie, l'abcès n'eſt point intérieur.

vitablement à la mort, plutôt ou plus tard, ſelon la violence de la maladie, ſelon l'ydioſyncraſie, & ſelon l'importance de la partie ulcérée. Y a-t'il des moyens de guériſon dans la troiſiéme & la quatriéme eſpéce de ſuppurations? Cela eſt difficile à prouver, puiſqu'il n'y a aucun ſigne certain par lequel on puiſſe reconnoître ces maladies, ni conſequemment, ſavoir ſi on a pu en guérir. Cependant la nature à des reſſources que nous ignorons; & s'il m'eſt permis de dire ma penſée ſur ce ſujet, je ne ſerois pas éloigné de croire que la croute purulente eſt plus ſuſceptible de guériſon, puiſqu'il paroît qu'elle ne cauſe aucune léſion dans les viſceres auxquels elle s'attache. D'ailleurs cette croute paroît auſſi être la criſe, non-ſeulement des inflammations, mais

même de quelques fiévres, dans lesquelles on la reconnoît à l'inspection des urines. Dans ce cas, elle pourroit bien être la matiere formée par l'action de la fiévre pour envelopper l'humeur morbifique, comme elle peut être la crise de l'inflammation. *Voyez* le Traité des fiévres par *Quesnay*. Quant à l'engorgement purulent, il semble être plus dangereux; parce que dans cet état, il y a des foyers dans la substance des visceres, dont la lésion doit être considérable. Quoi qu'il en soit, mon opinion sur ces deux Articles n'est qu'une conjecture sur laquelle il seroit ridicule d'insister; mais il seroit à souhaiter, pour avoir des notions positives sur ces objets, qu'on observât très-scrupuleusement la nature des accidens qui arrivent dans toutes les suppurations inter-

nes; peut-être qu'avec le temps on parviendroit à rendre le diagnostique de ces maladies infiniment plus sûr qu'il ne l'est; car enfin, malgré les signes que j'ai présentés comme pathognomoniques, même des deux premieres espéces; savoir, de l'abcès & de l'ulcere, je crois qu'on peut encore être quelquefois trompé sur leur caractere.

§. MCXIV. La phthysie est un effet ordinaire des suppurations internes: on a pu voir, par ce que j'ai dit aux Parag. MCVII & MCVIII, quels sont les signes de cette maladie. Il est à présumer que chaque espéce de suppuration est propre à la faire naître; mais il est sûr que la seconde, (l'ulcere,) est celle qui y donne principalement & plus facilement lieu. Peut-on guérir la phthysie? C'est une grande question

en Médecine: les opinions ſont très-partagées; mais ce n'eſt peut-être que parce qu'on ne s'entend pas ſur la nature, le genre, & le degré de la maladie, qu'il ſe trouve quelques controverſes à cet égard. Mille exemples prouvent qu'on a guéri des malades qui crachoient du pus de la plus mauvaiſe eſpéce, qui avoient la fiévre lente ou hectique, des ſueurs nocturnes, des diarrhées colliquatives, une difficulté conſidérable de reſpirer; en un mot, qui étoient dans le maraſme le plus décidé. Et certes, ſi ces ſymptômes ſont véritablement ceux de la phthyſie, il n'y a aucun lieu de douter que cette maladie ſoit curable. Voyons maintenant pourquoi on la regarde comme abſolument mortelle?

§. MCXV. La premiere obſer-

vation à faire sur ce sujet, est que l'état de phthysie que je viens de décrire au Paragraphe précédent, est le plus souvent mortel; de sorte que sur cent personnes qui y seront parvenues, il en périra quatre-vingt-dix-neuf. On peut dire ensuite, que comme l'abcès crevé peut produire la phthysie; si l'on est assez heureux pour le consolider, on sera dans le cas de guérir la phthysie. *Sublatâ causâ tollitur effectus.* Que si l'abcès crevé cause cette derniere maladie, il ne le peut qu'autant que la matiere purulente résorbée dans la masse du sang, y produit les ravages dont j'ai parlé ci-dessus; mais comme la nature du pus n'est pas encore assez mauvaise pour mettre les liqueurs en dissolution, il doit être possible d'arrêter les progrès du mal.

§. MCXVI.

§. MCXVI. Il n'en eſt pas de même de l'ulcere; la nature du pus qui en découle, eſt beaucoup plus âcre, plus corroſive; il altere plus facilement les humeurs, il les met en diſſolution; & non-ſeulement il eſt preſqu'impoſſible d'empêcher ſes effets, mais il paroît même que leur cauſe, (l'ulcere,) ne le peut être elle-même. On ſait combien il eſt difficile de guérir la plupart des ulceres extérieurs; combien à plus forte raiſon l'interne le doit-il être? En effet, outre qu'on ne peut y appliquer les moyens de guériſon, les ravages & les léſions qu'il cauſe, détruiſent le viſcere affecté. Combien de fois n'a-t'on pas vu toute la ſubſtance des poumons détruite au point qu'il en reſtoit à peine quelques veſtiges.

§. MCXVII. Il ne feroit donc plus queſtion, en partant des principes etablis dans les deux Paragraphes précédens, que de pouvoir juger quelle eſt la cauſe qui produit la phthyſie; car alors on prononceroit ſur la poſſibilité ou l'impoſſibilité de la cure. Voici les ſignes par leſquels je crois que l'on peut y parvenir. Le temps depuis lequel la maladie exiſte, la maniere dont elle a commencée, le tempérament, l'âge & les vices particuliers qu'on connoît dans le ſujet malade, ſont ce qu'il faut obſerver pour porter ſon jugement.

§. MCXVIII. Le temps depuis lequel la maladie exiſte: lorſque, par exemple, à la ſuite d'une inflammation de poitrine il ſe ſera formé quelques points de ſuppuration, que tous les accidens dont il a été fait mention au Parahraphe

MCXI, exiſteront, & que le pus ne paroîtra pas être d'une très-mauvaiſe qualité, on pourra préſumer que l'ulcére n'eſt pas encore formé. Mais ſi les accidens continuent long-temps après la crevaſſe de l'abcès, après la premiere apparition du pus, & qu'enfin celui-ci ſoit de très-mauvaiſe qualité, on jugera que l'ulcere eſt formé, & alors la maladie ſera reputée incurable.

§. MCXIX. La maniere dont la maladie a commencée: ſi l'hémopthyſie a été conſidérable, & qu'il y ait eu des accidens qui annoncent l'éroſion des vaiſſeaux, ou la prochaine diſſolution des liqueurs, il n'y aura aucun doute ſur la préſence de l'ulcere; mais ſi la vomique avant & après l'évacuation du pus, a cauſé les ſymptômes de la phthyſie, la maladie ſera cu-

rable, parce que l'ulcération n'aura pas lieu.

§. MCXX. Le tempérament, l'âge : j'ai déja parlé des Gens qui sont nés avec une disposition à la pulmonie, qui ont véritablement un sang pulmonique, & une constitution propre à cette maladie. Certainement lorsque les symptômes de la phthysie se manifestent dans ces sortes de sujets, on doit croire qu'il n'y a nulle ressource. J'ai vu périr quatre sœurs successivement de cette maladie, dans le cas présent. L'âge : c'est depuis dix-huit jusqu'à trente ans que la phthysie innée fait ses ravages. Il est rare qu'elle survienne après ce temps, à moins qu'elle ne soit accidentelle. On m'a dit qu'un Médecin célebre de cette Capitale travailloit à prévenir cette maladie, en prenant

ſoin de pluſieurs enfans en bas âge qui ſont conſtitués de maniere à faire craindre qu'ils en ſoient attaqués. Quelle reconnoiſſance ne doit-on pas avoir pour un ſi beau zèle ?

§. MCXXI. Les vices particuliers. On ſait que les vices pſoriques, véroliques, ſcorbutiques, produiſent quelquefois la phthyſie. Elle devient incurable lorſqu'on néglige trop long-temps de traiter la maladie, parce qu'il eſt impoſſible alors d'adminiſtrer les remedes ſpécifiques, & que l'effet devient beaucoup plus dangereux que la cauſe.

§. MCXXII. Au reſte, le pus très-ſanieux, la reſpiration très-gênée, le dernier état de maraſme, la fiévre qui redouble pluſieurs fois dans le jour, la toux continuelle, la ſueur & le dévoiement alternatifs, les

ongles recourbés, la chute des cheveux & des poils, la foiblesse extrême, sont les signes d'une fin prochaine.

§. MCXXIII. Je ne suis point du tout d'avis qu'on divise la phthysie en trois degrés, comme plusieurs Auteurs le font, puisque souvent, dès le commencement même de la maladie, il y a des gens qui ont tous les accidens du dernier degré. Tels sont ceux qui sont nés pulmoniques. La division en commençante & en confirmée, en essentielle, héréditaire, symptomatique & accidentelle, me paroît beaucoup plus exacte.

§. MCXXIV. J'ai apporté pour exemple la phthysie pulmonaire, ou la pulmonie, parce que c'est celle qui est la plus fréquente, & qui est la plus facile à reconnoître. On n'a pas toujours les mêmes

ressources pour distinguer la nature & le degré du danger des autres espéces. Les signes rationels seuls conduisent à la connoissance de leur état. Ceux qui voudront avoir des notions plus étendues sur ce genre de maladie, pourront consulter le Traité de *Morton*, qui les a décrites & distinguées très-pertinemment.

§. MCXXV. Il ne me reste plus qu'une observation à faire, avant de passer à la cure des suppurations internes. Elle regarde la contagion de la phthysie pulmonaire, à laquelle on ne fait pas assez d'attention. Cependant il y a mille exemples parmi nous, de la communication de cette maladie du mari à la femme, de celle-ci à celui-là, des malades aux gens qui les gardent. Enfin, dans le midi on est si persuadé que la pulmonie est

contagieuse, que, comme elle y est très-fréquente, il y a dans chaque maison une chambre particuliere & séparée pour les malades.

§. MCXXVI. Je ne parlerai ici que du traitement des suppurations accidentelles & des symptomatiques, parce qu'il seroit inutile d'entrer dans les détails de celles qui n'ont aucun rapport avec les Gens de Guerre. Il ne s'agira donc que des abcès qui surviennent aux inflammations, & de ceux qui sont l'effet de quelques métastases.

§. MCXXVII. Tout abcès qui se forme, soit après les inflammations, soit par métastase, dans les parties internes, doit être considéré sous différens rapports; savoir, 1°. avant sa maturité, & étant enfermé ou dans un kiste, ou occupant une partie dans laquelle il est circonscrit; 2°. comme mûr, crevé, & ayant

différentes iſſues, ou n'en ayant aucune; 3°. comme contenu dans différens viſceres plus ou moins eſſentiels à la vie; 4°. comme fourniſſant un pus, dont il paſſe une plus ou moins grande quantité dans la maſſe du ſang; 5°. comme produiſant des accidens plus ou moins graves.

§. MCXXVIII. L'abcès formé, & enfermé dans un kiſte qui n'eſt point encore ouvert, ſe diſtingue difficilement de celui qui occupe une partie dans laquelle il eſt circonſcrit. Au reſte, l'un & l'autre exigent les mêmes précautions. Lorſqu'il eſt ſitué de maniere que le pus puiſſe être évacué, il eſt queſtion d'en hâter la maturité, & de travailler à empêcher qu'il ſe faſſe des fauſſes routes. Je ne vois gueres que la vomique, le tubercule ſuppurant,

l'abcès formé dans l'ésophage, dans l'estomac, & dans les intestins, ou dans les reins & la vessie, ou à la partie externe du foie, qui soient dans le cas d'être traités de cette maniere; parce que les autres n'ayant point d'issue naturelle, c'est à la nature de diriger leur marche, qui devient plus ou moins utile, plus ou moins préjudiciable.

§. MCXXIX. Je ne répéterai point ici les signes diagnostiques des abcès formés dans les différentes parties. On a vu ailleurs quels ils sont; ainsi je passe à la méthode curative. J'ai parlé aux Paragraphes DLXVIII & DLXIX de la maniere dont on doit hâter la maturité & la crévasse d'une vomique; il en est de même pour tous les autres abcès. Il faut employer beaucoup d'émolliens & de boissons tiédes;

faire ſuivre aux malades un régime doux & approprié à leur état : le reſte eſt l'ouvrage de la nature.

§. MCXXX. Lorſque l'abcès eſt crevé, on doit examiner la voie ou l'iſſue du pus ; de ſorte que pour celui de la poitrine, la vomique ou le tubercule ſuppurant, qui ſe ſont ouverts un paſſage du côté de la trachée artere, on emploie d'abord les béchiques, tels que les boiſſons pectorales faites avec l'orge, la racine de guimauve, &c. pour celui de l'éſophage, de l'eſtomac, des inteſtins, &c. ouvert dans ces cavités, on emploie les mêmes moyens.

§. MCXXXI. Quant à l'abcès formé dans le foie ou autres parties, dont les iſſues ne répondent point à des cavités, on ne peut qu'attendre les effets de la nature, & ſuivre le

régime indiqué au Paragraphe MCXXVIII. J'ai parlé dans le quatriéme Chapitre, à l'Article de l'hépatitis, de la maniere dont on peut attirer au-dehors le pus de l'abcès qui s'est formé à la partie externe du foie; j'ai ensuite parlé dans le même Chapitre des abcès formés dans les reins & dans la vessie.

§. MCXXXII. Lorsque l'abcès a rendu par les voies naturelles, le pus qu'il contenoit, il s'y renouvelle continuellement une matiere purulente, qui enfin avec le temps fait dégénérer la maladie en ulcere; c'est ce qu'il faut empêcher par toutes sortes de moyens. Le régime adoucissant, les balsamiques détersifs, sont les remedes les plus utiles dans ce cas.

§. MCXXXIII. C'est ainsi que

la diete lactée, les boiſſons mucilagineuſes, les nourritures d'orge, de riz, de ſagou, ſont principalement ordonnées. On emploie comme vulnéraires déterſifs balſamiques, le lierre terreſtre, le mille-pertuis, la véronique, le miel de Narbonne, le baume du Pérou, & autres de ce genre, la thérébenthine, l'eau de goudron, &c. dont la plupart ſe mêlent enſemble, & ſe preſcrivent en boiſſon, en potion, en opiat, &c.

§. MCXXXIV. Ces remedes ne ſont pas moins indiqués dans les autres eſpéces dont l'iſſue n'eſt pas auſſi favorable que celle des abcès dont je viens de parler; mais ils y ſont moins utiles, parce qu'il eſt aſſez naturel de penſer que les vulnéraires déterſifs, &c. en paſſant ſur la playe, doivent produire des effets beaucoup plus avantageux, que lorſ-

qu'ils ne peuvent y parvenir, qu'après avoir paſſé dans la maſſe des humeurs, où ils perdent beaucoup de leur vertu.

§. MCXXXV. Mais malgré toutes ces précautions, la conſolidation ne ſe fait pas toujours facilement, même dans les endroits où il ſeroit plus naturel de l'attendre. Ce ſuccès eſt empêché, tant par l'importance du viſcere affecté, que par le mécaniſme qui s'y opere, & par le mauvais état des liqueurs. Ainſi le mouvement de la reſpiration, qui eſt continuel, dérange l'œuvre de la nature, pour que les levres de la playe ou de l'ulcere, qui ſuccedent à la vomique ou au tubercule ſuppurant, puiſſent ſe rapprocher; les phénomenes de la digeſtion produiſent les mêmes obſtacles dans l'éſophage, l'eſtomac, les inteſ-

tins, &c. ensuite une portion du pus qui a été résorbé, & qui a conséquemment pénétré dans la masse des humeurs, cause une fiévre lente rémittente, parce que sa présence altere la nature des liqueurs. Les accidens de la phthysie arrivent; il se forme un ulcere plus ou moins sanieux, qui fait des ravages proportionnés à la nature du pus, & à celle du viscere affecté; mais qui sont toujours moindres, & moins funestes que tous ceux qui résultent des abcès formés dans des parties où le pus n'a aucune issue.

§. MCXXXVI. Dans ces cas la phthysie est décidée, & je ne vois gueres d'autres moyens de guérison que ceux dont j'ai fait mention dans le Paragraphe MCXXXIII. On peut y joindre l'usage du lait d'ânesse, l'application d'un cautere, le quin-

quina, les fumigations de baume du Pérou, & autres moyens de cette espéce, qui réussissent quelquefois, lorsque les choses ne sont pas portées à un point trop violent.

§. MCXXXVII. On s'apperçoit aisément de l'effet que doit produire le lait d'ânesse, qui est plus adoucissant, & moins lourd que celui de vache. Quelquefois on lui substitue celui de chévre, qui paroît être plus approprié aux ulceres des premieres voies, parce qu'il a des qualités détersives & toniques, dont l'autre n'est point doué. Mais il faut convenir qu'on a souvent beaucoup de peine à faire passer le lait dans ces maladies, de quelque maniere qu'on le prépare, & de quelque espéce qu'il soit. C'est sans doute cet obstacle qui a porté quelques Médecins à écrire que le lait est

contraire dans la phthysie. Cette opinion outrée ne peut faire honneur au jugement de ceux qui l'ont publiée ; car il y a une infinité de gens qui ont été guéris des suppurations internes par, le seul usage du lait.

§. MCXXXVIII. Quant au cautére, je ne sais si on doit y avoir autant de confiance qu'on en a communément pour cette maladie. Il semble qu'il devroit affoiblir prodigieusement les malades, & qu'il est bien difficile qu'il détourne une suppuration bien établie dans un viscere. Cependant lorsque l'ulcere ou l'abcès n'y sont survenus que par le transport d'une humeur purulente portée du dehors au-dedans, ce moyen doit avoir plus de succès, & on auroit tort de ne le pas tenter.

§. MCXXXIX. Le quinquina paroît être principalement indiqué pour arrêter la violence de la fiévre ; & comme il eſt antiſeptique, il eſt d'autant plus utile dans cette maladie, qu'il s'oppoſe par cette propriété à la diſſolution prochaine des liqueurs. Il ne faut pas ſans doute le donner à très-grande doſe, parce qu'il augmente l'éréthiſme, & que ſur-tout dans les ſuppurations de poitrine, il excite la toux. On l'ordonne en extrait ſec, connu ſous le nom de ſel eſſentiel de quinquina, depuis la doſe de ſix grains juſqu'à celle de douze, pluſieurs fois dans la journée. Les autres préparations ſont moins efficaces. On peut conſulter *Morton* ſur l'uſage du quinquina dans les phthyſies; il paroît y avoir beaucoup de confiance.

§. MCXL. Les fumigations balſamiques aromatiques conviennent auſſi ſans doute dans la phthyſie ; mais il faut convenir qu'elles ſont de peu de reſſource. Souvent même elles augmentent les accidens dans la phthyſie pulmonaire ; par la vapeur épaiſſe qu'elles exhalent, elles gênent la reſpiration.

§. MCXLI. Il y a quelques années qu'un jeune Médecin de *Valenciennes* fit une petite Brochure pour établir l'utilité de l'air des étables à vaches dans les phthyſies pulmonaires. Il y apparence que ſon ſyſtême étoit fondé ſur quelques expériences ; mais malheureuſement, les eſſais que nous en avons faits ici, n'ont point éte auſſi favorables qu'il le promettoit. J'ai moi-même été obligé de faire ſortir d'une étable, une femme phthyſique, qui étoit

ſur le point d'être ſuffoquée par l'air épais qu'elle y reſpiroit. Dès le lendemain elle ſe trouvoit mieux. On m'objectera ſans doute que j'aurois pu diminuer la chaleur & la quantité des vapeurs; mais comme il ne reſtoit plus qu'une vache dans l'étable, il ne m'étoit plus poſſible de rien retrancher, ſans détruire en même temps l'étable. Pluſieurs de mes Confreres n'ont pas vu des effets plus heureux de cette reſſource ſi vantée, & l'on pourroit croire, avec juſte raiſon, que s'il y a eu des expériences avantageuſes à cette méthode, on s'eſt trompé ſur la nature de la maladie pour laquelle on l'a employée. C'eſt ce que j'ai vu en effet par le recit d'un Valet-de-chambre Chirurgien d'une grande Maiſon, qui avoit mis une Femme-de-chambre dans une étable,

en la croyant phthyſique ; elle ne l'étoit pas.

§. MCXLII. Lorſque la phthyſie eſt entretenue par un vice particulier, tel que le pſorique, le vérolique, le ſcorbutique, on peut joindre aux moyens dont j'ai parlé ci-deſſus, les remedes les plus propres à combattre ces vices, ſi toutefois les malades en peuvent ſupporter l'uſage, ce qui n'eſt pas ordinaire. Au reſte, c'eſt à la prudence du Médecin, d'y mettre toutes les modifications néceſſaires.

§. MCXLIII. Parmi les remedes & les moyens ci-deſſus, il en eſt pluſieurs dont les Gens de Guerre ne peuvent pas profiter. Les eaux thermales ſont ſouvent très-éfficaces dans les ſuppurations internes, & parmi celles-là, les eaux ſulphureuſes, telles que celles de Caute-

rets, &c. L'air libre & pur, qui n'est pas trop vif, l'exercice modéré, sont deux conditions essentielles pour la cure de ces maladies. Mais en géneral on peut dire que la plupart des Gens de Guerre qui en sont attaqués, en périssent, par les raisons que j'ai déja plusieurs fois rapportées.

ARTICLE VI.

De l'Ictere ou Jaunisse.

§. MCXLIV. IL y a deux espéces principales d'ictere ou jaunisse, savoir l'aigue & la chronique. La premiere est accompagnée de fiévre, & survient ordinairement après l'hépatitis ou l'inflammation du foie, & dans la colique hépatique. Je n'en parlerai pas ici, parce qu'elle

appartient à ces deux maladies qui ſont décrites dans le quatriéme chapitre. Il ne s'agit dans cet article que de la ſeconde eſpéce qui a les caracteres ſuivans.

§. MCXLV. La couleur jaunâtre ou de feuille verte dans le blanc des yeux, aux tempes, au col, enſuite ſur toute l'habitude du corps, les urines jaunes, les excrémens griſâtres, le ventre pareſſeux, la vue obſcure, & quelquefois l'image des objets repréſentée ſous la couleur jaune, le prurit & la ſechereſſe de la peau, la langueur & la triſteſſe, le pouls lent, le goût de bile dans la bouche, des nauzées, du dégoût ou défaut d'appetit: voilà les principaux ſymptômes.

§. MCXLVI. Les cauſes procathartiques de cette maladie ſont très-nombreuſes. Les plus ordinaires

ſont les ſuivantes : la ſaburre bi-
lieuſe, l'atonie des viſceres, le cha-
grin, la peur, les paſſions vives,
l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, la
ſuppreſſion des évacuations habi-
tuelles, les maladies aigues précé-
dentes, la grande chaleur, la dé-
bauche des femmes, les travaux
forcés, l'uſage prématuré du quin-
quina dans les fiévres intermittentes,
la morſure de quelques animaux ve-
nimeux, tels que du ſerpent, de
la vipere, &c. les poiſons âcres, &c.

§. MCXLVII. Les cauſes pro-
chaines, ſont l'embarras, l'obſtruc-
tion, ou le ſquirre dans le foie, l'o-
blitération des tuyaux excreteurs de
la bile hépatique & ciſtique, les
ſpaſmes violens, les vents, le cal-
cul dans la véſicule du fiel, & au-
tres maux de cette eſpéce.

§. MCXLVIII. Cette maladie
eſt

regne principalement dans les armées qui ont éprouvées beaucoup de fatigues pendant la campagne ; mais elle attaque ſur-tout les ivrognes, les libertins, & les Gens qui relevent des maladies violentes, & entr'autres, des inflammations du foie. Elle régna dans l'avant-derniere Guerre au Siége de *Maſtricht* ; mais il faut convenir qu'elle étoit alors plutôt le ſymptôme ou la criſe de la maladie épidémique, qui étoit une fiévre intermittente.

§. MCXLIX. On doit faire une diſtinction de la jauniſſe, même chronique, en eſſentielle & en ſymptômatique. Quelques-uns les ſubdiviſent en ictere noir & en rouge. Je n'ai jamais obſervé l'ictere rouge ; quant au noir, il paroît qu'il n'eſt qu'une dégénération du jaune ; peut-être même eſt-ce une affection ca-

chectique; à moins qu'on ne veuille donner le nom d'ictere noir à celui dans lequel le ton de la couleur approche du verd.

§. MCL. La jaunisse chronique essentielle est celle qui est produite par l'altération spontanée de l'une & l'autre bile, comme par le dérangement du méçanisme de leur secrétion & excrétion, sans qu'il existe aucune maladie, soit aigue, soit chronique, à laquelle on puisse attribuer ces effets. Cette espéce est le plus souvent accidentelle; l'autre a pour cause les mêmes vices ci-dessus, produits par des maladies antérieures, telles que l'obstruction, le squirre, &c.

§. MCLI. On jugera facilement par les divisions ci-dessus, combien le prognostic & la cure de cette maladie doivent varier. Mais avant

de parler de l'un & de l'autre, je crois qu'il eſt eſſentiel de décrire les ſignes par leſquelles on reconnoît les diverſes eſpéces, & ſur-tout ceux par leſquels on diſtingue l'ictere eſſentiel du ſymptômatique.

§. MCLII. L'apparition ſoudaine de la teinture jaunâtre dans le blanc des yeux, & ſur la ſuperficie du corps, à l'occaſion de quelques paſſions vives dont on a été affecté; cette même couleur qui ſurvient lentement, & par gradation à la ſuite des maladies aigues, ſans cependant qu'il y ait aucun ſymptome, ni d'obſtruction, ni même d'aucune autre maladie; celle qui ſuit de près les mouvemens ſpaſmodiques & convulſifs, les indigeſtions violentes, la morſure des animaux vénimeux, une boiſſon ou trop ſpiritueuſe, ou trop âcre, une tranſpi-

ration ſupprimée, le flux hémorrhoïdal arrêté, des digeſtions pareſſeuſes; en un mot, la cacochymie; quoique cependant, avant ces accidens, les malades ſe portaſſent bien, doit être réputée eſſentielle.

§. MCLIII. La ſymptômatique ſurvient à pluſieurs autres maux chroniques, qu'on a diſtingués antérieurement, & parmi ceux-là on compte principalement les tumeurs au foie, les pierres dans la véſicule du fiel, l'obſtruction du pylore & du pancréas. Il eſt cependant poſſible que ces maux aient lieu, ſans qu'il y ait d'ictere, & celui-ci peut alors ſurvenir à l'occaſion de quelqu'autre cauſe, que de celles dont je viens de parler. Dans ce dernier cas, il ne ſeroit pas moins eſſentiel, quoique les maux chroniques l'euſſent précédé. Le tact vient à l'appui des ſymp-

tômes ci dessus, pour juger encore plus positivement de l'espéce d'ictere.

§. MCLIV. De quelque cause que provienne cette maladie, on doit concevoir un empêchement à la secrétion ou à l'excrétion de la bile. Il résulte de cet obstacle que la partie huileuse ou bilieuse qui devoit se séparer dans le foie, est retenue dans la masse des liqueurs, auxquelles elle imprime sa couleur, & il s'ensuit une altération plus ou moins sensible de cette masse, à proportion du temps depuis lequel l'obstacle dure, comme à celle du vice général ou particulier qui l'a produit.

§. MCLV. On trouve à l'ouverture des cadavres le foie engorgé, les canaux de la bile oblitérés, des pierres dans la vésicule du fiel, des tumeurs au pylore & au duo-

dénum, des ſuppurations dans le foie, & autres léſions de cette eſpéce.

§. MCLVI. Plus la cauſe de l'ictere eſt legere, moins il y a de danger, & *vice verſâ*. C'eſt ainſi que celui qui eſt produit par un ſpaſme ou par des convulſions, par une terreur, par la ſaburre des premieres voies, par la lenteur de la circulation dans les organes, eſt beaucoup moins ſérieux, que celui qui eſt cauſé par des obſtructions dans les viſceres du bas ventre, par l'obliteration des conduits de la bile, & par des pierres dans la véſicule du fiel, &c. Les ivrognes, & les gens blaſés par les débauches ou par la fatigue, en guériſſent plus difficilement. J'ai vu une quantité d'obſtrués finir par l'ictere & la cachexie.

§. MCLVII. On doit conſidérer

trois choses dans la cure de l'ictere, 1°. le rétablissement de la secrétion & de l'excrétion de la bile; 2°. l'altération des liqueurs causée par le séjour de la bile dans la masse générale, à détruire; 3°. la couleur ou teinture imprimée à la peau de toute la superficie du corps, à effacer. Souvent les mêmes moyens remplissent en même temps ces trois indications; mais il arrive aussi que les deux premiers vices étant détruits, on est obligé de travailler au dernier, qui est quelquefois très-rebelle.

§. MCLVIII. J'ai fait voir dans les trois Sections de l'Article III, quels sont les différens moyens de rétablir le cours de la bile gêné, ou empêché par les engorgemens, les obstructions & le squirre; on a vu pareillement dans l'Article précé-

dent, ceux qui conviennent, lorſqu'il eſt troublé par les ſuppurations internes; il ne me reſte, pour remplir la premiere indication ci-deſſus, qu'à parler des pierres dans la véſicule du fiel, & des remedes qu'il faut employer contre cette maladie très-grave.

§. MCLIX. La pierre dans la véſicule du fiel eſt ſouvent auſſi difficile à reconnoître, qu'à guérir; on doit la regarder comme une maladie très-dangereuſe; & je n'entrerois pas ici dans le détail des accidens qu'elle produit, & de ſes ſignes pathognomoniques, ſi je n'étois pas perſuadé, par les ſections des cadavres, que non-ſeulement elle eſt très-fréquente, mais auſſi qu'elle donne ſouvent lieu à l'ictere, qu'on cherche cependant à guérir par des moyens bien contraires à ceux qui ſeroient néceſſaires.

§. MCLX. On appelle vulgairement calcul de la vésicule du fiel, ou pierre dans la vésicule, des concrétions bilieuses, qui acquierrent une dureté assez considérable, & produisent des accidens graves. Ces concrétions ne se forment pas seulement dans la vésicule, il s'en trouve dans les différentes parties du foie, mais sur-tout dans les conduits cystique, hépatique & choledoque, comme on peut s'en assurer par les sections Anatomiques, & par le témoignage des Auteurs.

§. MCLXI. On reconnoît qu'il y a des pierres dans la vésicule du fiel, 1°. par l'espéce de douleur qu'on ressent, qui tient plutôt de celle du tiraillement, que de la pulsation; 2°. par le siége de la douleur, qui s'étend ordinairement depuis l'épigastre jusqu'au dessous des dernieres fausses côtes; 3°. par

les ſuites qu'elle entraîne ; ſavoir la colique hépatique, l'ictere, & tous les effets de ces deux maladies ; 4°. enfin, par des concrétions pierreuſes qu'on rend quelquefois, & qui ſoulagent plus ou moins les malades, pour un temps ſeulement, à moins que la ſeule concrétion qui exiſtoit, ne ſoit ſortie en une fois.

§. MCLXII. Ce dernier ſigne eſt plutôt le ſeul pathognomonique de l'exiſtence des pierres dans le foie, qu'il n'eſt préciſément celui de leur préſence dans la véſicule ; cependant lorſque les pierres ſont verdâtres ou brunes, & très-compactes, on peut juger qu'elles partent de ce follicule ; & lorſqu'elles ſont jaunes & moins dures, qu'elles partent de la ſubſtance du foie.

§. MCLXIII. L'ictere qui eſt l'effet de la préſence des pierres

dans le foie ou dans la vésicule, est symptomatique, & il pourroit être regardé comme aigu, si on ne le considéroit que dans les paroxismes de colique que cette cause renouvelle plus ou moins souvent; mais il est véritablement chronique, parce qu'après le paroxisme, qui se termine quelquefois par la sortie d'une petite pierre, il existe encore.

§. MCLXIV. Les causes de cette maladie sont toutes celles dont j'ai parlé ci-dessus. L'épaississement des liqueurs, & sur-tout celui de la bile, la lenteur des secrétions, & autres causes de cette espéce. Son prognostic est très-dangereux, parce que la présence des matieres concretes dans le follicule ci-dessus, non-seulement produit l'ictere, mais en même temps des paroxismes violens, qui emportent quelquefois

les malades. L'obſtruction eſt la ſuite naturelle de cet état, & elle eſt alors le plus ſouvent incurable.

§. MCLXV. Les ſeuls délayans calment les premiers accidens du calcul de la véſicule ; la ſaignée, les bains, les boiſſons tempérantes & nitrées, doivent alors être mis en uſage. C'eſt ſur-tout dans les paroxiſmes qu'ils conviennent; mais lorſque le calme eſt ſurvenu, on a l'engorgement à détruire, & l'ictere à faire diſſiper. On emploie les apéritifs pour remplir le premier objet; on verra ci-deſſous quels ſont les moyens néceſſaires pour le ſecond.

§. MCLXVI. Quoiqu'il en ſoit, après les accidens de cette maladie, il reſte la même indication que celle dont j'ai parlé au Paragr. MCLVIII; ſavoir, le rétabliſſement du cours

de la bile dans ses couloirs & réservoirs. On a vu dans l'Article troisiéme que les toniques, les extraits amers savoneux, les martiaux, les eaux minérales, sont les moyens recommandables en pareil cas.

§. MCLXVII. Quant à la seconde indication; savoir, celle de corriger la masse des humeurs altérées par la présence, l'abondance, & la mauvaise qualité de la bile, on ne peut mieux faire que de mettre en usage les dépurans, les évacuans, & ensuite les remedes toniques & martiaux. L'effet de cet état est de faire tomber dans la cachexie. *Voyez* à l'Article II de ce Chapitre les différens moyens qu'on peut employer en pareil cas, depuis le Paragr. DCCCCLXXIV jusqu'au DCCCCLXXX.

§. MCLXVIII. Il n'eſt pas rare de voir les cauſes de la jauniſſe enlevées, ſans cependant que la couleur jaune de la peau ſoit changée en la naturelle. J'ai traité pluſieurs malades qui ont été dans ce cas. Il ſemble que la partie colorante de la bile ſe ſoit attachée aux molécules graiſſeuſes ou huileuſes contenues dans le tiſſu cellulaire, & qu'elle ait formé un enduit très-difficile à détacher. Il y a même des gens à qui le fond de la couleur de la peau reſte toujours un peu jaune, après l'ictere. Il eſt vrai que ce ſont particulierement ceux qui ont eu pluſieurs récidives, qui éprouvent cet accident, qu'on ne peut regarder comme grave.

§. MCLXIX. Cependant cette teinture jaune, eſt la preuve non équivoque du mêlange d'une

ſubſtance étrangere avec la graiſſe qui remplit le tiſſu cellulaire, & on obſerve que ceux qui reſtent jaunes, ſont plus ſujets aux maladies de la peau. On verra dans le Chapitre ſuivant, Article premier, *des Dartres*, que le foie a une influence ſinguliere ſur la peau, & que ſouvent le mauvais état de ce viſcere, produit des éruptions cutanées.

§. MCLXX. Je ne connois pas d'autres moyens pour enlever cette couleur, que les bains, les frictions & les ſudorifiques. Les deux premiers diſpoſent le corps à l'effet des autres; & j'ai vu qu'au bout d'un temps aſſez court, cette méthode rétabliſſoit la couleur de la peau, dans ſon état narutel.

ARTICLE VII.

De la Mélancolie, & de la Maladie du Pays.

§. MCLXXI. LA mélancolie : on donne ce nom à une maladie dans laquelle on eſt conſtamment occupé d'un objet ſur lequel on délire, quoiqu'on raiſonne parfaitement ſur les autres. Le chagrin & la triſteſſe accompagnent ordinairement cet état, dans lequel il n'y a point de fiévre.

§. MCLXXII. On diſtingue cette maladie de pluſieurs autres, dans leſquelles on délire de même, par l'eſpéce de celui-ci, & par les accidens qui accompagnent celles-là. C'eſt ainſi qu'on peut la diſtinguer de la *manie*, dans laquelle on

délire ſur tous les objets indifféremment; de la phrénéſie, du tranſport, &c. dans leſquels il y a une fiévre aigue, &c. &c.

§. MCLXXIII. Les Anciens ont regardé l'*atrabile*, ou humeur noire, comme la cauſe de la mélancolie; *Willis* & ſes ſectateurs ont ſuppoſé un acide vitriolique dans le fluide nerveux; d'autres enfin, en ont accuſé la trop grande rigidité de la fibre nerveuſe. Je crois qu'on a trop négligé de ſuivre le ſyſtême des Anciens; celui de *Willis* peut être conſidéré comme ridicule, & le troiſiéme eſt contradictoire avec l'état de la maladie; car la fibre nerveuſe généralement tendue rendroit le délire général, &c. Le célebre Commentateur du Médecin Hollandois a très-bien développé les cauſes de la mélancolie, & le

ſyſtême de l'atrabile. *Voyez* l'Aphoriſme 1092, des Commentaires de *Boerrhaave*, Tome III.

§. MCLXXIV. Les mélancoliques ont beaucoup de peine à s'endormir, & leurs inſomnies fréquentes ſont très fatiguantes; ils ſont ſujets au vertige, au tintement d'oreilles, & à une douleur péſante à la tête. Quelques-uns ont des tremblemens, des convulſions, des anxiétés, des palpitations de cœur, des ſerremens de poitrine, & des crachats épais. Le pouls eſt petit, inégal & intermittent. Ils ont des battemens fréquens au tronc cœliaque, ou au méſentérique ſupérieur; des rots de différente nature, des vents, beaucoup d'envie d'uriner, & leurs urines ſont limpides & blanchâtres; ils ſont peureux & triſtes, ils rient & pleurent ſucceſſi-

vement, &c. Quelquefois cette affection se masque sous l'apparence d'une autre maladie.

§. MCLXXV. Elle est rarement essentielle parmi les Gens de Guerre, & ce n'est ordinairement que par le mauvais état des premieres voies, qu'ils y sont sujets; (ce dernier vice est fréquent dans le Militaire.) On n'a pas de peine à concevoir que les tempéramens mélancoliques y ont une disposition plus particuliere; mais les gens ainsi constitués n'entrent point au Service. Il faut donc que la mélancolie soit symptomatique dans les Gens de Guerre. Je n'en ai vu que de cette sorte. Je vais en rapporter un exemple frappant qui servira ici de description.

§. MCLXXVI. Un Officier sain de corps & d'esprit, très-estimé

dans ſon Régiment, dans lequel il rempliſſoit une fonction importante, m'envoya chercher, en me faiſant dire qu'il étoit fort mal. Je lui trouvai fort peu de fiévre; le pouls étoit même un peu foible & irrégulier; le malade ſe plaignit d'une douleur à la gorge, qui après l'inſpection, me parut dépendre d'une legere phlogoſe dans l'amygdale droite. Il avoit la vue un peu égarée, la parole brieve; mais je ne m'apperçus d'aucun délire. Le ventre étoit un peu bouffi & reſſerré, ſans aucune tenſion; il y avoit des flatuoſités, la langue étoit aſſez chargée.

Cet état me parut d'abord aſſez obſcur, & ma premiere idée ſe tourna vers la fiévre maligne, qui préſente ſouvent tous les ſymptômes dont je viens de parler: cependant

vu l'inflammation de la gorge, je me déterminai à une ſaignée ; j'ordonnai un lavement, & pour boiſſon, le petit lait nitré, en attendant que je puſſe prendre une connoiſſance plus poſitive de l'état de mon malade.

Je repaſſai chez lui quelques heures après cette ordonnance, & je le trouvai dans un délire mélancolique, qui, ſans rien changer à la ſituation où je l'avois laiſſé, lui donnoit une agitation ſinguliere ; il regardoit de tous côtés, & ſembloit avoir peur de tout le monde. Il répéta pluſieurs fois, *qu'il étoit perdu, qu'il étoit indigne de vivre, un malheureux*, & voulant me faire confidence de ſes malheurs, il ne m'apprenoit jamais autre choſe que ces derniers mots.

Je crus pour lors que la maladie étoit un vrai délire mélancolique,

& l'état du malade me confirma dans l'idée que j'avois conçue de la mélancolie, après la lecture des Commentaires du célebre *Van-Swieten*; ſavoir, que cette maladie dépend le plus ſouvent de l'*atrabile*, dont les Anciens ont tant parlé. Je fis continuer la boiſſon & les lavemens; on renferma les armes du malade, & on mit deux Gardes auprès de lui; ſavoir, un Cavalier, & une Garde-malade.

Le jour ſuivant mon Officier parut plus calme, il m'aſſura qu'il ſe trouvoit mieux, & en effet ſon délire étoit beaucoup moins fréquent; mais tous les accidens de la veille exiſtoient. On continua les mêmes moyens. Dans la matinée du troiſiéme jour, les choſes en étoient à ce point, & je voulois mettre mon malade dans le bain; tout étoit ordonné en conſéquence,

Mais au moment où l'on s'y attendoit le moins, il eut le ſecret de donner une commiſſion au Cavalier, & d'envoyer en même temps dîner ſa Garde. L'imprudence de ces deux perſonnes l'ayant laiſſé en liberté, il ſe leva, chercha ſes armes, & ayant trouvé ſon épée, il s'aſſit ſur une chaiſe, dirigea la pointe de ſon arme vers le cœur, & ſe la plongea dans la poitrine. La Garde-malade rentra dans ce moment, & elle cria tant, qu'on accourut. J'étois préciſément logé au-deſſous de la chambre de cet Officier, & on me trouva chez moi; de ſorte qu'il ne ſe paſſa pas plus d'un quart-d'heure entre le coup & ma viſite.

Le malade avoit déja perdu au moins quatre livres de ſang; il étoit tombé en ſyncope, & je le crus mort;

cependant l'ayant fait porter ſur ſon lit, je lui plongeai une lancette dans le bras, il en ſortit quelques gouttes de ſang : enfin les ſignes de vie parurent bientôt, & il ſurvint un vomiſſement de ſang très-abondant. L'enphyſeme de la plaie, la quantité de ſang qui en avoit découlé, & le vomiſſement, ne me laiſſerent aucun doute ſur le ſiége de la ſolution de continuité dans l'intérieur; il falloit qu'il y eût eu quelques gros vaiſſeaux ouverts dans la ſubſtance des poumons. Cependant un Médecin appellé en conſultation, vouloit que la plaie ne fût pas pénétrante.

Malgré ſon avis ſur ce point, & ſur la foibleſſe du malade, qui, ſelon lui, ne permettoit pas les ſaignées, elles furent portées au nombre de ſeize à dix-ſept. La diete la plus ſévere

ſévere fut obſervée ; l'eau de poulet, & le petit lait, furent les ſeules boiſſons & nourritures permiſes.

Au bout de ſix jours après le coup, tout alloit au mieux du côté de la plaie, & la guériſon s'avançoit, mais les accidens de la mélancolie paroiſſoient les mêmes, à la réſerve de la violence, qui devoit naturellement être moindre ; auſſi à meſure que les forces revenoient, la premiere maladie devenoit-elle plus forte.

Au bout de dix jours, (le treiziéme de la maladie,) le ventre qui avoit été conſtamment reſſerré juſqu'alors, commença à s'ouvrir ; les évacuations devinrent fréquentes, & pendant près de huit jours elles furent toutes noires comme de l'encre ; après ce temps elles changerent de couleur, & furent d'abord d'un

jaune clair, ensuite plus foncé. A mesure que ces évacuations se faisoient, le délire s'éloignoit; la sérénité du visage augmentoit; enfin, après quelques minoratifs, un régime délayant & doux, le malade fut parfaitement guéri le trente-sixiéme de la maladie. Il reprit ses fonctions six semaines après, & il ne resta plus aucune trace de son délire.

Cette guérison ne fut pas de longue durée; au bout de six mois il retomba dans le même état; j'étois absent, & on ne lui donna aucun secours médical; mais comme il étoit gardé de fort près, il ne put attenter à ses jours, quoiqu'il en montrât la plus grande envie. J'arrivai le quinziéme de sa rechute; je le trouvai dans le plus affreux dépérissement. Je tentai les moyens

qui m'avoient réuſſi, (le régime humectant;) les matieres noires coulerent, & enſuite les jaunes; mais l'impreſſion avoit ſans doute été trop vive cette fois, & il ne revint point à ſon bon ſens.

On obtint un ordre pour renfermer le malade à *Saint-Venant;* on le lui annonça dans un moment où il avoit toute ſa raiſon; il ne parut pas en être fâché. On lui donna une eſcorte pour le conduire à ſa Maiſon de force, & pour empêcher qu'il ne fit quelqu'eſcapade; il trouva cependant le moyen de ſe couper la gorge avec un raſoir. Malgré l'ouverture aſſez profonde de la trachée artere, & des arteres carotides externes, qui donnerent beaucoup, il fut guéri de cet accident en peu de temps. On dit qu'il eſt toujours dans l'alternative du

bon ſens, & de ſon délire mélancolique.

§. MCLXXVII. Cet exemple prouve, ce me ſemble, quelle eſt l'influence des matieres épaiſſies & collées aux parois des inteſtins, ſur le *ſenſorium commune*. Ces matieres, appellées *atrabiles* par les Anciens, affectent ſympathiquement le cerveau; & ce n'eſt que par leur expulſion qu'on peut eſpérer la guériſon. Que la récidive ait laiſſé du dérangement dans ce viſcere, cela n'eſt pas étonnant; l'effet eſt quelquefois ſi vif, qu'il n'eſt pas poſſible de le détruire, malgré l'expulſion de la cauſe. C'eſt le cas du malade en queſtion.

§. MCLXXVIII. Quoiqu'il en ſoit, il me paroît très-poſitif que les boiſſons délayantes, les lavemens, les bains tiédes, ſont les ſeuls re-

medes efficaces contre cette maladie, & que tout remede actif y est très-nuisible ; de sorte que ceux qui emploient les moyens de cette derniere espéce ont peut-être plutôt besoin *d'hellebore*, que leurs malades.

§. MCLXXIX. J'ai vu plusieurs Gens de Guerre attaqués de la mélancolie symptômatique, qui ont été traités d'une maniere différente de celle que je viens de proposer : il n'y en a eu aucun qui ait été guéri. Au reste, ma méthode est celle qui est généralement adoptée par les Médecins instruits. *Voyez* les Commentaires des Aphor. de *Boerrhaave*, &c.

§. MCLXXX. La maladie du pays : on pourroit la regarder comme une espéce de mélancolie ; car les malades ne sont occupés que d'un seul objet ; mais le desir de retour-

ner dans ſa Patrie n'eſt pas un vrai délire, du moins dans la plupart des malades. J'ai parlé des cauſes de cette maladie dans la premiere Partie de cet Ouvrage, & même de la maniere de la prévenir. Il ne me reſte ici qu'à traiter cette matiere, relativement à la nature & à la cure des accidens qui ſuivent & accompagnent la maladie.

§. MCLXXXI. On doit à ce que je penſe diſtinguer auſſi la maladie du pays en eſſentielle & en ſymptômatique. La premiere a lieu ſans aucun accident précédent; l'autre ſurvient à quelque maladie. C'eſt ainſi que pluſieurs jeunes gens commencent à penſer à leurs Pays, à s'ennuyer, à déſirer d'y retourner, & tombent enſuite malades; tandis que d'autres qui n'avoient pas penſés au pays, ſont attaqués d'abord des

maladies régnantes, auxquelles, par la ſuite, l'ennui du pays ſe joint, parce qu'ils croyent qu'ils ſeroient mieux traités chez eux.

§. MCLXXXII. Dans la maladie du pays eſſentielle, on commence à avoir des digeſtions mauvaiſes, bientôt le dévoiement ſurvient, la ſaburre des premieres voies ſuccede, & de ſuite la cachexie, le maraſme ou l'éthyſie. Dans la ſymptômatique, le deſir de revoir la patrie occupe tellement les malades, que les moyens les plus efficaces ne ſont d'aucune utilité pour la guériſon des maux dont ils ſont attaqués.

§. MCLXXXIII. Les Recrues, les jeunes gens, ſoit de familles Bourgeoiſes, ſoit des Villages, ſont très-ſujets à l'une & à l'autre eſpéce: il ſemble même que les derniers le

ſoient davantage. Un Capitaine d'Infanterie perdit de cette maladie quatorze Recrues qu'il avoit faites dans ſa Terre. Quelle eſt la cauſe d'un déſaſtre ſi grand ? Le Payſan n'eſt pas plus mal dans un Régiment, que dans ſon Village. Mais comme je l'ai dit ailleurs, le changement d'air, la diſcipline ſévere, l'éloignement des parens, la peur, ſont tour à tour des objets qui viennent à la penſée : il tombe malade.

§. MCLXXXIV. J'ai déja démontré qu'en prenant tous les Soldats pour les Troupes réglées, dans les Milices Nationales, & en ne choiſiſſant que ceux qui ſeroient déja accoutumés au Service, & qui ſeroient de bonne volonté, on éviteroit le grand nombre des pertes qu'on fait par cette maladie. J'ai fait voir auſſi que ſi ce moyen ne peut

avoir lieu, il faut du moins accoutumer par degrés les Recrues à la nourriture, & à la Discipline Militaire; ou enfin, établir des Dépôts, où on éleve la jeunesse à l'état de Guerre. *Voyez* la premiere Partie, Sections de la nourriture, & des Recrues, &c.

§. MCLXXXV. Examinons maintenant la maladie dans ses progrès, dans ses accidens & dans ses dangers. On commence à avoir des digestions mauvaises : on sait combien l'ennui & le chagrin influent sur les premieres voies. Leur action, qui dépend principalement du fluide nerveux, doit nécessairement s'affoiblir par la dissipation de ce fluide, que les affections de l'ame occasionnent; de-là des langueurs, du dégoût, du dévoiement & l'éthysie.

§. MCLXXXVI. Il n'est pas

difficile de concevoir combien cet état devient périlleux, & qu'il eſt ſans reſſource, lorſqu'il eſt parvenu à ſon dernier degré, qu'on doit regarder comme une véritable conſomption. Lorſque la maladie commence, on peut, en prenant les meſures néceſſaires, en éviter les ſuites fâcheuſes; c'eſt ainſi qu'en promettant aux malades de les renvoyer dans leur patrie, en leur donnant des Cartouches, en les flattant par de bons traitemens, on parvient à empêcher les progrès du mal. On a quelquefois vu des malades dans l'état le plus fâcheux, ſe mettre en route, & guérir en peu de temps; mais ces exemples ſont rares.

§. MLXXXVII. La cure de cette maladie a pluſieurs chefs que je vais parcourir ſuccinctement; 1°. il eſt néceſſaire de rendre l'eſpoir

du retour prochain dans le pays; 2°. de traiter doucement les malades; 3°. de faire une diversion a l'affection dont ils sont occupés, soit en leur procurant des amusemens, soit en faisant naître quelqu'autre passion plus vive, telle que l'amour de la gloire, l'espoir de l'avancement, &c. 4°. en leur inspirant de la confiance, & en les mettant à portée de voir quelques gens de leur pays; 5°. enfin, en travaillant aux accidens qui leur arrivent. Cette derniere indication est la seule qui regarde le Médecin. Il suffit d'avoir indiqué les autres, que les Officiers des Compagnies savent mettre à profit. J'en ai vu des succès très-avantageux.

§. MCLXXXVIII. Quoique les remedes ne puissent rien opérer sans le concours des soins dont j'ai parlé dans le Paragraphe précé-

dent, ceux-ci ne suffiroient pas, si l'on ne travailloit à remédier aux désordres de la santé. Ainsi, dès qu'on s'apperçoit que les digestions sont languissantes, on doit évacuer les premieres voies, & faire ensuite usage des amers & des toniques, qui rétablissent le ton qui est affoibli. Je regarde l'eau & l'extrait de geniévre comme des remedes souverains & faciles dans ce cas *. Si la

---

* J'ai dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage, que la nourriture des Soldats, & principalement l'eau, sont une cause fréquente de maladie pour les recrues. J'ai indiqué des moyens pour diminuer la crûdité des eaux, & pour leur ôter leur mauvaise qualité. Le vinaigre est le moyen sur lequel j'ai insisté, tant parce qu'il est fondé sur une expérience très-ancienne, que parce qu'il est antiseptique, & conséquemment très-propre à s'opposer à la maladie la plus fréquente parmi les Gens de Guerre. (la

ſaburre continue, ſi la cachexie ſurvient, il faut employer les moyens décrits dans les articles premier & ſecond de ce Chapitre, en adaptant aux circonſtances, les remedes divers que j'ai indiqués.

§. MCLXXXIX. Quant à l'éthiſie, je ne crois pas qu'il ſoit facile d'en venir à bout. Au reſte, le

---

putride). Je ne ſais cependant ſi l'eau de genievre ne ſeroit pas meilleure à pluſieurs égards, & tout auſſi facile à employer. Elle eſt antiſeptique comme le vinaigre; elle eſt ſtomachique, tonique, aromatique. On pourroit ordonner que dans les Chambrées on mît une certaine quantité de baies de genievre dans les cruches, & en charger les Soldats pendant leurs routes, ſur-tout en campagne. Ce ſecours ſeroit très-grand pour les nouveaux Soldats. L'infuſion à froid de baies de genievre fournit une eau qui fortifie les digeſtions, & remplit en même temps les indications de l'oxicrat.

départ des malades opere plus dans ces circonſtances, que tous les autres moyens; c'eſt le ſeul qui reſte dans ce dernier cas. Preſque tous ceux qui ſont attaqués de la maladie du pays ſymptômatique périſſent : il n'y a que l'eſpoir dont on peut les flatter, qui puiſſe quelque choſe. Mais ſouvent la révolution produit une fin plus prochaine : de ſorte qu'on a vu périr de joie ceux qui étant dans un état fâcheux, ont appris qu'ils partiroient dès que leurs forces le permettroient.

§. MCXC. Il y a certains pays, tels que la Champagne, la Bourgogne, la Normandie, le Périgord, auxquels les Habitans ſont attachés, & qui, quoique fourniſſant de très-bons Guerriers, en donnent cependant une plus grande quantité, qui ſont attaqués de la maladie dont eſt

ici queſtion. Eſt-ce le climat, ou le bien être qui produit cet effet? Je ne le crois pas. Il me paroît plus probable de l'attribuer à l'éducation, & à l'éloignement des frontieres du Royaume. Ceux qui vivent dans un pays où l'on voit ſans ceſſe des Troupes, & où l'on vit avec elles, connoiſſent mieux la vie & les travaux militaires; ils en prennent plus facilement l'habitude.

§. MCXCI. Il faut obſerver ici que ſouvent on a tous les ſymptômes de la maladie du pays, ſans cependant y penſer. C'eſt alors le beſoin de prendre l'air natal qui produit la maladie, ou bien on doit l'attribuer à la gêne ou au malaiſe que les malades éprouvent. C'eſt le cas des jeunes gens de bonne famille, qui ſe ſont engagés par libertinage.

§. MCXCII. Malgré tous les ſoins qu'on prendra, cette maladie

sera toujours des ravages, tant que le projet des Recrues faites dans les Milices Provinciales n'aura pas lieu, de la maniere dont je l'ai indiqué. Je crois avoir démontré que ce moyen est non-seulement utile pour cet effet, mais qu'il l'est aussi pour former de bons Soldats. Une plus longue disgression sur ce point m'éloigneroit de mon but.



ARTICLE VIII.

Des affections arthritiques & rheumatiques.

§. MCXCIII. CES affections sont très-communes dans les Troupes, & elles sont une suite naturelle de la vie & des travaux militaires.

J'ai parlé dans le Chapitte III, art. III, tom. IV, du rhumatisme aigu. Il ne sera donc ici question que du rhumatisme chronique, de la sciatique & de la goutte. Cette derniere maladie oblige ordinairement de quitter le Service; & quelquefois les deux autres sont si violentes, qu'elles mettent dans la même nécessité. Il y a cependant, à ce que je pense, des moyens pour rendre ces affections moins fréquentes parmi les

Gens de Guerre, & pour empêcher leur récidive : il y en a même pour leur curation. Je vais les développer dans les trois ſections ſuivantes.

SECTION PREMIERE.

Du Rhumatiſme chronique.

§. MCXCIV. LES noms de rhumatiſme chronique, de douleurs rhumatiques, ou rhumatiſantes, de rhumatiſme froid, ſont exactement ſynonimes ; ils expriment une maladie qui afflige une grande partie des hommes, & qui eſt beaucoup plus cruelle que ſérieuſe. Les Gens de Guerre y ſont très-ſujets ; elle arrête les plus braves & les plus utiles dans la carriere de la gloire, & elle les oblige ſouvent d'abandonner leurs

drapeaux dans le temps où ils pourroient moissonner.

§. MCXCV. Cette maladie attaque les différentes parties du corps, où elle produit des douleurs plus ou moins cuisantes, & plus long-temps pendant l'hiver, dans les temps nébuleux & pluvieux ; de sorte que l'humidité froide en renouvelle & en augmente même les paroxismes.

§. MCXCVI. Le siége du rhumatisme est dans les membranes des muscles ; ce sont les extrémités qui en souffrent le plus fréquemment. On regarde la viscosité, & l'acrimonie du sang & de la lymphe, comme ses causes prochaines. Les injures du temps, la diversité continuelle du régime y disposent plus particulierement. Les Militaires, mais principalement les anciens, en éprouvent des paroxismes plus fré-

quens & plus longs. Rien n'eſt plus rare que de voir un homme de Guerre, qui a fait pluſieurs campagnes, être exempt de rhumatiſmes. Il eſt vrai que les jeunes en ſont moins tourmentés ; mais lorſque l'âge avance, les liqueurs étant plus appauvries, & les pores de la peau plus ſerrés ; cette maladie devient très-cruelle.

§. MCXCVII. Aux cauſes dont je viens de parler, on doit ajouter la variété du flux de l'inſenſible tranſpiration dans le Militaire, qui met néceſſairement, avec le temps, beaucoup d'acrimonie dans les liqueurs. Ceux qui tranſpirent le plus facilement, & qui ſuent beaucoup, ſont plus ſujets au rhumatiſme.

§. MCXCVIII. Quelquefois l'humeur rhumatique ſe déplace des parties extérieures, pour ſe porter

ſur les internes, où elle produit des accidens graves. C'eſt le cas des gens qui n'obſervent pas un régime de vie exact, des ivrognes, & enfin de ceux qui, impatiens de voir finir leurs douleurs, appliquent inconſidérément différens topiques répercuſſifs ſur le ſiége de la maladie.

§. MCXCIX. Souvent on eſt tourmenté de douleurs qui ont l'apparence du rhumatiſme, & qui cependant n'y ont aucun rapport. Telles ſont les ſcorbutiques & les véroliques. On verra dans le Chapitre ſuivant ce qui peut les faire diſtinguer les unes des autres; mais il faut convenir qu'il ſe trouve quelquefois une complication de rhumatiſme avec les vices véroliques ou ſcorbutiques, & qu'alors il eſt plus difficile d'en reconnoître le caractere.

§. MCC. On peut dire en géné-

ral que le prognoſtic du rhumatiſme n'eſt pas dangereux. Les fréquens paroxiſmes dérangent cependant beaucoup la ſanté, & diſpoſent à d'autres maladies, qui ſont toujours d'autant plus ſérieuſes, que l'humeur rhumatique forme alors une complication. Lorſque cette humeur ſe porte ſur quelque viſcere, le danger devient évident; lorſque la ſueur ou les urines ne ſurviennent pas au bout de quelque temps, le paroxiſme ſe prolonge, & le prognoſtic eſt douteux. Cette maladie ſe termine toujours par quelques criſes apparentes, lorſque la nature n'eſt pas opprimée, ſoit par la foibleſſe des malades, ſoit par des remedes adminiſtrés mal-à-propos.

§. MCCI. On propoſe mille moyens contre le rhumatiſme. Les uns ſont utiles contre le paroxiſme,

les autres, pour opérer la cure radicale, la plupart ne ſont d'aucune efficacité, & enfin, il en eſt pluſieurs qui, non-ſeulement prolongent les paroxiſmes, mais qui même y ſont nuiſibles, comme à la cure. Je ne m'arrêterai pas à ces détails; il me ſuffira de faire connoître ici les moyens qui ſont les plus propres contre le paroxiſme, & contre la récidive. Je ferai voir enſuite la maniere dont il faut combattre les accidens graves qui ſurviennent quelquefois.

§. MCCII. Dans le paroxiſme, la ſaignée eſt très-rarement indiquée, & on pourroit dire qu'elle eſt au moins preſque toujours inutile. Ce remede que j'ai conſeillé dans le rhumatiſme aigu, eſt dans celui-ci non-ſeulement capable de prolonger le temps des douleurs, mais encore

d'appauvrir les liqueurs, au point de rendre la maladie beaucoup plus tenace. Il paroît, comme je l'ai dit au Paragraphe MCC, que les ſueurs ſont très-avantageuſes ; mais je ne crois pas qu'on doive les exciter par des remedes, dits ſudorifiques, qui épaiſſiſſent encore les humeurs, & augmentent leur acrimonie. Le bain tiéde, les diaphorétiques légers, tels que la tiſane de coquelicot, ou de fleurs de ſureau, me paroiſſent être beaucoup plus utiles. Les frictions ſeches ne le ſont pas moins; mais celles qu'on fait communément avec des pommades & des huiles graſſes, ſont très-contraires : elles bouchent les pores, & empêchent la tranſpiration & la ſueur. Quant la douleur eſt très-violente, & qu'elle dure long-temps, on doit faire uſage des douches, des bains d'eaux thermales,

thermales, comme le ſont celles de Saint-Amand, & de Bourbonnes en Champagne: les boues minérales y ſont auſſi très-utiles.

§. MCCIII. Quoique l'humeur ſoit beaucoup moins diſpoſée à ſe déplacer dans le rhumatiſme chronique, que dans l'aigu, il arrive ſouvent que celui-là dégénere en celui-ci, ou que, par des imprudences, ou qu'enfin par un traitement mauvais, il ſe faſſe un tranſport de cette humeur vers les différens viſceres; ce qui oblige d'employer les moyens propres à la détourner, tels que les ſynapiſmes, les véſicatoires, les ventouſes, &c. appliqués ſur les extrémités, &c.

§. MCCIV. Pour prévenir les rechûtes, on peut employer les bains d'eaux thermales, & même faire uſage intérieurement de ces

eaux. On doit ſe garantir du froid & de l'humidité. Le gilet de flanelle eſt très-bon dans ce cas, afin de rendre la tranſpiration égale & continuelle. Il faut éviter les liqueurs ſpiritueuſes & les plaiſirs de l'amour. Les excès dans le manger ſont auſſi très-nuiſibles. Quelques gens ſe trouvent bien de boire habituellement de l'eau d'eſquine légere; d'autres, de ſe purger tous les mois. Le Militaire ne peut pas toujours mettre ces moyens à profit.

§. MCCV. On pourroit rendre les Gens de Guerre infiniment moins ſujets aux rhumatiſmes chroniques, ſi l'on ſuivoit exactement les préceptes indiqués dans les diverſes Sections de la premiere Partie. On peut voir dans l'Hiſtoire combien les Anciens Grecs & Romains etoient robuſtes, & peu ſujets aux infirmités,

par la maniere dont ils accoutumoient leurs corps à toutes les injures de l'air.

§. MCCVI. Au reste, il faut convenir qu'il y a beaucoup de douleurs rhumatiques qui sont souvent si légeres, qu'on n'a pas besoin d'employer des remedes, pour les faire dissiper, & qu'elles n'empêchent pas ceux qui en sont attaqués, de faire leur service.

SECTION II.

De la Goutte.

§. MCCVII. LES vieux Militaires sont souvent goutteux : il n'y a que les Officiers qui puissent continuer leurs services, lorsque les accès ne reviennent pas très-souvent : un Soldat qui en est attaqué, devient

à charge au Roi, & lorsqu'on a fait les premieres tentatives pour la cure radicale, sans succès, ou qu'enfin les paroxismes sont fréquens, il n'y a plus moyen de garder cette espéce de malades dans le Service. Je ne traite donc ici de la goutte, que pour montrer la maniere dont on peut en éloigner les accès, celle dont on pourroit la guérir ou la prévenir, dans certains cas.

§. MCCVIII. La goutte est une douleur dans les articles ou articulations, qui est spontanée, vague & périodique. Elle rend le mouvement de la partie affectée, très-sensible & presqu'impossible; elle dure plus ou moins de temps, & est accompagnée dans les premiers jours d'un peu de fiévre, qui se déclare par le frisson, vers le soir.

Les malades ont le ventre resserré, peu ou point d'appétit, les urines sont peu abondantes, & plus colorées que dans l'état naturel. La partie souffrante est d'abord rouge, ensuite elle se gonfle, ce qui diminue la douleur ; la nuit les malades souffrent davantage, & à la pointe du jour ils sont soulagés; ils ne peuvent rien supporter sur le membre douloureux, qui est d'une sensibilité extrême, & d'une chaleur brûlante. Lorsque la rougeur & la tumeur diminuent, la douleur s'amortit ; mais le mouvement ne devient libre, qu'au bout d'un temps assez considérable; la partie malade est affectée d'un prurit considérable; la peau devient farineuse, &c.

§. MCCIX. On distingue la goutte en réguliere & irréguliere, en héréditaire & acquise, en hye-

male, rhumatique, vague, nouée, ſcorbutique, vénérienne, fébrile, remontée; enfin, en celle des pieds, des genoux, du coude, des mains, &c. Je paſſerai légerement ſur la plupart de ces eſpéces, n'y en ayant qu'un certain nombre qui ſoit plus fréquent parmi les Gens de Guerre, & qui même mérite quelque diſtinction.

§. MCCX. La goutte réguliere attaque les adultes & les vieillards, d'abord par le gros orteil; enſuite le talon devient malade. L'une & l'autre partie bientôt acquierrent de la rougeur, de la tenſion, & la douleur eſt quelquefois extrême, ſur-tout pendant la nuit. Souvent le jour ſuivant l'autre pied eſt également affecté. C'eſt le plus ordinairement au printemps & en Automne que cette goutte ſe fait reſſentir.

La goutte irréguliere eſt celle qui n'a aucun temps marqué pour le retour de ſes paroxiſmes, qui d'ailleurs ſont beaucoup plus longs que ceux de la précédente. La goutte héreditaire eſt celle qui eſt tranſmiſe par les parens. L'opinion qui la fait paſſer du grand-pere au petit-fils, ſans attaquer le fils, eſt démentie par l'expérience journaliere; car il eſt plus ordinaire qu'elle paſſe du pere au fils. La goutte acquiſe vient de l'abus des ſix choſes non naturelles; mais ſur-tout de celui des liqueurs ardentes, & des plaiſirs de l'amour. La goutte d'hyver eſt celle qui revient ſur-tout pendant cette ſaiſon, & qui ne ceſſe tout-à-fait que pendant les trois mois de l'été; les gens pituiteux & les vieillards y ſont plus ſujets. La goutte rhumatique ou rhumatiſmale, eſt celle qui

survient au rhumatiſme : cette eſpéce ne produit jamais de *tophus* ou noeuds; elle n'eſt pas réguliere, mais elle cauſe preſque continuellement des paroxiſmes légers, qui affectent tantôt les mains, tantôt les pieds, les genoux. La goutte vague, ou rhumatiſme goutteux, *arthritis vaga*, eſt celle qui attaque en même temps, les articles & les parties charnues. Cette maladie eſt différente de la goutte réguliere, en ce que la fiévre a lieu preſque dans tous les temps après l'invaſion : elle attaque ſucceſſivement, & quelquefois pendant des mois entiers, toutes les parties, & toutes les articulations. La goutte nouée, eſt celle dont chaque paroxiſme fait ordinairement naître des *tophus* ou noeuds dans les articles, où elle dépoſe une matiere qui paroît gypſeuſe. La goutte

ſcorbutique & la vérolique, ſont-elles vraiment des maladies arthritiques? Ne pourroit-on pas croire que lorſque les douleurs de la vérole & du ſcorbut imitent celles de la goutte, on les prend pour cette maladie? Ou bien qu'il y a ſeulement complication du vice vérolique ou ſcorbutique avec l'arthritique. Dans le premier cas, le nom de goutte, qui précéde celui de vérolique ou ſcorbutique, eſt très-impropre, puiſqu'il n'y a rien d'arthritique; dans le ſecond, on doit dire goutte compliquée de ſcorbut & de vérole, & non ſcorbutique ou vérolique, puiſque ni l'un, ni l'autre des vices ſcorbutique ou vérolique, ne peut produire la goutte. La goutte fébrile eſt la même que la vague. La goutte remontée eſt celle qui ſe porte ſur

les viſceres après avoir quitté les articles, &c. &c..

§. MCCXI. Dans tous les cas, après les paroxiſmes la partie malade reſte long-temps foible, & ſi l'humeur goutteuſe s'y fixe long-temps & ſouvent, elle finit par être immobile. C'eſt ce qui arrive, principalement dans la goutte nouée, à ceux qui ont de fréquentes récidives, ou qui vivent d'un mauvais régime.

§. MCCXII. M. de *Sauvages* prétend que le venin arthritique ou goutteux, eſt une terre *calcaire*, de la même nature que celle qui entre dans la compoſition des os, laquelle terre ſe ſépare de la lymphe, pour ſe dépoſer dans les articles, & y former des noeuds gypſeux. Cette opinion pourroit être vraie, quant à la goutte

nouée ; mais nous ne voyons pas qu'elle le puiſſe être, quant aux autres eſpéces. *Sydenham* & *Boerrhaave* regardent la foibleſſe des premieres voies comme la premiere cauſe de cette maladie, fondé ſur ce que les digeſtions ſont toujours mauvaiſes, avant l'invaſion de la goutte, & que moins elles ſe dérangent, moins les paroxiſmes arthritiques ſont fréquens. Il pourroit bien ſe faire que ces deux Hommes célebres aient pris l'effet pour la cauſe, & il me paroît plus probable que le fluide nerveux ſoit le ſiége de l'humeur goutteuſe. On voit que ce ſont les gens en qui ce fluide doit être en défaut, qui ſont le plus ſouvent attaqués de la goutte. Tels ſont les buveurs, les libertins. Il eſt cependant vrai que les gens voraces y ſont très-ſujets ; mais cette voracité peut auſſi

être regardée comme un effet de la maladie.

§. MCCXIII. Quoiqu'il en ſoit, on doit regarder le virus goutteux comme très-acrimonieux, & l'inflammation qu'il produit, comme une eſpéce particuliere de maladie, à laquelle aucune autre ne reſſemble. De quelque maniere que le corps ſoit affecté, quel que ſoit le fluide qui pêche principalement, il paroît que ce virus a une analogie ſinguliere avec les liqueurs qui abreuvent les articles, & que ſa dépoſition ſur les parties ne peut être qu'avantageuſe, lorſqu'il eſt parvenu au point de produire des accidens.

§. MCCXIV. Le prognoſtic de la goutte varie à l'infini. La réguliere eſt peu dangereuſe; mais on n'en guérit preſque jamais, non

plus que de la nouée. La goutte remontée eſt celle qui eſt la plus à craindre; elle fait périr en très-peu de temps, ſi on ne peut la détourner des viſceres où elle s'eſt portée. La vague eſt celle qui eſt le plus ſuſceptible de guériſon; c'eſt auſſi celle qui attaque le plus ordinairement les Gens de Guerre. Les complications ſont ſouvent périlleuſes, parce qu'il eſt bien difficile de traiter les maladies, ſoit vérolique, ſoit ſcorbutique ou pſorique, ſans augmenter les accidens, ou faire naître les paroxiſmes de la goutte.

§. MCCXV. On ſait que la goutte eſt l'écueil des Médecins & de la Médecine: rien n'eſt plus rare qu'une guériſon parfaite. Il eſt même très-poſitif qu'il eſt ſouvent dangereux de la tenter. Les exemples fréquens de malheurs arrivés à ceux

qui l'ont tentée, devroient bien corriger la plupart des goutteux qui ſe livrent inconſidérément à ces Empyriques, dont les ſoins ſont tôt ou tard meurtriers. Quand on ſait que deux célèbres Médecins qui ont illuſtré le ſiécle dernier, & le commencement de celui-ci, ont conſervé la goutte juſqu'au dernier moment de leurs jours, on n'eſt pas tenté de chercher à s'en guérir. (Je parle ici de la goutte réguliere.)

§. MCCXVI. Je m'étendrois envain ſur la cure de chaque eſpéce. Je l'ai déja dit, il en eſt qui ne ſont pas curables, d'autres qui n'attaquent pas ordinairement les Gens de Guerre; en un mot, le plus grand nombre de ceux qui en ſont attaqués, ſont dans le cas de quitter le Service. Je vais donc ſimplement

me reſtraindre aux généralités qui concernent la cure de toutes, & montrer quels ſont les moyens qui peuvent opérer celle de quelques-unes, qui ſont plus familieres aux Gens de Guerre, telles que la goutte vague, & la rhumatiſmale ou rhumatique.

§. MCCXVII. Il faut conſidérer la cure de la goutte dans deux temps particuliers; ſavoir, pendant le paroxiſme, & hors du paroxiſme. Dans le premier temps, on doit ſe borner aux moyens qui peuvent calmer les accidens & les douleurs, ſans toutefois rien déranger dans la marche naturelle de cette maladie. Dans le ſecond, on cherche, non-ſeulement à prévenir la fréquence des paroxiſmes, mais auſſi à opérer la cure radicale.

§. MCCXVIII. Le paroxiſme : on doit faire obſerver une diete auſtere dans les premiers jours de la maladie, & preſcrire une boiſſon délayante. La ſaignée eſt quelquefois utile, cependant elle doit être ménagée, & il n'y a que les cas où la fiévre eſt violente, & où l'on peut craindre que la goutte ſe porte vers la tête ou vers les viſceres, qui doivent y déterminer. La purgation eſt toujours nuiſibles, *concocta purgare, non cruda*. La tranſpiration & la ſueur ne ſont avantageuſes que vers la fin des paroxiſmes, parce qu'alors la matiere morbifique eſt cuite. On peut, vers ce temps, mettre en uſage une légere décoction d'eſquine, & dans les commencemens, l'eau de veau, ou de poulet, le petit lait, l'infuſion des fleurs de ſureau ou de coquelicot.

§. MCCXIX. Que ſi l'humeur arthritique ſe porte vers l'intérieur, où elle produit les accidens les plus graves, on emploie ſucceſſivement la ſaignée du pied, les ſynapiſmes appliqués aux extrémités, les véſicatoires, les ventouſes, les boiſſons délayantes tiedes, &c.

§. MCCXX. Il ne faut continuer la ſévérité dans la diete, qu'autant que la fiévre & les douleurs ſont très-vives; lorſque l'une eſt paſſée, & que les autres ſont amorties, on met les malades au régime végétal, & on les nourrit ſur-tout avec le gruau, le riz, la ſemoule, &c. Quant au lait, qui eſt très-utile à la plupart des goutteux, je crois que ce n'eſt point dans les accès de goutte qu'il doit être preſcrit; il eſt bien difficile que cette ſubſtance ſoit digérée conve-

nablement, pendant que le corps eſt tourmenté par les douleurs.

§. MCCXXI. Quelque ſoit le topique qu'on propoſe pour appaiſer les douleurs de la goutte, il ne peut qu'être ou très-nuiſible, ou propre à rendre les récidives plus fréquentes, à moins qu'il ne ſoit de la claſſe des émolliens, qu'on eſt quelquefois forcé d'appliquer ſur les parties trop vivement affectées. C'eſt une erreur très-grande d'imaginer que la ſueur, ou pour me ſervir du terme vulgaire, les eaux qui ſortent de la partie ſur laquelle on met des topiques, ſoient l'humeur morbifique. Elles ſont plutôt la matiere qui l'enveloppe, & c'eſt le moyen de rendre les douleurs plus violentes, que d'attirer au-dehors les parties aqueuſes de la partie malade. Si quelques gens ont été ſoulagés dans ce cas,

leur état est bientôt devenu pire qu'auparavant. L'expérience l'a démontré.

§. MCCXXII. Mais le raisonnement & les phénomènes qu'on observe dans la marche de la nature, lorsque le corps, ou un des membres sont opprimés par un obstacle quelconque, prouvent évidemment qu'avant l'œuvre de la coction, il est inutile de chercher à remuer ou à détruire une humeur morbifique qui paroît même être inattaquable avant ce moment. On risque dans ce cas, en supposant qu'on la remue, de la faire passer d'une partie peu essentielle à la vie, sur une autre qui l'est davantage.

§. MCCXXIII. C'est par cette raison que les sang-sues proposées il y a quelques années dans un Traité sur la goutte, fait par un Médecin

très-estimable, M. *Paumier*, ne me paroissent pas devoir ou pouvoir remplir l'objet dont il s'est flatté. Je veux croire qu'un dégorgement local peut diminuer la douleur; mais il doit rester dans la partie un défaut de ressort & de vie, qui s'oppose à l'expulsion de l'humeur morbifique.

§. MCCXXIV. Les narcotiques sont très-dangereux dans cette maladie, qui semble avoir pour remede essentiel la douleur elle même; de sorte que plus celle-ci est violente, moins le paroxisme est long. Il faut toutefois qu'elle soit aux extrémités, pour laisser les malades & les Médecins dans la sécurité. Moins on donne de médicamens, moins il y a à craindre que l'humeur se déplace.

§. MCCXXV. Lorsque les

douleurs ſont diſſipées, on purge les malades deux ou trois fois avec des minoratifs. Les Médecins anciens avoient conſacré quelques purgatifs à cette maladie, comme à pluſieurs autres; mais on eſt revenu de ce préjugé aujourd'hui. Immédiatement après les purgations, on fait prendre aux uns, de l'eau d'eſquine, aux autres de l'eau d'orge coupée avec le lait, & au bout de quinze jours ou trois ſemaines, on les purge de rechef.

§. MCCXXVI. La cure radicale ne peut avoir lieu que dans les adultes, dans les ſujets bien diſpoſés, qui n'ont pas eu pluſieurs attaques, & qui ne ſont point affectés de pluſieurs des mauvaiſes eſpéces de goutte citées ci-deſſus. L'héréditaire n'eſt pas facile à guérir; mais l'accidentelle, qui eſt la plus fréquente

parmi les Gens de Guerre, peut être attaquée avec ſuccès, comme je l'ai vu pluſieurs fois dans des Militaires qui avoient la goutte vague, & la rhumatiſmale.

§. MCCXXVII. Tout le monde connoît l'efficacité du lait contre la goutte; beaucoup de vieillards, fatigués même depuis long-temps de la plus mauvaiſe eſpéce, ſe ſont préſervés de cette maladie, en ſe mettant au lait pour toute nourriture. Mais les Militaires ne ſont pas dans le cas de profiter de ce moyen, qui ne peut convenir à leur ſituation & à leurs travaux; d'ailleurs, le lait eſt moins un ſpécifique, qu'un palliatif, qui n'a d'effet qu'au bout d'un temps aſſez conſidérable.

§. MCCXXVIII. Les eaux thermales paroiſſent plus efficaces,

& plus faciles que le moyen précédent, ſur-tout pour les Gens de Guerre. On peut envoyer ceux qui ont eu quelques accès de goutte, & qui ſont dans le cas ſpécifié au Paragraphe MCCXXVI, aux eaux du *Mont-d'Or*, à celles de *Bourbonnes-les-Bains*, à *Saint-Amand*, pour boire ces eaux, les prendre en bains, en douches, & même pour uſer des boues des dernieres eaux, qui paſſent pour très-utiles dans ce cas. L'expérience journaliere démontre que beaucoup de goutteux ont été guéris de cette maniere.

§. MCCXXIX. Pluſieurs goutteux ſe ſont préſérvés des accès, en ſe purgeant tous les mois, & en buvant habituellement de l'eau d'eſquine, ou de ſureau. Il eſt poſſible que ces moyens produiſent un effet avantageux, parce qu'il paroît que l'état

des premieres voies influe ſingulierement dans cette maladie, de ſorte que moins elles ſont nettes, plus les paroxiſmes ſe rapprochent.

§. MCCXXX. C'eſt ſans doute par cette raiſon que *Sydenham*, non-ſeulement ordonnoit aux goutteux les tiſannes, & opiates ameres & ſtomachiques, mais qu'il en faiſoit lui-même uſage, comme du moyen qu'il avoit trouvé le plus ſpécifique pour ſe préſerver des accès de goutte. On peut voir dans ſes Ouvrages l'Article intitulé de *Podagrâ.*

§. MCCXXXI. Je ſuis d'autant plus porté à croire que les ſtomachiques & les toniques, ſont très-utiles dans cette maladie, que j'ai opéré pluſieurs gueriſons par le remede ſuivant, qui m'a été communiqué par mon pere, entre les

mains duquel il a eu de très-grands ſuccès.

On prend une pinte de bon vin blanc ordinaire, qu'on met dans une bouteille de pinte & demie; on y ajoute quatre onces de limaille de fer, & pareille doſe de ſuc de limon. On bouche la bouteille, & on met la liqueur digérer pendant quinze jours, ſoit au ſoleil, ſoit au bain de ſable. Au bout de ce temps, on la paſſe à travers un linge fin avec expreſſion. Il reſte ſur ce linge une poudre fine qu'on fait ſécher, & qu'on garde pour l'uſage.

Les malades prendront ſoir & matin une cuillerée de la liqueur avant le repas, & le matin à jeun, un demi-gros de la poudre. Ce remede fortifie les digeſtions, il n'eſt pas incommode, & il convient principalement aux Gens de Guerre.

SECTION III.

De la Scyatique.

§. MCCXXXII. Les Militaires ſont plus ſujets à la ſcyatique, qu'à la goutte. Cette maladie tient le milieu entre celle-ci & le rhumatiſme ; mais elle a un ſiége fixe dont elle tire ſon nom. C'eſt une douleur permanente, & ſouvent très-longue dans les parties voiſines de l'articulation du *fémur*, & de l'os *iſchion*, telles que l'os *ſacrum*, les *lombes*, le *faſcia lata*, *&c.* quelquefois elle occupe l'articulation. Les malades ne peuvent remuer la partie, ſans éprouver les douleurs les plus vives.

§. MCCXXXIII. La ſcyatique n'eſt pas ordinairement accompagnée de fiévre; mais avec le temps la partie

malade s'affoiblit & s'amaigrit ; enfin, le mouvement en devient si difficile, qu'elle finit par faire boîter. Les causes de cette maladie sont les mêmes que celles du rhumatisme ; mais elle est beaucoup plus sérieuse, & plus difficile à guérir que ce dernier ; elle céde plus facilement que la goutte. Quand la partie est amaigrie, & que le mal est ancien, il n'y a plus aucun moyen de guérison.

§. MCCXXXIV. Je ne m'arrêterai pas à des détails superflus sur la nature de cette maladie. Il paroît qu'elle est à-peu-près la même que celle de la goutte & du rhumatisme ; mais elle exige un traitement plus suivi, parce que ses effets sont quelquefois plus nuisibles que ceux même de la goutte, à raison du mouvement de l'article, qui devient

tout-à-fait impoſſible, quand on a négligé d'y remédier. Les vieux Soldats ſont principalement ſujets à cet inconvénient.

§. MCCXXXV. La ſaignée eſt très-rarement indiquée dans le paroxiſme ; ſouvent même elle y eſt nuiſible : il faut qu'il ſurvienne des accidens violens, pour s'y déterminer. Le bain tiède eſt ſouverain dans cette maladie ; les moyens indiqués aux Paragraphes MCCXIX & ſuivans, doivent être mis en uſage.

§. MCCXXXVI. On ſuit, pour opérer la cure radicale, les mêmes précautions, & on emploie les mêmes ſecours, que ceux dont il a été fait mention depuis le Paragraphe MCCXXVI, juſqu'au MCCXXXI, &c.

CHAPITRE VI.

Des Maladies contagieuſes & virulentes non aigues.

§. MCCXXXVII. On entend par maladie contagieuſe, celle qui paſſe du ſujet affecté au ſujet ſain ; la violence des accidens & ſa marche la caractériſent aigue ou chronique. On entend par maladie virulente, celle qui eſt produite par un virus particulier, contagieux ou non. Les dartres, la gale & la maladie pédiculaire, qui ſont fréquentes parmi les Gens de Guerre, ſont contagieuſes dans le ſens ci-deſſus. Le ſcorbut & la vérole ſont virulens ; mais il n'eſt point prouvé que la premiere de ces maladies ſoit contagieuſe, tandis que l'autre a ſa maniere de l'être.

§. MCCXXXVIII. Les cinq maladies ci-dessus feront le sujet de ce Chapitre auquel je ne donnerai pas toute l'étendue que la matiere le requiert, parce que les bornes de cet ouvrage me forcent à rendre mes détails succints.

ARTICLE PREMIER.

Des Dartres.

§. MCCXXXIX. Les dartres plus familieres aujourd'hui, qu'elles ne l'ont jamais été, n'épargnent pas les Gens de Guerre ; souvent ils en sont non-seulement incommodés, mais même leur santé en reçoit des atteintes très-dangereuses. On reconnoît les dartres à l'amas, ou, pour me servir d'un terme plus propre, à la collection de plusieurs petites tumeurs rouges, plus ou moins foncées & plus ou moins élevées,

qui ſe fixent indiſtinctement ſur toute la ſuperficie du corps, où elles cauſent de la démangeaiſon. Ces tumeurs ſe terminent en farine, en écailles, ou en croûtes.

§. MCCXL. On diſtingue pluſieurs eſpéces de dartres; ſavoir, la farineuſe ou ſeche, l'encroûtée, la miliaire, la rongeante, la vénérienne, la ſcorbutique, celle qu'on nomme, *la jarretiere*, celle qui s'appelle, *le collier*, & la volante.

§. MCCXLI. La farineuſe ou ſèche ſe reconnoît à des petites taches rouges, peu éminentes, non excoriées, non encroûtées, qui ſe terminent bientôt en écailles, & cauſent une très-grande démangeaiſon, ſurtout lors de l'invaſion des boutons.

§. MCCXLII. La dartre encroûtée eſt celle où les boutons ſont de mauvaiſe qualité, & ramaſſés en

forme de cercle. Ils caufent des élancemens & des démangeaifons ; ils font corrofifs, & fe déplacent facilement, après avoir affectés une partie, pour fe porter dans le voifinage, où ils produifent le même effet. Ces boutons font très-tenaces ; ils laiffent fouvent échapper une humeur âcre & limpide ; mais ils ne fuppurent point ; leur terminaifon eft une efpéce de croûte féche de différentes couleurs, qui fe détache le plus ordinairement par parcelles, en laiffant fur la peau une marque violette, qui s'efface avec le temps.

§. MCCXLIII. La dartre miliaire eft celle dont les boutons font de la groffeur d'un grain de millet ; ils fe raffemblent comme ceux de l'encroûtée, fur les différentes parties du corps, où ils caufent de la

douleur, de la démangeaiſon & les mêmes effets que la précédente eſpéce, à laquelle celle-ci appartient.

§. MCCXLIV. La dartre rongeante eſt celle dont l'humeur eſt ſi âcre, qu'elle excorie en peu de temps les endroits où elle ſe forme ; mais cette excoriation ne s'étend pas au-delà de la peau; elle eſt auſſi une eſpéce de l'encroûtée, dont elle ne différe que par ſa violence. Celle-ci, ainſi que la miliaire, ſont auſſi appellées *dartres vives.*

§. MCCXLV. Les vénérienne & ſcorbutique ne ſont diſtinguées des trois précédentes, que par des ſymptômes concomittans, qui annoncent la préſence du virus vénérien ou ſcorbutique ; & par le peu de ſuccès des remedes anti-dartreux, auxquels elles réſiſtent toujours.

§. MCCXLVI. La jarretie- & le collier ne ſont point des vérita-

bles dartres ; ils forment à l'endroit où l'on ferre le col & les jarretieres, une efpéce de farine, qui n'a lieu que par la compreffion trop forte que caufent ces liens.

§. MCCXLVII. La dartre volante eft celle où il y a des boutons épars çà & là fur la peau, qui fe tournent en fuppuration, & font la marque ordinaire de la chaleur du corps.

§. MCCXLVIII. M. *Lieutaud* prétend que les dartres tenaces ont beaucoup de rapport avec le mauvais état du foie, & qu'on peut s'en affurer par l'infpection des cadavres de ceux qui font morts avec des dartres, ou par leur effet, dont le foie fe trouve prefque toujours affecté.

§. MCCXLIX. Quoiqu'il en foit, l'encroûtée & fes efpéces paroiffent dépendre de l'acrimonie des humeurs. Quant à la farineufe, elle a

quelquefois le même principe, mais dans un degré moins violent. Souvent elle n'eſt entretenue que par un vice local, ou par la difficulté de la tranſpiration de la peau. Cette eſpéce de dartre eſt ordinairement une maladie de peu de conſéquence. La volante eſt encore moins ſérieuſe : il y a beaucoup de jeunes gens qui conſervent celle-ci pendant pluſieurs années. Elle paroît dépendre du feu de la jeuneſſe. Quant à la vénérienne & à la ſcorbutique, elles appartiennent à des maladies particulieres, dont elles ne ſont que des accidens. J'ai rapporté plus haut les cauſes de la jarretiere & du collier.

§. MCCL. La dartre miliaire, que l'Auteur ci-deſſus regarde, non ſans raiſon, comme contagieuſe, & la dartre rongeante, ſont les deux

plus difficiles à guérir. La vénérienne & la ſcorbutique cédent aux remedes antivénériens & antiſcorbutiques. Quand la farineuſe n'eſt que topique ou locale, elle ne dérange point la ſanté. Lorſqu'elle eſt l'effet de l'acrimonie des humeurs, elle eſt quelquefois tenace. Au reſte, toutes ces eſpéces ſont en général des maux qu'on doit flatter : car quoiqu'elles paroiſſent peu importantes, lorſqu'elles ne ſont fixées qu'à la peau, ſi elles viennent à diſparoître ſubitement, elles produiſent ſouvent les plus grands ravages. La jarretiere & le collier n'ont rien de grave par eux-mêmes ; mais ils méritent beaucoup de conſidération, relativement aux cauſes qui les produiſent. On peut voir ce que j'ai dit au ſujet du col & des jarretieres, dans la premiere partie de cet Ou-

vrage, Chapitre II. On a vu plus haut ce qu'il faut penſer de la dartre volante.

§. MCCLI. Le traitement des dartres doit varier ſelon leur eſpéce, ſelon l'intenſité de la cauſe, & ſelon la nature du vice qui y donne lieu.

§. MCCLII. Quant à l'eſpéce, celle qui exige le plus de ſoins, c'eſt la dartre vive & rongeante, de même que la miliaire portée à un certain degré. Lorſque le mal eſt récent, on ſaigne le malade, ſi l'état du pouls le permet: on lui preſcrit une ou deux purgations moyennes; enſuite on lui fait boire du petit lait, & même on ordonne le lait pour toute nourriture; on fait prendre quelques bains. Avec ces moyens, la maladie ſe termine ordinairement d'une maniere avantageuſe.

§. MCCLIII. Mais quand ces dartres ſont invétérées, on eſt obligé d'avoir recours aux véſicatoires, au ſéton & au cautere *. On preſcrit aux malades des ſucs épurés de bourrache, de bugloſe, de chicorée, à la doſe d'une once chacun, auxquels on joint quinze ou vingt grains de ſel de tartre. Ces remedes qui ne doivent être tentés qu'après l'uſage de ceux du Paragraphe précédent, produiſent ordinairement la guériſon. Mais enfin, quand le mal ne céde pas, on en vient aux

* Un Médecin, ci-devant Apothicaire, a fait, il y a quelques années, un Livre pour remettre en uſage le GARROU, autrefois employé par les Médecins, & abandonné depuis long-temps, à cauſe des accidens qu'il produit. On doit ſe garer de ces prôneurs de remedes.

tiſanes ſudorifiques, faites avec les bois de gayac & de ſaſſafras, la racine d'eſquine & de ſalſepareille, auxquelles on joint l'antimoine crud à une doſe modérée.

J'ai vu les bouillons de vipere réuſſir dans les cas les plus déſeſpérés, mais il n'eſt gueres poſſible d'en donner aux Soldats, parce que ce remede eſt cher. Le ſublimé corroſif eſt la derniere reſſource qu'on puiſſe employer; j'en ai vu des effets merveilleux. On peut voir dans l'art. IV de ce Chapitre quelle eſt la meilleure maniere d'adminiſtrer ce remede. Quelques malades qui avoient ſucceſſivement employé tous les moyens que je viens de décrire, ont été guéris par l'uſage des eaux thermales, telles que celles de Bourbonnes, priſes intérieurement & en bains.

§. MCCLIV. Juſqu'ici je n'ai

parlé que de la cure interne. Il n'eſt que trop fréquent qu'on mette en uſage les topiques dans cette maladie ; & je crois qu'à l'exception des adouciſſans, tels que l'eau de guimauve, les cataplaſmes émolliens, qu'on applique ſur la partie malade, pour calmer l'inflammation, la douleur ou les démangeaiſons, tous les autres remedes non-ſeulement ne produiſent aucun bon effet, mais que même la plupart ſont extrêmement nuiſibles.

§. MCCLV. Les réſolutifs & les répercuſſifs ſont entr'autres les plus dangereux. Souvent ils font diſparoître la dartre, & l'humeur ſe porte ſur les viſceres, où bientôt il ſurvient des engorgemens, des inflammations & des exulcérations. La fiévre s'allume quelquefois, & les malades périſſent promptement. D'autresfois, la phthyſie pulmonaire

eſt l'effet de cette répercuſſion.

§. MCCLVI. Mais ce n'eſt pas ſeulement par l'uſage inconſidéré des topiques, que les dartres rentrent, & produiſent des accidens. Un froid violent, un régime peu exact, une violente affection de l'ame, une tranſpiration arrêtée, la débauche des femmes, l'ivreſſe, un mouvement fébrile, peuvent cauſer cet effet. Eh qui eſt plus ſujet à la plupart de ces inconvéniens que l'Homme de Guerre?

§. MCCLVII. Lorſque les dartres ſont rentrées, il faut, à quelque prix que ce ſoit, les faire reparoître, ou les ſuppléer par quelqu'autre évacuation. Les violens accidens & l'inflammation des viſceres préſente ou prochaine, exigent plus ou moins de ſaignées; enſuite on applique des larges véſicatoires ſur diffé-

rentes parties, pour y exciter une grande ſuppuration: on fait boire beaucoup de petit lait & d'eau de poulet ; & quand le mouvement fébrile eſt calmé, on donne aux malades quelques ſucs diaphorétiques, tels que celui de bourrache, une tiſane de coquelicot, &c. Si la toux eſt violente, lorſque les dartres ſont portées à la poitrine, on peut, après que l'inflammation & la fiévre ſont calmées, donner le kermès minéral par quart de grain, de deux en deux heures. Si les autres parties, tels que le foie ou les entrailles en ſont irrités. Après les premiers ſecours indiqués au commencement de ce Paragraphe, on en vient aux délayans, aux apéritifs, &c.

§. MCCLVIII. La dartre farineuſe ne mérite pas, à beaucoup

près, les considérations qu'exigent les précédentes. Il est rare qu'elle ne céde pas au premiers moyens indiqués au Paragraphes MCCLIX, & qu'elle produise des accidens graves, quand même elle seroit répercutée. Ceux qui en sont attaqués doivent avoir l'attention d'éviter tout ce qui peut diminuer ou arrêter la transpiration. Beaucoup de gens font peu de cas de cette maladie. Cependant, avec le temps, elle acquiert un degré d'intensité, qui, à la moindre occasion, produit des accidens considérables.

§. MCCLIX. La dartre volante est très-difficile à détruire : elle est, comme je l'ai dit ci-dessus, le plus souvent, l'effet de la chaleur & du feu de la jeunesse. On tente en vain tous les moyens pour la guérir ; presque jamais elle ne

ſe diſſipe qu'à l'âge de trente ans. J'en ai été attaqué, & j'ai employé tout ce que l'art a pu me ſuggérer: elle ne m'a quitté qu'après trente ans révolus. Il y a des peaux qui y ſont plus diſpoſées.

§. MCCLX. La jarretiere & le collier ſe guériſſent, lorſqu'on a l'attention de ne point ſerrer le collet, les jarretieres. Quant aux dartres vénériennes & ſcorbutiques, elles ne cédent qu'aux remedes anti-vénériens & anti-ſcorbutiques. *Voyez* l'art. III & IV de ce Chapitre.



ARTICLE II.

De la Gale & de la Maladie pédiculaire.

§. MCCLXI. CES deux maladies ſont très-fréquentes parmi les Gens de Guerre, par la mal-propreté naturelle & ſouvent forcée de cette eſpéce d'hommes, qui n'ont pas tous les moyens néceſſaires pour éviter l'une & l'autre contagion. La premiere de ces affections eſt aſſez intéreſſante ; l'autre, n'eſt qu'une incommodité légere, cependant elle mérite conſidération, par ſes ſuites & ſes progrès. Je vais les traiter l'une & l'autre dans les deux ſections ſuivantes.



PREMIERE SECTION.

De la Gale.

§. MCCLXII. LA gale se reconnoît par des signes particuliers, qui sont des petites pustules de la grosseur d'une lentille, ou d'un grain de millet, qui se crévent lorsqu'on les gratte, & qui laissent échapper une humeur roussâtre. Ces pustules ouvertes se forment bientôt en croûte; & soit quelles ne soient pas ouvertes, soit qu'elles soient encroûtées, elles causent des démangeaisons cruelles & continuelles.

§. MCCLXIII. Elle commence par attaquer les mains, & les boutons se placent entre l'origine de chaque doigt, où il se forme des vésicules remplies d'une sérosité

ſcre. Elles ſont rougeâtres & chaudes, & ſe crévent, comme je l'ai dit ci-deſſus, par le grattement auquel les malades ſont forcés par le prurit importun qu'ils éprouvent.

§. MCCLXIV. Cette maladie eſt très-contagieuſe : il ſuffit de toucher le galeux ou ſes vêtemens, pour la gagner : elle eſt endémique dans pluſieurs contrées, entr'autres dans la Bretagne, la Franche-Comté & la Lorraine.

§. MCCLXV. On diſtingue deux eſpéces de gale ; ſavoir, l'humide, commune, boutonnée, & la ſéche, ou gale de chien. Dans la premiere, les puſtules ſont élevées en boutons, & un peu éloignées les unes des autres. Elles ſont rougeâtres au commencement ; enſuite elles deviennent hu-

mides, après qu'on les a gratées.
La démangeaiſon eſt plus grande pendant la nuit, & quelquefois les malades s'arrachent tellement avec les ongles, qu'ils s'enſanglantent, & qu'il reſte beaucoup de douleur dans les parties arrachées.

§. MCCLXVI. Dans la gale ſéche, les puſtules ſont confluentes, & comme des grains de millet: il y a des rhagades & des croûtes ſéches. Elle eſt plus dangéreuſe & plus tenace que l'autre: elle vient de l'acrimonie des humeurs.

§. MCCLXVII. Indépendamment de ces deux eſpéces de gale, il y en a qui ſont dartreuſes, & qui ſont ſcorbutiques. Cette maladie eſt ou ſpontanée ou topique. Dans le premier cas, elle provient de l'acrimonie des humeurs; dans le ſecond elle ſe gagne par le contact. Le commerce

merce avec une perſonne galeuſe la produit auſſi.

§. MCCLXVIII. M. *Pringle*, dans ſes obſervations ſur les maladie des Armées, paroît ne regarder cette maladie que comme un vice local, tant par la cauſe qu'il lui attribue, que par la matiere dont il veut qu'on la traite. Il la croit engendrée par des inſectes (des vers), parce qu'au moyen du microſcope, on découvre ces animaux dans les puſtules : (c'eſt la découverte du célebre *Leuwenhoeck*). Je reſpecte les lumieres de M. *Pringle*, & je me ſuis expliqué aſſez ouvertement là-deſſus, pour qu'on ne puiſſe pas m'accuſer de chercher à blâmer un ſi grand homme. Mais il me pardonnera d'être d'un avis contraire au ſien, ſi j'ai tort ; & il eſt aſſez généreux pour

trouver bon que je ne ſois pas de ſon ſentiment, ſi j'ai raiſon.

§. MCCLXIX. La préſence des vers dans les puſtules de la gale, me paroît être l'effet de cette maladie, & non la cauſe qui l'ait déterminée. On ne pourroit en effet expliquer comment arrive la gale ſpontanée, ſi les vers ſeuls produiſoient cette maladie. Les effets nuiſibles des gales répercutées ne ſeroient pas plus faciles à concevoir; en un mot, le mauvais effet des topiques, avant l'uſage des remedes généraux, ne ſeroit pas ſi fréquent. Je ſais qu'on peut répondre à ces objections; mais leur ſolution ſera-t'elle ſatisfaiſante? Ne ſeroit-il pas plus probable que la matiere qui ſuinte des puſtules eſt propre à faire éclore les œufs des vers, & qu'il arrive à ces puſtules, ce qu'on voit

ſouvent dans les ulceres qui ſe rempliſſent de vers ? Ce ſentiment du moins conduit à une cure plus ſûre, que ne fait l'autre. Auſſi, M. *Pringle* ne veut-il que des remedes externes pour la gale; & en cela, l'expérience parle, à ce que je penſe, contre lui, puiſque ſouvent on voit de fort mauvais effets de cette méthode.

§. MCCLXX. Le prognoſtic de la gale n'eſt dangereux, que lorſqu'elle eſt répercutée; la ſéche eſt, comme je l'ai déja dit, plus tenace que l'autre, la topique plus aiſée à guérir que la ſpontanée. Il en eſt de critiques qu'il faut bien ſe garder de guérir, du moins pour un cerrain temps. Cette obſervation eſt encore oppoſée à la cauſe que l'Auteur ci-deſſus attribue à cette maladie.

§. MCCLXXI. On guérit la gale avec ſûreté, de la maniere

ſuivante. On tire du ſang, quand les forces du malade le permettent; enſuite on donne un ou deux purgatifs. On fait boire pendant quelques jours une décoction légére de racine d'aunée, ou de patience ſauvage; enſuite on en vient aux topiques, en ſuppoſant toutefois que les malades ne ſoient aucunement gênés dans leurs fonctions.

§. MCCLXXII. Il y a divers remedes qu'on emploie extérieurement; tels que l'onguent mercuriel, l'onguent citrin, l'onguent de ſoufre, &c. Ce dernier topique eſt le meilleur: on prend une demi-livre de ſoufre ordinaire, qu'on mêle avec deux livres de graiſſe de porc, & on en fait une maſſe d'onguent, dont on prend une demi-once, & même une once, pour ſe frotter.

§. MCCLXXIII. La meilleure

maniere de ſe ſervir de cet onguent, eſt de s'en frotter ſoir & matin, auprès du feu. Il eſt inutile d'en mettre ailleurs qu'au poignet, dans la jointure du coude & des doigts, ſauf le jarret.

§. MCCLXXIV. Quand la gale eſt répercutée, elle produit ſouvent les mêmes accidens que les dartres rentrées. Alors il faut employer les mêmes moyens. *Voyez* le Paragraphe MCCLVII de l'Article précédent. On eſt quelquefois obligé de faire coucher avec des galeux, ou de faire porter des chemiſes dont les malades ſe ſont couverts, pour rendre la gale à ceux qui ont été guéris inconſidérément, & qui éprouvent des ſpaſmes, des toux conſidérables, & autres accidens ſemblables. J'ai vu les eaux thermales produire des effets merveilleux en pareil cas.

§. MCCLXXV. Il eſt bien eſſentiel de ſéparer les galeux de leurs camarades; car en peu de temps ils infecteroient toute une Armée. La propreté eſt un préſervatif contre cette maladie. Les chemiſes bleues empêcheroient peut-être qu'elle fût auſſi contagieuſe parmi les Gens de Guerre. Quand les Troupes vont en garniſon ou en quartier dans des lieux où la gale eſt endémique, il eſt bon de les prévenir, afin qu'elles cherchent à s'en garantir.

§. MCCLXXVI. Quelques Médecins qui ont habité les Provinces de France où la gale eſt endémique, m'ont aſſuré qu'elle y eſt plus rare, depuis que le peuple vit moins crapuleuſement, depuis que les habitations ſont plus aërées, & depuis qu'il y regne plus de propreté. Pour moi qui ai vécu aſſez

long-temps en Lorraine & en Franche-Comté, j'ai vu plusieurs habitans d'un certain âge qui avoient la gale depuis leur naissance, & qui avoient été sur le point de périr, parce que deux ou trois fois cette maladie avoit cessé de les tourmenter.

SECTION II.

De la Maladie pédiculaire & de la Vermine.

§. MCCLXXVII. PLUSIEURS animaux connus sous les noms de poux & de morpions, s'attachent à la chevelure, aux poils & à la peau, de maniere à tourmenter singulierement ceux qui en ont. Ces animaux si connus se multiplient prodigieusement en peu de temps, ensorte qu'un

ſeul eſt capable d'en produire ſuffiſamment en vingt-quatre heures, pour attaquer toute une chambrée.

§. MCCLXXVIII. Les poux s'attachent principalement aux cheveux, & à la peau, les morpions ont leur ſiége ordinaire dans le poil des parties génitales.

§. MCCLXXIX. Les uns & les autres cauſent des démangeaiſons extrêmes & continuelles, de ſorte que ceux qui en ſont fournis, s'arrachent le corps à force de ſe gratter.

§. MCCLXXX. Il paroît que la mal-propreté engendre particulierement cette vermine, & l'on ſent bien qu'elle doit être plus commune parmi les Gens de Guerre & dans le peuple.

§. MCCLXXXI. On doit veiller avec attention à ce fléau,

qui lorsqu'il reste long-temps attaché à la même personne, finit par produire des ulceres assez profonds & difficiles à guérir, comme je l'ai vu quelquefois. Le remede des morpions est facile : une ou deux frictions faites avec l'onguent gris, soit au cou, aux parties génitales, ou au poignet, suffisent pour détruire cette vermine.

§. MCCLXXXII. Les poux du corps se guérissent de même; mais ceux de la tête exigent un peu plus de précaution; on peut, à la vérité, frotter les cheveux avec le même onguent, mais quelquefois il enfle prodigieusement la tête. Le meilleur moyen est celui d'empreigner un peigne fin avec l'onguent, & de peigner ensuite la tête avec ce même peigne.

§. MCCLXXXIII. J'ai fait

voir dans la premiere Partie de cet Ouvrage que les chemiſes bleues avoient garantis de la vermine en *Canada*, ceux qui avoient pris le parti de ne porter que cette eſpéce de linge.

Il faut, quand on ſoupçonne un Soldat d'avoir de la vermine, le ſéparer de ſes camarades, & le faire guérir promptement.

ARTICLE III.

Du Scorbut, & de l'affection ſcorbutique.

§. MCCLXXXIV. Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur l'origine du ſcorbut : les uns le regardent comme une maladie très-ancienne, dont ils trouvent la deſcription dans les Ouvrages des plus

anciens Médecins ; les autres soutiennent que c'est un genre nouveau de maladie, dont le nom & les symptômes n'ont été connus dans toute l'Europe, que vers l'an 1600 ; dans le Dannemarck, & les autres Provinces Septentrionales voisines, que vers l'an 1482. C'est la tradition de *Freind*.

§. MCCLXXXV. Mais *Vanswieten* & plusieurs autres Médecins ne sont pas de ce dernier avis, ils prétendent, avec raison, 1° que le silence des Anciens sur cette maladie ne seroit pas une preuve qu'elle ne fût pas ancienne ; * 2°. que l'on trouve dans plusieurs de leurs Ecrits

* Les Pays où cette maladie a commencé & a été endémique, étoient barbares : de-là nulle tradition. Les Druides seuls avoient quelque teinture de Médecine : mais ils ne publioient rien.

les ſymptômes & les phénomènes du ſcorbut ; * 3°. qu'étant endémique dans certaines Contrées, par des cauſes très-connues, & qui doivent néceſſairament le produire, il doit y avoir régné depuis très-long-temps ; 4°. que comme cette maladie eſt devenue plus fréquente, par les courſes de mer, & par le regime beaucoup plus mauvais que n'étoit l'ancien; on a, depuis qu'elle fait plus de ravages, travaillé davantage ſur cette matiere.

§. MCCLXXXVI. Quoiqu'il en ſoit, je me renfermerai dans la deſcription des ſymptômes de cette maladie, qui eſt aujourd'hui très-commune, & qui fait quelquefois des ravages étonnans dans les Troupes.

Le ſcorbut paroît plus facile à

* Voyez Hippocr. Galien, & autres.

décrire qu'à définir: M. de *Sauvages*, qui a recherché avec ſoin les moyens les plus courts, & les plus faciles pour faire connoître les caracteres de chaque maladie, n'a pu réuſſir, dans l'expoſé de ceux du ſcorbut. Il dit qu'il ſe reconnoît aux taches livides & jaunes des jambes, au ſaignement & à la tumeur des gencives, à la puanteur de la bouche. Cependant le ſcorbut a d'autres ſignes pathognomoniques que ceux-là; & d'ailleurs, il a quelquefois lieu, ſans que les ſymptômes ci-deſſus paroiſſent; ainſi, quoique leur préſence annonce véritablement le ſcorbut; il n'en eſt pas moins vrai que leur réunion ne forme pas celle de tous les ſignes qui dénotent l'exiſtence de cette maladie.

§. MCCXXXVII. Il vaut donc mieux diſtinguer le ſcorbut en trois

temps, ou trois degrés; ou bien en récent, en confirmé & en invétéré. La premiere diſtinction me paroît la plus claire, & celle par laquelle tous les ſymptômes qui appartiennent à cette maladie, peuvent être plus facilement décrits.

§. MCCXXXVIII. Dans le premier degré il y a de la pâleur & une légere enflure au viſage & aux lévres, le corps devient ſucceſſivement d'une couleur pâle, obſcure, livide; y a de la triſteſſe, de la langueur, de la laſſitude, de la foibleſſe; on reſſent dans les jointures des engourdiſſemens; il ſurvient enſuite quelquefois de l'hemorrhagie par le nez, des taches d'abord rougeâtres, puis livides, noirâtres, qui ſe répandent ſur le tronc, les bras & les cuiſſes. Le viſage n'en eſt preſque jamais marqué. Le pouls eſt le plus ſouvent très-lent; cependant il s'excite

quelquefois des mouvemens fébriles, qui n'ont aucun type régulier.

§. MCCXXXIX. Dans le second degré, les accidens augmentent, le mouvement des membres devient plus difficile ; les genoux se gonflent, la langueur est extrême ; la moindre agitation du corps fait tomber en syncope ; la couleur du visage est plombé ; les yeux sont mornes, les hémorrhagies deviennent fréquentes, sur-tout celles des gencives ; l'hémoptisie & le flux hépatique succedent ; il survient des points de côté, des coliques violentes, qui se présentent souvent sous le masque de la néphrétique, de la colique du Poitou, du miséreré, &c.

§. MCCXC. Dans le troisieme degré, on voit les anciennes cicatrices s'ouvrir, la peau des jambes

ſe crever ; les dents ſe décharner & tomber. Il ſurvient des tumeurs molles, livides, douloureuſes ; des ulceres fongueux & ſanglans : l'hydropiſie ſuccede quelquefois ; la dyſſenterie ſe met de la partie, les urines ſe ſuppriment, ou coulent en petite quantité, & elles ſont rouges, ou diſſoutes & fétides ; les douleurs de côté, les convulſions, les ſyncopes ſont fréquentes ; l'étouffement eſt auſſi un accident qui ſouvent ſe joint à ceux-là, & fait, au moindre mouvement, périr les malades. La mort vient terminer ces maux plutôt ou plus tard, & les ſcorbutiques ſont d'autant plus à plaindre, que les fonctions de l'ame ne ſont jamais troublées pendant tout le cours de la maladie ; de maniere que juſqu'au dernier moment ils ſouffrent les douleurs les plus cruelles ; ſe font horreur à eux-mêmes, par l'état

où ils se voient, & se dégoûtent de leur odeur, qui est infecte, & qui selon mes observarions, est particuliere au scorbut; en sorte qu'on peut, en approchant des malades, juger avant de les avoir examinés, qu'ils sont attaqués de cette maladie.

§. MCCXCI. Il paroît que le scorbut n'est pas contagieux; du moins c'est le sentiment du plus grand nombre des Médecins; & l'expérience milite en sa faveur, puisque, soit pendant la navigation, soit pendant les Siéges, soit dans les Armées, elle n'attaque que les Matelots, & les Soldats qui n'ont pas les ressources nécessaires pour la vie animale, & que les Officiers Généraux, & les particuliers qui sont ordinairement dans l'abondance, n'en sont point atteints, dans le même temps que ceux qui sont à

leurs ordres, en éprouvent les ravages.

§. MCCXCII. Il paroît de même que c'eſt improprement qu'on diſtingue cette maladie en ſcorbut de terre, & en celui de mer, puiſqu'on obſerve les mêmes accidens dans l'un & dans l'autre. Il eſt vrai que le dernier fait des progrès plus prompts, & qu'il ſe guérit plus facilement; car dans quelqu'état que ſe trouvent les gens de mer attaqués du ſcorbut, ſi le vaiſſeau aborde en quelqu'Iſle où l'on puiſſe leur faire changer de nourriture, & ſur-tout leur donner beaucoup de végétaux, bientôt la maladie ſe diſſipe.

§. MCCXCIII. Les cauſes procathartiques du ſcorbut ſont très-nombreuſes, & de différente nature; ſavoir, l'air froid & humide, l'air chaud & humide; les alimens épais

& visqueux, les viandes & les eaux corrompues, la disette des végétaux, les chairs & les poissons salés, la disette d'eau douce, les farineux non fermentés, le fromage salé, âcre & ancien, l'abus des liqueurs spiritueuses, l'air resserré, les habitations souterraines, le voisinage de la mer, des lacs, des étangs & des marais, &c.

§. MCCXCIV. Ainsi les gens de mer qui font de longues courses, & qui ne sont pas ravitaillés, les Gens de Guerre, & les Citoyens retenus dans des Villes assiegées, où la nourriture vient à manquer; ceux qui sont long-temps dans les cachots, les Pêcheurs, les habitans des bords de la mer, des lacs, des marais, &c. Les gens intempérans, &c. sont sujets à cette maladie, qui est aussi la suite de la cachexie.

§. MCCXCV. La cauſe prochaine du ſcorbut conſiſte dans cet état des liqueurs ; où leur acrimonie & leur épaiſſiſſement ont en même temps lieu ; & comme l'acrimonie eſt de différente nature, ſelon *Boerrhaave* ; ſavoir, ou muriatique, ou alkaline & putride, ou acide ; on diſtinguera trois eſpéces de cauſes du ſcorbut, qui ſont eſſentielles à connoître pour la cure de cette maladie.

§. MCCXCVI. L'acrimonie muriatique ſe reconnoît d'abord par les ſignes & les cauſes antérieures ; l'état préſent du malade la confirme. Un goût ſalé dans la bouche, des criſpations fréquentes, & des douleurs plus vives ; en un mot, les ſymptômes moyens entre l'acrimonie acide & la putride, annoncent celle-ci ; qui, ſi elle eſt jointe aux ſignes du ſcorbut ci-deſſus,

déterminent la cauſe muriatique. C'eſt cette eſpéce d'acrimonie qui régne le plus fréquemment parmi les gens de mer. Cette cauſe rend la maladie moins ſuſceptible de putridité, & beaucoup plus facile à dompter. Les ravages du ſcorbut qui en dérivent, ſont plus lents, quoique les douleurs ſoient ſouvent atroces. On voit communément les malades qui en ſont affectés, guérir en peu de temps, lorſqu'on les transporte dans les lieux ou l'eau douce, les légumes & les viandes fraîches abondent. On peut conſulter à ce ſujet la Relation des Voyages de l'Amiral *Anſon*.

§. MCCXCVII. L'acrimonie alkaline ou putride, ſe manifeſte par tous les ſignes de putridité dont il eſt fait mention dans l'Article III du premier Chapitre. Elle eſt cauſée

par l'uſage des chairs & des eaux corrompues, par l'action des miaſmes putrides ; la diſette, la famine, la tranſpiration arrêtée, la chaleur exceſſive, &c. C'eſt celle dont les progrès ſont les plus rapides, & qui eſt la plus deſtructive. Elle régne quelquefois dans les Armées de terre ; mais ſur-tout parmi les habitans & les Troupes aſſiégés ; dans le voiſinage des marais & des étangs, &c.

§. MCCXCVIII. Quant à l'acrimonie acide, elle vient de l'habitude, & de l'abus des alimens & des boiſſons acides ; tels que le pain de ſeigle, le lait écrêmé & acide, les farineux. Cette cauſe du ſcorbut eſt plus rare que les deux autres ; elle fait peu de progrès ; mais elle met les malades dans l'état de ſouffrance le plus terrible. Elle a principalement lieu

dans les pays ſtériles, & elle attaque ſouvent les Payſans les plus pauvres.

§. MCCXCIX. Le virus ſcorbutique récent coagule la lymphe dans les glandes du méſentere, & la ſynovie des articles, ſur-tout celle du genou; il produit le même effet ſur la graiſſe contenue dans le tiſſu cellulaire des jambes. L'ancien diſſout les liqueurs, & corrompt les viſceres, ainſi que les autres parties ſolides. On voit à quel point il gâte les gencives & les dents. Il eſt ſi âcre, qu'il brûle les mains, & en enleve l'épiderme, quand, à l'ouverture des cadavres, on les plonge dans l'abdomen & dans la poitrine. Il diſſout le ſang, au point de le rendre noir comme de l'encre, dans la ſubſtance des muſcles, & de le faire paroître comme de la féroſité épanchée ſous la peau. La moëlle

des os n'eſt pas à l'abri de cette diſſolution. Cependant il y a certaines parties qu'il ſemble reſpecter toujours, même dans le dernier état du dernier degré du ſcorbut; car, lorſque les gencives ſont abſolument corrompues par ſon effet, jamais ce vice ne gagne le palais. Il en eſt de même pour le cerveau; jamais on ne le trouve affecté dans les cadavres ſcorbutiques. Auſſi les malades conſervent-ils juſqu'au dernier moment, comme je l'ai dit plus haut, toute leur préſence d'eſprit.

§. MCCC. Le ſcorbut le plus ancien doit être le plus difficile à guérir: lorſqu'il eſt compliqué avec le mal vénérien, il eſt infiniment plus dangereux. Celui qui eſt récent, ou dont la cauſe eſt facile à dompter, comme dans la plupart des cas, celui des marins, peut être plus

plus facilement détruit; mais lorſque les viſceres ſont déja attaqués, non-ſeulement il eſt difficile à dompter, mais il eſt encore preſque toujours incurable. On peut voir par ce qui a été dit du dernier degré de cette maladie, qu'il n'y a plus aucun eſpoir, lorſque la plupart de ſes accidens ſe ſont manifeſtés. L'acrimonie muriatique & l'acide, ſont beaucoup moins dangereuſes que la putride ou alkaline. Lorſque les taches de la peau jauniſſent, que les forces reviennent, que les gencives ſaignent moins, ou que le ſang qui en découle eſt moins noir, lorſque la puanteur de la bouche ſe diſſipe, les malades ſont dans la voie de guériſon. Le reſte du prognoſtic de cette maladie ſera détaillé dans les Paragraphes ſui-

vans, où il eſt queſtion des moyens curatifs.

§. MCCCI. L'ouverture des cadavres offre tant extérieurement qu'intérieurement, les ravages les plus affreux, & les ſignes d'une deſtruction générale; tels que la gangrêne, des ſuppurations, des épanchemens de différente nature, ſi l'on en excepte cependant le cerveau, qui, comme je l'ai dit ci-deſſus, reſte toujours intact. Mais les autres viſceres, tels que le foie, la rate, le méſentere, ſont le plus ſouvent engorgés, ſquirreux, ſuppurans, &c.

§. MCCCII. La cure du ſcorbut doit être analogue à ſes cauſes & à ſa nature; & je crois pouvoir avancer que ſi l'on ne guérit pas très-fréquemment cette maladie, c'eſt parce qu'on ne part pas de ce principe, pour le traitement. Rien n'eſt

plus ordinaire, en effet, que de voir employer indiſtinctement différens remedes, dont la nature eſt abſolument différente, en qualité d'antiſcorbutiques, qu'on croit devoir néceſſairement guérir la maladie. Tels ſont le creſſon, le beccabunga, & autres plantes de cette eſpéce; enſuite les plantes & les liqueurs acides. Ces médicamens ſont ſans contredit efficaces contre le ſcorbut; mais ce n'eſt que lorſqu'ils ſont preſcrits dans les cas où les uns & les autres ſont appropriés au genre & à l'eſpéce de mal; ſans cette reſtriction l'antiſcorbutique devient ſcorbutique. Il ſeroit, en effet, ridicule de croire que le ſcorbut, qui tire ſon origine d'une acrimonie muriatique ou acide, doit être traité de la même maniere, que celui qui provient de l'acrimonie putride; de même qu'il

paroît évident qu'on ne peut appliquer avec ſuccès les mêmes remedes dans les différens degrés de cette maladie.

§. MCCCIII. Pour procéder avec ordre, il eſt donc eſſentiel d'établir la nature, l'eſpéce, & le degré de la maladie; mais avant de le faire, je dois mettre ſous les yeux du Lecteur quelques précautions, réflexions & moyens, qui peuvent être généralement appliqués au ſcorbut.

§. MCCCIV. 1°. On ſait que la ſaignée eſt preſque toujours nuiſible dans tous les cas, & dans tous les temps de cette maladie. 2°. Que les purgatifs âcres ſont dangereux, & augmentent les accidens, à l'exception de quelques cas qui ſe rencontrent dans les premiers temps du ſcorbut. 3°. Que les minoratifs

ſont beaucoup plus convenables dans tous les états. 4°. Que les médicamens connus ſous le nom de diaphorétiques, ſont quelquefois utiles dans les commencemens de cette maladie, pourvu qu'ils ſoient légers, & qu'ils n'aient point d'âcreté. 5°. Que le mercure, & toutes ſes préparations, tant internes qu'externes, ſont ennemis du virus ſcorbutique, & qu'ils peuvent même y donner lieu. (C'eſt pourquoi le ſcorbut & la vérole réunis, ſont preſqu'impoſſibles à guérir enſemble; il faut commencer par guérir la premiere de ces maladies.) 6°. Que les narcotiques ſont preſque toujours dangereux. 7°. Enfin, que le regime le plus doux, & l'air le plus ſain, ſont les deux conditions les plus avantageuſes pour faire réuſſir les moyens curatifs.

§. MCCCV. Quant à ce qui regarde l'uſage des antiſcorbutiques, il eſt relatif à l'eſpéce & au degré de ſcorbut. A l'eſpéce : les gens de mer éprouvent que le changement d'air & de nourriture, mais ſur-tout que la diete végétale, ſuffiſent le plus ſouvent pour leur guériſon. La quantité prodigieuſe de particules ſalines contenues dans les liqueurs des ſcorbutiques, par une cauſe muriatique, exige des boiſſons amples & délayantes. Les acides, & ſur-tout ceux du régne végétal, ſont le principal remede contre l'acrimonie alkaline ou putride. La plupart des médicamens, dits tempérans, & ceux qu'on appelle par excellence les antiſcorbutiques, (j'en parlerai ci-après,) ſont celui qu'il convient d'employer de préférence, contre l'acrimonie acide.

§. MCCCVI. Il me paroît que

par rapport aux degrés, (ſi l'on excepte la cure des gens de mer,) le premier eſt celui où les délayans doivent être mis en uſage, enſuite les antiſcorbutiques inciſifs, dans les cas où les ſignes de pourriture n'exiſtent point. Tels ſont le cochléaria, le creſſon, le beccabunga, &c. C'eſt auſſi le ſeul temps où les purgatifs un peu forts puiſſent être employés. Les deux autres degrés exigent preſque toujours l'uſage des tempérans, des acides végétaux, du nitre. Les antiſeptiques, & les cordiaux qu'on preſcrit dans les derniers temps, ſont plutôt des moyens contre les accidens preſſans, que contre la cauſe du mal.

§. MCCCVII. Quant aux martiaux & au quinquina, vantés par quelques Auteurs contre le ſcorbut, je crois qu'on doit être très-cir-

conſpect ſur leur uſage. On ſait que l'ecorce du Pérou eſt ſouvent elle-même la cauſe de cette maladie, lorſqu'on en fait abus pour la cure des fiévres intermittentes. Les martiaux ont une action trop forte ſur les ſolides, pour être employés ſurement dans un état ou la texture des fibres eſt ſi foible, qu'au moindre choc la rupture de vaiſſeaux eſt prochaine.

§. MCCCVIII. Avant d'appliquer à chaque état, degré ou circonſtance de la maladie, les moyens curatifs ou palliatifs convenables, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos de décrire ici pluſieurs compoſitions qui ſont conſacrées au vice ſcorbutique, afin d'en faire connoître la juſte valeur, & de donner aux perſonnes qui ne vivent pas dans les grandes Villes, la faci-

lité de les faire elles-mêmes. Les Gens de Guerre sont quelquefois dans ce cas.

§. MCCCIX. Du nombre des antiscorbutiques les plus célébrés, sont le vin de *Mouret*, le syrop antiscorbutique, & les sucs d'herbes, connus aussi sous le nom d'antiscorbutiques. Du nombre de ceux qui tiennent le second rang, sont le syrop de fumeterre, l'eau de *goudron* & de geniévre, les extraits de cochléaria, de fumeterre, & de geniévre, la résine de guayac, l'antihectique de *Poterius*, & l'antimoine diaphorétique.

§. MCCCX. Je ne donnerai ici que la préparation des compositions du premier rang, & celle de quelques-unes du second. Pour faire le vin antiscorbutique de *Mouret*, il faut prendre douze onces des

racines de raiford ſauvage, ſix onces de racines de bardane, deux poignées de chacune des herbes ſuivantes; ſavoir, de cochléaria ou herbe aux cuillers, de creſſon d'eau, de beccabunga, & de ſumeterre; quatre onces de ſemences de moutarde concaſſée : on fait infuſer le tout pendant douze heures, au bain marie, dans douze ou quinze pintes de bon vin rouge; on paſſe enſuite par un linge, & lorſque la liqueur eſt refroidie, on y fait diſſoudre dix gros de ſel ammoniac. On met cette liqueur dans des bouteilles, qu'il faut avoir ſoin de garder dans un lieu frais. Ce remede qui a paſſé long-temps pour un ſecret, & qui réellement produit de forts bons effets dans pluſieurs cas du ſcorbut, eſt maintenant public par la bonté du Roi, qui dans les plus petits

détails donne à tous ſes Sujets des marques non équivoques de ſon amour & de ſa bienveillance. Il eſt pourtant vrai que la plupart de ces ſecrets paroiſſent produire des merveilles, tant qu'on les emploie à ce titre, & qu'ils ſemblent avoir perdu les trois-quarts de leur vertu, quand une fois on les connoît. Il ne faut pas être étonné de cette différence: l'homme à ſecret vante ſes cures, & fait cacher les effets nuiſibles de ſon remede; l'homme de l'Art obſerve le bien & le mal qui réſultent de l'uſage d'un remede, & il ne fait point myſtere de ce qu'il a vu: de-là la juſte appréciation d'un médicament, lorſqu'il eſt généralement connu & employé.

§. MCCCXI. On peut prendre ce vin, depuis quatre, juſqu'à douze onces, dans la journée, en

plusieurs fois, & en continuer l'usage pendant un mois & plus, en purgeant les malades toutes les semaines. Il peut être affoibli, en diminuant ses doses, ou en retranchant quelques-unes des drogues les plus actives; mais en général, il exige beaucoup de circonspection; on sait que dans les cas d'éréthisme, il peut être très-nuisible, d'ailleurs les gens secs & bilieux s'en trouvent ordinairement mal. On compose plusieurs autres espéces de vins anti-scorbutiques, qui sont quelquefois beaucoup mieux appropriés à l'état du malade & de la maladie.

§. MCCCXII. Pour faire le syrop antiscorbutique, on prend une poignée de chacune des feuilles ci-après; savoir, de cresson, cochléaria & beccabunga. Quatre onces de racines de raiford sauvage; une once de canelle, & deux

ou trois oranges aigres : on fait macérer le tout pendant deux jours avec deux ou trois pintes de vin blanc, dans une cucurbite bien bouchée, ensuite on distille au bain marie ; & l'on ajoute à la liqueur distillée suffisante quantité de sucre, pour faire le syrop, qui doit être cuit à une chaleur très-douce, & dans un vase bien clos, parce que sans cette précaution, il se feroit une évaporation considérable des parties spiritueuses ou volatiles des plantes, & que le syrop n'auroit plus aucune vertu. La dose de ce remede est depuis une demi-once, jusqu'à une once. On le joint ordinairement aux sucs antiscorbutiques ou à d'autres médicamens.

§. MCCCXIII. Les sucs antiscorbutiques se font de différentes manieres, & sont de diverse nature.

Ceux qui ſont le plus uſités, ſont composés de la maniere ſuivante: on prend ſuffiſante quantité de feuilles vertes de creſſon, de beccabunga, de cochléaria, & autres de ce genre, on les pile dans un mortier de marbre, pour en extraire le ſuc, qu'on exprime, qu'on épure, & qu'on clarifie enſuite. Ces ſucs ſont vraiement l'extrait des plantes, ou pour mieux dire, ils contiennent tous les principes de ces plantes, & ils doivent être d'autant plus efficaces, qu'étant pris en moindre volume, & pour ainſi dire, des mains de la Nature, ils ne ſont ni péſans, ni altérés. On joint aux herbes ci-deſſus pluſieurs autres plantes, ſelon le beſoin, & ordinairement on mêle ſur quatre onces de leurs ſucs une demi-once de ſyrop antiſcorbutique, & depuis

dix juſqu'à trente grains de ſel de tartre, ou autre, ſelon les vues que l'on veut remplir.

§. MCCCXIV. Du nombre des plantes qui peuvent être employées utilement en ſucs dans le ſcorbut, ſont la berle, la roquette, le cerfeuil, l'ozeille, la fumeterre, &c. Je crois pouvoir me diſpenſer d'entrer dans les détails qui regardent la maniere d'extraire les ſucs de ces différentes plantes, dont les unes plus abondantes en ſuc que les autres, ou en contenant un plus viſqueux ou plus tenu, plus ou moins volatil, ont beſoin d'additions & de préparations diverſes.

§. MCCCXV. La maniere ordinaire de faire uſage de ces ſucs eſt d'en prendre environ quatre onces le matin à jeun, en une ou

plusieurs fois. Quelques malades en prennent aussi le soir; mais ils ne font pas le même bien alors, parce que l'estomac n'est point assez net. Il y a des cas où on fait une simple iufusion des plantes antiscorbutiques volatiles, telles que le cresson, dans une liqueur appropriée, comme, par exemple, le petit lait. Un trop grand éréthisme oblige souvent de se borner à cette derniere espéce de remede, parce que les sucs purs rendroient l'irritation encore plus considérable, &c.

§. MCCCXVI. L'eau de *goudron* se prépare avec la poix navale de la maniere suivante: on jette sur une livre de poix huit livres d'eau, on remue le tout pendant environ une heure, ensuite on laisse réposer ce mêlange pendant deux jours: on ôte la pellicule qui surnage, & on

verse la liqueur dans un autre vase. Cette eau passe pour un excellent antiscorbutique, & un bon stomachique. Nous verrons ci-après dans quels cas elle peut être utile pour le scorbut. On en prend par jour, depuis six onces, jusqu'à une pinte, en commençant par la plus petite dose, & en arrivant par degrés à la plus forte.

§. MCCCXVII. Le syrop de fumeterre est fait avec la plante de ce nom; sa vertu est médiocre, & on doit peut compter sur ce remede, qu'on ne donne jamais seul. Quant aux extraits de cochléaria, de geniévre, &c. & à la résine de guayac, ils sont apéritifs, toniques & incisifs, conséquemment propres à corriger l'épaississement des humeurs. Je dirai ci-dessous quel est le temps où ils conviennent.

§. MCCCXVIII. L'antihectique de *Poterius* eſt une préparation de régule d'antimoine & d'étain fondus enſemble, & enſuite réduits en poudre, qu'on mêle avec du nitre. On fait détoner & calciner ce mêlange dans un creuſet, juſqu'à ce que la matiere devienne blanche; puis on la lave pluſieurs fois. Ce remede eſt vanté comme apéritif, inciſif, diaphorétique, antiſcorbutique; mais il n'eſt point exempt de danger, & on doit l'employer avec beaucoup de circonſpection. Au reſte, comme antiſcorbutique, il ne convient que dans le premier degré de la maladie. J'aimerois mieux qu'on n'en fît aucun uſage. Sa doſe doit être très-modérée: on la donne depuis ſix grains, juſqu'à un ſcrupule.

§. MCCCXIX. Quant à l'anti-

moine diaphorétique, dont la préparation & la nature ſont aſſez connues, il peut remplir les mêmes indications que l'antihectique de *Poterius*, étant employé de la même maniere, dans le même temps, & à la même doſe; mais il eſt beaucoup moins dangereux, ou pour mieux dire, il ne l'eſt point; quelques Auteurs même le regardent comme un remede qui n'a aucune vertu.

§. MCCCXX. Indépendamment de tous ces remedes applicables aux temps & aux circonſtances, dans le traitement du ſcorbut, on emploie pluſieurs autres moyens, tant internes qu'externes, dont je parlerai ci-après. Il eſt maintenant queſtion de faire connoitre les cas où chacun des médiçamens ci-deſſus mentionnés peuvent être utiles.

§. MCCCXXI. Je ſuppoſe donc l'acrimonie muriatique jointe à l'épaiſſiſſement dont il eſt parlé au Paragraphe MCCXCVIII, & qui conſtitue eſſentiellement le ſcorbut. Enſuite je ſuppoſe cette maladie dans ſon premier degré. Si la ſaburre des premiere voies eſt évidente, il faut purger les malades avec quelques minoratifs, enſuite leur faire boire abondamment de l'eau de chiendent, ou une décoction de racine de patience ſauvage; les mettre à une nourriture légumineuſe, ſans employer les farineuſes. Ils prendront les ſucs d'herbes faits avec le cochléaria, le beccabunga, le creſſon, &c. Quelques-uns même pourront prendre le vin antiſcorbutique: & la maladie cédera à ces moyens. Les Marins, comme je l'ai déja dit, ſe guériſſent en changeant

de nourriture & d'air. C'eſt dans le même degré qu'on peut auſſi employer l'antihectique de *Poterius*, l'antimoine diaphorétique. Dans le ſecond degré de cette même eſpéce de ſcorbut, on doit inſiſter ſur la nourriture végétale, l'eau de goudron peut avoir ſon utilité ; les ſucs des plantes cruciféres doivent être mêlés avec celui des acidules, quelquefois même on ordonne ſimplement l'infuſion de ces herbes dans le petit lait, ou dans une autre décoction, ſelon l'état du malade & de la maladie, comme je l'ai fait remarquer au Paragr. MCCCXVIII. Quant au troiſiéme degré de cette eſpéce de ſcorbut, il ne differe en rien de celui des autres, ni pour l'état des humeurs, ni pour le traitement; ainſi j'en parlerai ci-après.

§. MCCCXXII. Je ſuppoſe maintenant l'acrimonie putride &

alkaline: on doit être beaucoup plus circonſpect ſur l'uſage des anti-ſcorbutiques qui fourniſſent de l'alkali volatil; on peut cependant les employer dans le premier degré, en les alliant avec les plantes acides. C'eſt dans cette eſpéce, que le régime végétal eſt ſur-tout indiqué, & que les remedes chauds ſont contraires. Doit-on faire uſage des inciſifs un peu actifs? Je ne le crois pas; mais les ſyrops, & entr'autres celui de fumeterre, d'ozeille & de vinaigre, paroiſſent très-convenables.

§. MCCCXXIII. Dans le ſecond degré de l'acrimonie alkaline, tous les remedes chauds paroiſſent abſolument nuiſibles; les ſeuls acides végétaux paroiſſent convenir à cet état, l'eau de goudron y eſt pareillement très-utile.

§. MCCCXXIV. L'acrimonie acide ſe combat par les abſorbans,

& par les incisifs. Le vin de Mouret, ou autre espéce de vin antiscorbutique, les sucs antiscorbutiques qui sont incisifs, l'antimoine diaphorétique, &c. sont parfaitement indiqués dans le premier & le second degré du scorbut, qui provient de cette cause.

§. MCCCXXV. Quant au dernier degré du scorbut, il paroît, comme je l'ai annoncé ci-dessus, être absolument le même, dans toutes les espéces. On ne voit que virulence & pourriture : c'est la disposition la plus prochaine à la dissolution des fluides, & même à la destruction des solides, comme on le reconnoît aisément aux effets qui en résultent. Ainsi, le même traitement convient à toutes les espéces qui sont à ce terme. Les végétaux acides, les acides même

minéraux, ſemblent être les remedes pour cet état. Le lait eſt parfaitement indiqué, de même que le petit lait. Si le quinquina peut avoir quelque ſuccès dans le ſcorbut, c'eſt ſans doute dans cette circonſtance; mais il faut avouer que lorſque la maladie eſt parvenue à ce degré, il y a peu de moyens de guériſon.

§. MCCCXXVI. On me dira ſans doute que je ſuis trop méthodique, & que dans cet expoſé j'ai ſuivi la diviſion de *Boerrhaave*, reconnue aujourd'hui comme puérile, & impraticable. Je ne ſuis point du tout d'avis que cette méthode ſoit telle que l'on l'a dit. Et tant qu'on ne trouvera pas contre le ſcorbut un remede généralement ſpécifique, je crois qu'on devra ſuivre le traitement de cette maladie

en raiſon de ſes cauſes. Si le virus ſcorbutique eſt d'une eſpéce particuliere, il n'en eſt pas moins vrai qu'il a des cauſes eſſentiellement différentes, qui tendent toutes à la diſſolution des liqueurs, mais qui y conduiſent par des effets différens, qu'il faut combattre par des moyens divers, quand il en eſt encore temps.

§. MCCCXXVII. Je ſais, & j'ai fait voir que l'épaiſſiſſement des liqueurs & l'acrimonie, ſont le premier effet du virus ſcorbutique, ou pour mieux dire, la cauſe qui le conſtitue. Mais on ne peut diſconvenir que ſi l'on néglige de connoître comment & pourquoi ces deux vices exiſtent, & de quelle maniere ils ont pu être formés, jamais on ne parviendra à traiter la maladie avec la ſureté convenable.

§. MCCCXXVIII. Il me reſte

à parler maintenant des moyens qui doivent être mis en uſage contre les accidens preſſans qui ſurviennent dans cette maladie, des remedes externes qui y conviennent, & d'une affection très-commune, qui, quoique n'étant pas véritablement le ſcorbut, peut y conduire, lorſqu'on la néglige.

§. MCCCXXIX. Quant au premier article, il faut au moins prendre les accidens au ſecond degré, pour pouvoir eſpérer quelque ſuccès des moyens qu'on y oppoſe. Les accidens les plus preſſans, ſont l'hémoptyſie, le flux hépatique, les points de côté & les coliques violentes, la dyſſenterie.

§. MCCCXXX. L'hémoptyſie ne peut ſe traiter que par le moyen des mucilagineux aſtringens, & par l'uſage des boiſſons aigrelettes : l'eau de riz, la tiſane

de consoude, sont du genre des premiers : la tisane de cynorrhodon, de celui des autres. On sent parfaitement que la saignée ne convient guères dans ce cas ; & que même les remedes les mieux indiqués, sont d'autant moins sûrs, que l'hémorrhagie n'a lieu que parce que le virus scorbutique a corrodé le tissu vasculaire des poumons : ce qui conduit le plus souvent à la phtysie pulmonaire.

§. MCCCXXXI. Le flux hépatique est rarement curable : on emploie avec quelques succès la résine de gayac, & les extraits de fumeterre, de cochléaria, de cresson & de beccabunga, l'eau de goudron ; en un mot, tous les moyens propres à rendre du ton aux parties, & à corriger en même temps le vice scorbutique.

§ MCCCXXXII. On applique

ſur le côté des cataplâmes émolliens résolutifs, & on fait boire aux malades de la tiſane antiſcorbutique tiéde, le plus qu'il eſt poſſible, pour faire diſſiper les points de côté.

§. MCCCXXXIII. Les remedes contre les coliques violentes, ſont les potions huileuſes, les boiſſons copieuſes & les lavemens émolliens. La dyſſenterie ſe traite à peu près de la même maniere que l'hémoptyſie. Quant aux remedes externes, on applique ſur le bas-ventre des cataplâmes émolliens, & on ordonne des lavemens de même eſpéce. La plupart des accidens du dernier degré ſont mortels. Dans les ſyncopes, on peut ranimer les malades avec divers cordiaux, qui prolongent la vie de quelques jours, ou de quelques inſtans.

§. MCCCXXXIV. Les re-

medes extérieurs ne ſont pas ſans efficacité dans le ſcorbut: on emploie avec ſuccès pluſieurs gargariſmes déterſifs & aſtringens, dans le cas des gencives ulcérées & ſaignantes, & dans celui où les dents vacillent, & ſe déchauſſent. On les prépare avec le creſſon, le cochléaria, les balauſtes, & quelques gouttes d'eſprit de cochléaria; & on s'en ſert en trempant dans la liqueur un peu de charpie effilée, attachée au bout d'un petit morceau de bois, qu'on porte de temps à autre ſur les parties malades. On emploie auſſi le vin de gayac; on fait mâcher du creſſon, de l'ozeille, &c. On applique ſur les ulceres gangrêneux, de l'eau-de-vie camphrée, la décoction de quinquina, &c. Je crois qu'il faut bien ſe garder de mettre ſur les taches ſcorbutiques des remedes réſolutifs, parce qu'il

ne faut point répercuter un ſang qui paroît être diſſout, & déja virulent.

§. MCCCXXXV. L'affection ſcorbutique n'eſt autre choſe qu'une diſpoſition au ſcorbut, & qui conduit à cette maladie par degrés, lorſqu'on n'y apporte pas les ſoins convenables. *Eugalenus* prétend que le virus ſcorbutique exiſte dans la plupart des hommes, parce qu'en effet il a pris l'affection dont je viens de parler, pour le ſcorbut; & en ce cas il n'auroit pas tort: car il ſemble que le principe d'acrimonie reconnu comme la cauſe primitive du ſcorbut, eſt très-répandu, ſur-tout parmi les gens du grand monde, & dans les grandes Villes.

§. MCCCXXXVI. Cette affection ſe reconnoît principalement aux gencives pâles, gonflées,

ſaignantes & douloureuſes, aux mauvaiſes digeſtions, aux laſſitudes ſpontanées, qui ſe rencontrent en même temps, avec un ſentiment de chaleur mordicante.

§. MCCCXXXVII. Cette maladie eſt plus rare parmi les Soldats, que parmi les Officiers. Elle eſt cauſée par un principe d'acrimonie qui ſe forme par degrés dans la maſſe des humeurs, par les excès de la table, & par l'appauvriſſement des liqueurs, que le mauvais régime, les vins & les liqueurs, les mets épicés, les plaiſirs de l'amour, & les veilles font naître.

§. MCCCXXXVIII. Cette affection conduit au ſcorbut; elle ſe traite de la même maniere, & avec les mêmes précautions que lui: ainſi je n'en parlerai pas davantage.

ARTICLE IV.

Du Mal vénerien.

§. MCCCXXXIX. PRESQUE tous les Auteurs conviennent qu'avant l'an 1494, on ne connoissoit point le mal vénérien en Europe. On prétend que les Espagnols l'apporterent des Isles *Antilles* dans leur Patrie, & qu'enfin les François la gagnerent dans l'expédition de Charles VIII sur le Milanez. D'après ces époques, on pourroit conclure que cette maladie est du moins nouvelle pour l'Europe ; mais la quantité d'Ouvrages, qui, non loin de là, parurent alors sur cette matiere, & le silence des Médecins avant ce temps, paroissent le confirmer d'une maniere

certaine. C'eſt en vain que quelques Ecrivains ſe ſont efforcés de trouver dans les Anciens, des deſcriptions analogues aux ſymptômes de la vérole; on ſait trop que ces Médecins étoient d'une exactitude ſcrupuleuſe dans leurs moindres détails, & que s'ils euſſent reconnu la maladie en queſtion, ils nous en auroient laiſſé une tradition très-correcte. Quoi qu'il en ſoit, le mal vénérien a dû avoir une origine; a-t'il commencé dans les Iſles Antilles? Comment a-t'il pu ſe former? C'eſt ce que nous ignorons; il n'y a qu'un fait poſitif, c'eſt que cette maladieparoît être comme endémique dans le Pays où les Européens l'ont attrappée.

§. MCCCXL. Le mal vénérien eſt une maladie d'un genre particulier, tant par la maniere dont

il ſe communique, que par ſa nature & par ſes ſymptômes. On peut le diſtinguer en maladie générale, & en maladie locale. La premiere ſe nomme proprement *vérole*, & l'autre prend le nom de maladie ou affection vénérienne. Dans l'une le virus eſt généralement répandu; dans l'autre il n'affecte que certaines parties.

§. MCCCXLI. L'une & l'autre ſe communiquent, ſoit par le coït, ſoit par l'allaitement, ſoit par des baiſers laſcifs. Le premier moyen de contagion eſt le plus fréquent & le plus ſûr; le ſecond eſt auſſi très-facile; mais le troiſiéme eſt un peu douteux. La cauſe de l'une & l'autre affection, eſt un *virus* dit *vénérien*, qui s'introduit dans la maſſe des humeurs, & qui ſe fixe ſur quelque partie, principalement ſur les génitales. Quelle eſt la nature

de ce *virus?* On ne la connoît pas. On verra dans la Section ſuivante ce qu'on peut en penſer.

§. MCCCXLII. Je ne m'attacherai pas ici à prouver qu'on ne peut gagner ce mal que par l'un des trois moyens de contagion ci-deſſus décrits. Il y a mille préjugés vulgaires à cet égard, qui ne doivent leur origine qu'à l'hypocriſie. Le Poëte François (*Rouſſeau*) les a tous combattus par un ſeul exemple, dans une de ſes Epigrammes.

§. MCCCXLIII. Cet Article eſt diviſé en cinq Sections: dans la premiere, je traite de la vérole & de ſes ſymptômes. Dans la ſeconde, je décrits les différens moyens propres à combattre cette maladie. La méthode qui convient le mieux pour le traitement des Gens de Guerre, fait le ſujet de la troiſiéme. Les affections locales & les accidens les

plus graves de la vérole, celui de la quatriéme. Enfin, dans la cinquiéme, il est fait mention de la maniere dont on peut se préserver de ces maladies, & j'y joins des remarques sur les prétendus préservatifs tant prônés aujourd'hui.

§. MCCCXLIV. Je serai court dans mes détails, parce que je suppose la matiere connue. Il n'est en effet aucune maladie qui ait autant exercé le génie des Auteurs. Il est vrai qu'elle merite qu'on s'occupe particulierement d'elle, par les ravages considérables qu'elle fait.



SECTION PREMIERE.

De la Vérole.

§. MCCCXLV. IL y a ſi peu de diſtance entre la plupart des maladies vénériennes locales & la vérole, qu'il eſt ſouvent difficile d'en fixer les limites. De-là tant de gens traités inutilement, parce qu'on les juge attaqués de la vérole, & tant d'autres palliés ſeulement, pour n'avoir pas ſubi le traitement convenable pour celle-ci, parce qu'on croit qu'ils n'ont qu'un vice local. Je vais tâcher de développer avec beaucoup d'exactitude les ſignes caractériſtiques de l'une & de l'autre maladie.

§. MCCCXLVI. On doit diſtinguer la vérole en récente, en confirmée, & en invétérée. La pre-

miere, eſt celle qui eſt nouvelle, & quelquefois équivoque. La ſeconde, eſt celle qui réunit tous les ſignes de la maladie, ſans qu'on puiſſe jamais s'y méprendre, & qui exiſte déja depuis quelque temps. La troiſiéme enfin, celle qui eſt ancienne. Celle-ci ſe ſubdiviſe en deux eſpéces; ſavoir, celle qui eſt curable, quoiqu'accompagnée d'accidens graves, & celle qui ne l'eſt pas.

§. MCCCXLVII. La vérole confirmée n'eſt pas difficile à reconnoître: lorſqu'après un commerce impur il ſurvient aux parties génitales des petits ulceres appellés *chancres*, des *bubons* aux aînes, des *crêtes*, des *condilomes*, des *porreaux*, &c. ſoit à la marge de l'anus, ſoit au gland, (on doit voir que je ne dois point parler des parties génitales du ſexe fé-

minin,) des puſtules qui ſont d'un rouge livide, & ulcérées dans leur centre, ou encroûtées, ſur toute l'habitude du corps; lorſqu'enſuite il vient des ulceres au nez, & au palais; des caries, des exoſtoſes, des douleurs nocturnes, la vérole eſt très-confirmée, très-conſidérable : & les cinq derniers accidens en dénotent l'ancienneté.

§. MCCCXLVIII. Mais la réunion de tous ces ſymptômes n'eſt pas néceſſaire pour caractériſer la maladie, comme on le verra ci-après; & la vérole récente n'eſt ſouvent annoncée que par quelques-uns.

§. MCCCXLIX. Aux accidens ci-deſſus, ſe joignent encore la gonorrhée, ſoit fluente, ſoit arrêtée, le phymoſis, le paraphymoſis, l'inflammation & la tumeur des teſticules, qui quelquefois ne ſont,

ainſi que pluſieurs du Paragraphe MCCCXLVII, que des affections purement locales.

§. MCCCL. Quel eſt donc le moyen de reconnoître préciſément la vérole récente, & de la diſtinguer des affections locales, puiſqu'il peut ſe rencontrer pluſieurs des ſymptômes ci-deſſus, ſans que pour cela la vérole ait lieu ?

§. MCCCLI. Lorſque les accidens ci-deſſus décrits ſurviennent long-temps après le commerce impur, quelques legers qu'ils paroiſſent être, ils annoncent que la maſſe eſt généralement infectée. Un chancre qui paroît ſur le gland, ou ſur le prépuce, après un mois & plus de commerce, ou qui paroît être d'une nature maligne, annonce la vérole; mais quand il n'eſt pas malin, & qu'il ſurvient preſqu'immédiatement après le coït, il peut fort bien n'être

qu'un vice local. S'il se trouve joint à une gonorrhée très-virulente, il y a lieu de présumer, que la vérole a lieu, quand même il ne seroit pas d'une mauvaise nature.

§. MCCCLII. On doit regarder la gonorrhée arrêtée, dans le temps où l'écoulement est encore virulent, comme très-propre à causer la vérole. Mais lorsque les testicules se gonflent, & s'enflamment après cet accident, ou qu'il est suivi d'un ou de plusieurs bubons, on ne doit plus avoir de doute sur l'existence du vice général.

§. MCCCLIII. Les bubons aux aînes sont suspects; mais il est rare qu'ils ne soient pas accompagnés de quelqu'autre symptôme de la vérole. Il y a de ces bubons qui ne sont point vénériens : s'ils se trouvent joints à la gonorrhée, & que celle-ci ne soit pas très-viru-

lente, on peut préſumer la vérole. * Mais ſi long-temps après un commerce impur bien conſtaté, ce bubon ſe trouve joint à quelqu'autre accident vénérien, quelque léger que ſoit celui-ci, la verole n'eſt plus douteuſe.

§. MCCCLIV. Le phymoſis & le paraphymoſis, ne ſont que des accidens des autres ſymptômes véroliques; mais les porreaux, les crêtes, &c. au fondement, ou ſur la verge, ſont des indices certains du vice général.

---

* Je crois que le bubon ſeul peut plutôt déſigner la vérole, que cet accident, accompagné de la gonorrhée. Car il eſt évident que dans le premier cas, le virus doit avoir paſſé dans la maſſe des liqueurs, avant d'affecter les glandes inguinales; dans le ſecond au contraire la phlogoſe de la verge peut affecter ſympathiquement les mêmes glandes.

§. MCCCLV. Quant aux pustules, si elles sont telles que je les ai décrites au Paragraphe MCCCXLVII, elles annoncent surement l'existence de la vérole; mais il faut convenir que l'on peut se tromper sur l'apparence. Au reste, cependant elles ne surviennent jamais, qu'après plusieurs autres accidens.

§. MCCCLVI. Les douleurs nocturnes, la carie des os, & les exostoses, qui ne se déclarent presque jamais qu'au bout d'un temps assez considérable, sont des signes non équivoques de la vérole, & on n'a pas besoin de voir d'autres accidens, pour porter ce jugement. Il n'est pas rare de voir ces trois symptômes survenir, sans qu'il y en ait eu aucun autre du mal vénérien.

§. MCCCLVII. On prétend, & l'expérience le confirme, que le virus vénérien peut séjourner très-

long-temps dans le corps, ſans produire aucun accident. Souvent après un nombre d'années, on voit tout-à-coup paroître des ſymptômes violens, quoique ceux qui les éprouvent n'y aient point donné lieu depuis très-long-temps, & que même ils n'ayent jamais eu de maux vénériens, pas même la ſuſpicion d'avoir habité avec des perſonnes mal ſaines; de ſorte que la plupart ignorent la cauſe du mal qui leur arrive. Cependant le plus grand nombre de ceux en qui ont voit ces accidens, ont eu des gonorrhées maltraitées, des chancres guéris à la hâte, ou ils n'ont été que palliés dans la maladie qu'ils avoient eue pluſieurs années avant que celle-ci ſe déclarât. Quelques-uns ont la maſſe infectée, ſans avoir d'accidens; ils donnent du mal, quoiqu'ils paroiſſent n'en avoir aucun.

C'eſt ce que j'ai vu pluſieurs fois.

§. MCCCLVIII. Cette maladie eſt héréditaire, & elle paſſe toujours des peres & meres infectés, aux enfans. Une nourrice vérolée communique ſa maladie à l'enfant qu'elle allaite.

§. MCCCLIX. La vérole differe de l'éléphantiaſis & de la lépre, en ce que celle-là attaque principalement les parties génitales, dès les commencemens, & que le ſentiment du tact n'eſt point aboli dans les parties affectées, comme cela arrive dans les deux autres maladies.

§ MCCCLX. Juſqu'ici on n'a pu acquérir aucune connoiſſance certaine ſur la nature du virus vénérien. Les Auteurs ont forgé ſur ce ſujet differens ſyſtêmes, qui n'ont produit aucun autre effet, que celui

d'augmenter l'incertitude. Le plus grand nombre le regarde comme un acide qui coagule la lymphe, parce qu'il attaque principalement les glandes lymphatiques. Mais cette raiſon n'eſt pas une preuve poſitive que le virus ſoit acide. Quoi qu'il en ſoit, il paroît qu'il n'attaque préciſément aucune humeur en particulier, parce que, comme l'obſerve très-bien l'Auteur du Livre intitulé : *L'Art de ſe guérir ſoi-même des Maladies Vénériennes*, il réſulteroit de l'altération de chacune de ces humeurs un changement plus conſidérable & plus prompt dans la ſanté de ceux qui ſont attaqués du mal vénérien. On doit plutôt, à ce qu'il dit, regarder le fluide nerveux comme le plus propre à être affecté par ce virus, tant parce que ce fluide a plus d'affinité avec les miaſmes

véroliques & autres, que parce que le virus ſe détruit ſouvent d'une maniere à ne pouvoir accorder les autres opinions avec la guériſon. L'Ouvrage en queſtion doit faire beaucoup d'honneur à ſon Auteur, tant par la maniere dont il a traité la matiere, que par le zèle qui la conduit. Ce n'eſt pas le ſeul eſſai par lequel il ait montré ſon amour pour le bien & le ſoulagement de l'humanité.

§. MCCCLXI. Le prognoſtic de cette maladie eſt rarement fâcheux: cependant lorſqu'elle eſt invétérée, elle conduit à la phthyſie. On connoît heureuſement le remede par lequel on peut la combattre, & il n'y a aujourd'hui que peu de véroles incurables. Il eſt vrai que, peut-être à force de multiplier les préparations du ſpécifique, & à

force de vouloir ſimplifier le traitement, on ne fait qu'effleurer la plupart de ces maladies. Mais ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt la confiance du Public à cette foule de Charlatans, qui vantent leurs ſpécifiques, & qui ne font qu'aggraver la cauſe du mal.

§. MCCCLXII. Il me paroît qu'il ſeroit plus facile d'empêcher les progrès de cette maladie parmi les Gens de Guerre, que parmi les autres Citoyens; parce qu'on pourroit faire viſiter tous ceux qu'on ſoupçonne d'en être attaqués. Mais en même temps l'indocilité & l'intempérance des Soldats rend leur cure tardive; ils ſont ſujets à récidiver, & ceux qui ont éprouvé pluſieurs fois la maladie & ſon traitement, finiſſent preſque toujours par la cachexie & le maraſme. J'ai indiqué

dans

dans la premiere Partie de cet Ouvrage, le moyen le plus sûr pour les empêcher de récidiver.

SECTION II.

Des différentes méthodes curatives de la Vérole.

§. MCCCLXIII. LORSQUE la vérole parut en Europe, ses ravages furent d'autant plus considérables, que non-seulement on n'en connoissoit pas le remede, mais que même on n'osoit déclarer qu'on en étoit attaqué, que lorsque ses progrès ôtoient déja presque toute espérance de guérison. C'est ce qui fit qu'il y eut alors plusieurs accidens graves, qui n'arrivent plus aujourd'hui, parce qu'on s'y prend de bonne heure, pour arrêter les suites

du mal, ou parce que, comme le dit le célebre *Astruc*, la maladie a dégénéré.

§. MCCCLXIV. Les premieres tentatives des Médecins consisterent dans les dépurans, dans les évacuans, les bains, & quelques linimens détersifs; ensuite ils firent mettre les malades dans des fours pour les faire suer. Ils appliquerent des cauteres. Quelques-uns dès les commencemens tenterent l'usage extérieur du mercure contre ce nouveau Protée, * parce qu'ils crurent trouver de l'analogie entre ses accidens & les maladies cutanées, pour lesquelles ce minéral étoit déja

* On regarde *Théodoric* & *Arnaud de Villeneuve*, comme les premiers qui s'en servirent, & *Jean Berenger de Carpi*, *Jean de Vigo*, comme ses principaux promoteurs.

employé avec ſuccès. * Mais la maniere dont ils adminiſtrerent ce remede ** ne guériſſoit pas, parce que la doſe en étoit trop médiocre. Les Charlatans s'en emparerent, le donnerent à trop forte doſe, & témérairement, à leur ordinaire; de-là peu de guériſons. Le maraſme qui ſuivoit preſque toujours le traitement, fit abandonner ce remede, & ſouleva même la plupart des Médecins, qui chercherent d'autres ſpécifiques.

§. MCCCLXV. On crut que la maladie étant venue des Iſles *Antilles*, on pourroit y trouver ſon

---

* C'eſt en Arabie qu'on s'en eſt ſervi extérieurement en maniere d'onguent, contre les pous, la gale & les dartres. Il étoit en uſage du temps de *Rhazis*.

* On l'employa en onguent, en emplâtre, en parfum & en lavage.

remede, & en effet, on en tira, vers l'an 1517, le *guayac*, qui eut quelque ſuccès. Enfin, on apporta ſucceſſivement pluſieurs autres plantes, qui eurent leur vogue & leur réputation. De ce nombre furent la racine d'*eſquine*, qui vint de la *Chine* en 1535; la *ſalſepareille*, vers le même temps, du *Mexique*, & du *Pérou*; le *ſaſſafras*, de la *Floride*, peu de temps après.

§. MCCCLXVI. On chercha enſuite à ſuppléer ces plantes exotiques, par celles de nos Contrées, & l'on mit en uſage pluſieurs eſpéces de bois ſudorifiques, tels que celui d'ébene, de pin, de coudrier, de buis, &c. mais la maladie ne ceſſoit de faire des ravages, & ſi la plupart des remedes ci-deſſus pallioient ou guériſſoient la vérole, ils plongeoient les malades dans un état d'éthyſie qui les menoit au tombeau.

§. MCCCLXVII. On tenta encore les différentes préparations mercurielles, qu'on faisoit prendre intérieurement, telles que le *précipité* rouge, * les pillules mercurielles **. Vinrent ensuite le mercure doux, la panacée mercurielle, l'œtiops minéral, le mercure violet, le précipité blanc, &c.

§. MCCCLXVIII. Enfin, un usage plus constant fixa les doses & l'administration, tant intérieure qu'extérieure du mercure. On abandonna presque toutes les méthodes, pour les frictions, auxquelles on fit précéder les tisanes sudorifiques & la panacée mercurielle, comme remedes préparatoires. Les fumiga-

* Le précipité rouge a été le premier employé par *André Mathiole*, avant l'an 1535.

** Les pillules de Barberousse.

tions mercurielles, vantées par *Massa* & d'autres, furent remises en usage, mais regardées bientôt comme nuisibles ou insuffisantes.

§. MCCCLXIX. Malgre les succès plus marqués des frictions, l'épreuve en étoit dure ; beaucoup de malades périssoient pendant le traitement, parce que la salivation, & les autres évacuations, qu'elles causoient, épuisoient les malades. On suivit longtemps cette maniere de traiter la vérole ; mais quantité d'exemples ayant démontré qu'on pouvoit la guérir sans qu'il y eût de salivation, & que même ceux qui n'en avoient point eue, s'en trouvoient mieux, on commença à ne plus croire que cette sorte d'évacuation fût la crise de la maladie; on chercha même à l'empêcher ; ce qui fit naître la

méthode des frictions mercurielles par *extinction*.

§. MCCCLXX. Cette derniere façon de traiter la vérole a eu pendant plusieurs années la préférence, à juste titre, sur toutes les autres méthodes; & l'on peut dire qu'elle guérit presque toujours. On modere l'usage des frictions, de maniere que lorsque le mercure porte à la bouche, on les cesse, ou que l'on purge les malades. Il y eut ensuite quelques Médecins qui mêlerent dans la pommade mercurielle une certaine quantité de *camphre*, qu'ils crurent propre à empêcher la salivation. Je ne prononcerai pas sur ce point, parce que l'expérience ne montre pas assez que cette résine produise cet effet.

§. MCCCLXXI. Cependant le traitement par *extinction* ayant

paru encore trop long, trop pénible, & quelquefois nuisible ou insuffisant, on a cherché plusieurs autres moyens de guérir la vérole, la plupart tirés du mercure; de sorte qu'aujourd'hui, non-seulement cette méthode est peu usitée, mais on peut même dire qu'il y en a quelques-unes qui semblent devoir ou lui être préférées, ou du moins aller de pair avec elle.

§ MCCCLXXII. Au reste, parmi le grand nombre de celles qu'on nous vante, la plupart ne sont peut-être pas aussi sûres que celle de *l'extinction*. Mais il est du moins heureux qu'on en ait plusieurs à employer, afin que celle-là venant à être insuffisante, ou impraticable, (comme cela arrive quelquefois,) on puisse recourir aux autres.

§. MCCCLXXIII. Le point essentiel est de faire un choix sûr du remede, & qu'il soit administré par un homme habile. Car je croirois volontiers que toutes les préparations du mercure entre les mains d'un homme instruit, peuvent guérir plutôt ou plus tard, avec plus ou moins de gêne & d'inconvénient.

§. MCCCLXXIV. Parmi les moyens nouveaux, il en est cependant plusieurs qui doivent paroître d'autant plus suspects, qu'ils sont vantés, distribués & administrés par des Charlatans & par des ignorans, entre les mains desquels le meilleur spécifique deviendroit un poison. Les *Nicole*, *Agironi*, & autres de cette espéce, ont inondé le Royaume de leurs affiches, pour duper plus surement le Public, qui presque

toujours est leur victime. Mais ce Public veut être trompé, & les Charlatans feront toujours fortune chez le Peuple.

§. MCCCLXXV. Mais revenons à notre sujet : on peut réduire les différens traitemens de la vérole à ceux qui suivent; savoir, au traitement intérieur & à l'extérieur. Le premier peut être subdivisé en végétal & en minéral.

§. MCCCLXXVI. J'ai suffisamment parlé du traitement par les frictions, fumigations, &c. Il varie dans presque tous le cas, selon la dose du mercure qu'on met dans la pommade, & selon le nombre des frictions, ou la dose de chacune. C'est aux gens de l'Art qui suivent l'une de ces méthodes, à modifier les uns & les autres, selon les circonstances.

§. MCCCLXXVII. Je vais maintenant me renfermer dans les détails du traitement intérieur. La cure végétale étoit entierement abandonnée; quelques Empiriques, depuis un certain temps ſe ſont vantés de l'avoir renouvellée. Eſt-il bien vrai que leur remede ſoit purement végétal ? On a de la peine à le croire, lorſqu'on n'a que cette eſpéce de gens pour garands du fait. On ne ſait que trop qu'ils ont des manœuvres par leſquelles ils en impoſent même aux Chymiſtes qui font l'analyſe de leurs médicamens.

§. MCCCLXXVIII. Il ſeroit à déſirer ſans doute qu'il ſe trouvât un ſpécifique de ce genre, qui guérît auſſi ſurement que le mercure, & qui n'en eût pas les inconvéniens. Celui qui l'auroit découvert mériteroit à

juſte titre, celui de bienfaiteur de l'humanité ; mais exiſte-t'il un remede de cette nature ? Cela peut être. Le connoît-on ? Je ne le crois pas.

§. MCCCLXXIX. Un Médecin connu s'eſt depuis peu déclaré le fauteur, & l'adminiſtrateur du ſyrop d'un certain *Velnos*, Charlatan, & il aſſure que ce remede eſt purement végétal. Les eſſais chymiques qu'il en a fait faire, n'ont en effet découvert dans les bouteilles qui ont été ſoumiſes à l'analyſe, aucun réſultat de matiere minérale. Mais comme je l'ai dit ci-deſſus, celles qu'on emploie pour le traitement des malades ne contiennent-elles point de mercure ? Le Sieur *Velnos* n'en impoſe-t'il pas lui-même à ſon coaſſocié ? Pour moi, ſur la parole du Médecin, je

ſuis diſpoſé à croire le remede purement végétal; mais je n'ai aucune raiſon pour engager le Public à penſer de même. Tout ſecret eſt ſuſpect.

§. MCCCLXXX. Suppoſons douc le ſyrop de *Velnos* purement végétal; voyons ſi c'eſt un ſpécifique ſi merveilleux. Les expériences faites à l'Hôpital des Gardes-Françoiſes, dépoſent contre ſon efficacité ſi vantée. Quelles ſont donc celles auxquelles il faut recourir, pour croire le ſyrop ſpécifique? Ce ſont des épreuves particulieres; mais ne ſait-on pas que les malades ignorent ce que contient le remede qu'on leur donne? Combien de moyens pour leur en faire accroire? Tiennent-ils un Journal de ce qu'ils ont éprouvé? N'ont-ils pas ſouvent de la complaiſance pour celui qui les a traités.

§. MCCCLXXXI. Au reste, le Médecin qui emploie ce syrop répond qu'il guérit en quinze jours au plus tard, la vérole la plus invétérée. Je le lui ai entendu dire. Sur quel fondement l'assure-t'il ? Sur une expérience d'une année tout au plus. Combien a-t'il d'exemples pour être sûr de son fait ? Dix mille sans doute.

§. MCCCLXXXII. Le traitement minéral ne consiste que dans l'usage intérieur des préparations mercurielles : *Hoffmann* avoit vanté l'antimoine ; le succès n'a pas répondu aux éloges. La *vinache* dans laquelle ce minéral entre, ne guérit pas la vérole, quoiqu'on l'ait célébrée pendant quelque temps. Depuis long-temps on n'emploie plus les précipités, parce qu'ils peuvent causer les accidens les plns graves, & que la cure par ce moyen est

lente, ou difficile, ou manquée. La panacée mercurielle n'eſt plus regardée que comme un remede préparatoire, qu'on emploie avant d'en venir aux frictions. Les pillules de *Belloſte* ont eu leur vogue, & ſont maintenant appréciées. On ne peut pas dire qu'elles ſoient inſuffiſantes pour guérir la vérole, mais pour qu'elles le faſſent ſurement, il en faut une doſe conſidérable, qui ne peut manquer de produire des accidens. Le ſublimé corroſif, depuis quelque temps en uſage pour le traitement de cette maladie, a ſes partiſans zélés, & ſes ennemis. Je ferai bientôt voir ce qu'il faut en penſer. Les dragées de *Keiſer* ont fait un bruit étonnant; mais elles ont un peu tombé. Le ſyrop de *Bellet* aura peut-être un jour le deſſus.

§. MCCCLXXXIII. Je ne prononcerai pas positivement sur les deux derniers remedes ci-dessus, (les dragées de *Keiser*, & le syrop de *Bellet*,) quoique j'en aie suivi l'administration, avec le desir d'en voir le succès. Mon expérience ne peut balancer celle de beaucoup d'habile gens de l'Art qui les approuvent. Je dirai cependant, à l'égard des dragées, que soit que l'application n'ait pas été méthodique, soit par quelqu'autre raison que j'ignore, les malades dont j'ai suivi le traitement par cette méthode, pendant un an, dans un Hôpital Militaire, ont éprouvé presque tous de la salivation, des tranchées violentes, des cours de ventre considérables, des dyssenteries; que plusieurs ont essuyé des convalescences très-longues, &

ſont tombés dans des maladies chroniques, qu'enfin un grand nombre n'a été que pallié.

§. MCCCLXXXIV. Quant au ſublimé corroſif autrefois adminiſtré par un Charlatan, & abandonné juſqu'à nos jours, parce qu'on le regardoit comme très-dangereux ; j'ai eu occaſion de le voir employer, & de l'employer moi-même. Je puis en certifier toute l'efficacité, & le célebre *Van-Swieten* qui le remis en vogue, eſt bien fait pour inſpirer la confiance que ce remede mérite. La plupart des Médecins qui ont ſervi à l'Armée, dans la derniere Guerre, en atteſtent la bonté, & j'ai lu un Mémoire ſur ſon uſage, par M. *Bercher*, ancien Doyen de la Faculté de Paris, & premier Médecin des Armées, qui démontre la ſupériorité du traite-

tement par ce remede. Il seroit à desirer que ce Médecin publiât cet Ouvrage; car quoiqu'il y en ait plusieurs sur cette matiere, qui soient très-bons, je ne crois pas qu'il y en ait aucun qui soit aussi satisfaisant.

§. MCCCLXXXV. C'est en vain qu'on a déclamé contre le sublimé corrosif; il y a tout lieu de croire que la passion a eu plus de part à ces déclamations, que l'intérêt du bien public. Le célebre *Astruc*, après l'avoir combattu longtemps, a fini par avouer qu'il pouvoit être utile. On ne doit cependant pas cacher ici que ce remede doit être administré par des mains accoutumées à le doser & à s'en servir. Quelques mauvais succès dus à l'impéritie des gens qui l'ont employé, ne doivent point faire

tort au remede, à moins qu'on ne convienne qu'il faudroit bannir tout médicament de l'exercice de la Médecine, parce qu'il n'en est point, qui même entre les mains d'habiles gens, n'aient eu de mauvais succès.

§. MCCCLXXXVI. Un Chirurgien a publié il n'y a pas longtemps la guérison de la vérole par l'usage des lavemens, dans lesquels il entre sans doute quelque préparation de mercure. Il prouve ses succès par des attestations, dont plusieurs paroissent avoir beaucoup de poids. Mais d'un autre côté, on lui conteste la vérité de plusieurs de ses Certificats ; de sorte qu'on ne sauroit gueres statuer sur l'efficacité de ce remede. Une plus longue expérience apprendra ce qu'il faut en penser.

§. MCCCLXXXVII. Cette derniere maniere de guérir la vérole est assez extraordinaire; mais enfin on ne peut nier la possibilité de la cure, puisqu'on guérit la fiévre intermittente avec des lavemens de quinquina. La différence de la solution d'un minéral, ou de la décoction d'une écorce, est-elle un argument contre la parité que je viens d'etablir ?

§. MCCCLXXXVIII. Il y a encore un remede plus nouveau, très-vanté par un Médecin, non-seulement pour guérir la vérole, mais aussi pour en préserver. Ce remede consiste dans une liqueur, ou eau dite antivénérienne, qui se donne en lavemens & en forme de tisane, & qu'on dit n'être autre chose qu'une solution de sublimé corrosif, singulierement administré.

C'eſt un ſecret dont la bonté n'eſt pas tout-à-fait reconnue, malgré les Certificats imprimés dans une Brochure adreſſée à l'Auteur du remede. Je vois ſeulement, que ſans ſe reſpecter, quelques membres des Corps les plus célébres, n'ont pas honte de ſuivre les traces des Charlatans.

Vil intérêt, dieu ſecret, ſans autels,
Dont le reproche à l'homme eſt une inſulte;
Regneras-tu toujours ſur des mortels,
Qu'on voit tout haut déſavouer ton culte?

(RICHARDET, *Poëme, Chant V.*)

§. MCCCLXXXIX. Ce que je viens de dire ſur les différentes méthodes de traiter la vérole, ſuffit pour en donner une idée. Je ne puis m'étendre davantage ſur ce ſujet, ſans m'écarter de mon but. Je vais maintenant expoſer quelle eſt la meilleure maniere de traiter les Gens de Guerre.

SECTION III.

De la méthode antivénerienne la plus convenable aux Gens de Guerre,

§. MCCCXC. LA cure qui sera la plus courte, & la plus facile ; celle dont les suites seront les moins funestes, & qui même ne dérangera pas le service de la plupart des malades, sera certainement la plus convenable pour les Gens de Guerre : je crois qu'on a trouvé dans le sublimé corrosif le remede qui réunit tous ces avantages, & je puis assurer que dans le cours de cinq années de Guerre, pendant lesquelles, soit en Campagne, soit en Quartier d'hyver, j'ai traité les vénériens du Régiment auquel j'étois attaché, par le moyen

du ſublimé corroſif, jamais il n'a cauſé d'accidens à mes malades, que la plupart ont été très-bien guéris par ce remede ſeul, & que tous, pendant le traitement, ou ont fait, ou du moins ont pu faire leur ſervice, à l'exception de ceux qui ayant des bubons, ne pouvoient marcher, à cauſe de la douleur que ce ſymptôme vénérien cauſe preſque toujours.

§. MCCCXCI. Je ne prétends pas cependant donner l'excluſion aux frictions mercurielles employées ſelon la méthode de l'extinction; j'en ai fait l'éloge plus haut, & je ſuis obligé de convenir que j'ai été obligé de l'employer dans quelques circonſtances, où le ſublimé n'avoit pas ſuffi; mais enfin, ce dernier remede, dans les véroles les plus terribles, m'a preſque toujours réuſſi.

Je vais détailler avec ingénuité ce que j'en ai obſervé, ſur plus de trois cens malades que j'ai traités à l'Armée, ſans paſſer ſous ſilence, les déſavantages qui peuvent en réſulter. Enſuite j'indiquerai la maniere dont je le prepare, & celle dont il eſt convenable de l'employer.

§. MCCCXCII. 1°. Les premieres doſes de ce remede enlevoient comme par enchantement les douleurs & les accidens les plus preſſans; tels que le phymoſis, le paraphymoſis, &c. 2°. Preſque toujours il procuroit des ſueurs pendant la nuit & vers le matin. 3°. Les malades avoient preſque tous un appétit dévorant. 4°. Quelquefois ils éprouvoient le ptyaliſme. 5°. D'autres avoient un flux de ventre léger. 6°. Il y en avoit quelques-uns qui avoient en même temps le ptyaliſme, des

des ſueurs & du flux de ventre. 7°. Les chancres ſe guériſſoient ſans l'application d'aucun remede ; il ſuffiſoit de les panſer à ſec. 8°. Au bout de vingt-cinq ou trente jours, la plupart des malades étoient parfaitement guéris. 9°. Ceux qui ſortoient de l'Hôpital après ce traitement, avoient ſouvent plus d'embonpoint, que lorſqu'ils y étoient entrés. 10°. Ceux qu'on traitoit dans le Quartier, & qui faiſoient leur Service, étoient guéris plus lentement, & la cure complette exigeoit quelquefois plus de deux mois. 11°. Quelques malades avoient des nauſées, d'autres, des vomiſſemens aſſez fréquens. L'un & l'autre accidens cédoient en peu de temps à l'uſage de quelques boiſſons mucilagineuſes, priſes à grande doſe ; au lait & à la ſolution d'un alkali fixe,

tel que l'eau de ſavon. 12°. Il y eut d'autres malades à qui je fis prendre le remede, ſur la ſimple ſuſpicion de la vérole ; aprés les cinq ou ſix premieres doſes, ils eurent les ſignes les moins équivoques de cette maladie. Tel fut le cas d'un Maréchal-Ferrant, de la Compagnie de *Luppé*, au Régiment du Commiſſaire-Général, qui étant venu à l'Hôpital de Sens, où je traitois les malades de ce Régiment, ne ſe plaignit que d'un mal d'yeux, qui préſentoit deux cataractes naiſſantes ; il n'avoit aucun ſigne vénérien. Sur le récit des maux antérieurs, je lui fis prendre le ſublimé : en peu de temps il lui ſurvint des puſtules, & des crêtes à la marge de l'anus ; ſa vue s'éclaircit à meſure que le traitement avança, & il fut guéri en quarante jours, tant de ſon mal d'yeux, que de la vérole.

13°. Ceux qui étoient traités ſous la tente, & dans leurs chambres, pendant les temps froids, guériſſoient difficilement, à moins qu'ils n'euſſent ſoin de ſe tenir bien couverts, & d'éviter l'humidité. 14°. L'intempérance dans le manger, & l'abus des ſpiritueux, cauſoient des accidens graves. 15°. Certains malades d'une conſtitution un peu foible, reſſentoient, quelque temps après avoir pris une doſe du remede, une péſanteur conſidérable à l'eſtomac. 16°. Quelques-uns, ſans avoir des accidens très-graves, n'ont pu guérir, en prenant juſqu'à un gros de ſublimé, pendant leur traitement; il eſt vrai que les criſes du numero VI de ce Paragraphe, ne paroiſſoient alors que médiocres, & que quelquefois il n'y en avoit point eu du tout. 17°. Ces malades ont été

achevés par l'usage de trois ou quatre frictions; car quoiqu'ils ne fussent pas guéris par celui du sublimé, les accidens étoient aux trois-quarts dissipés ; & je ne me déterminois à passer à l'autre méthode, qne dans la crainte de forcer la dose du sublimé. 18°. Sur le grand nombre de ceux qui prirent le sublimé, il n'y en eut que cinq ou six qui eurent une salivation assez abondante; je crus devoir l'attribuer à une dose un peu forte du remede. 19°. Les gens secs ou bilieux exigeoient une préparation beaucoup plus longue; le remede leur causoit de la chaleur, & quelquefois du dégoût. Ce furent ceux-là qui eurent sur-tout de la salivation, & en qui les crises furent difficiles.

§. MCCCXCIII. Ce grand nombre d'expériences faites avec

tant de succès, me détermina à donner la préférence au sublimé, d'autant plus qu'ayant eu occasion de suivre long-temps les frictions, dans les Hôpitaux Militaires, je vis clairement qu'elles avoient beaucoup plus d'inconvéniens, tant par rapport aux accidens, que par celui de la longueur du traitement.

§. MCCCXCIV. La facilité d'employer le sublimé dans toutes les occasions, me parut encore un titre favorable pour lui donner cette préférence, sur-tout à l'égard des Gens de Guerre de tous les étages, qui pendant la Guerre ont de la peine à se déterminer à quitter leur Service, pour aller s'enfermer dans un lieu propre pour leur traitement.

§. MCCCXCV. Depuis la Guerre j'ai continué de me servir de ce remede, & j'en ai toujours

vu le même ſuccès. Pluſieurs femmes attaquées de maladies nerveuſes, celles même qui étoient enceintes, l'ont pris, ſans qu'il leur ſoit arrivé le moindre événement fâcheux, & elles ont été parfaitement guéries.

§. MCCCXCVI. Il ne faut pas diſſimuler ici que tous les ſujets ne ſont pas également propres à ſubir ce traitement. La préparation & le régime ſont les conditions eſſentielles, pour qu'il ne produiſe pas d'accidens; & ils doivent varier ſelon le tempérament, la ſaiſon, & l'état de la maladie. Je vais décrire la maniere dont j'ai fait prendre ce remede, & toutes les précautions qu'il exige, après avoir parlé de la préparation ou compoſition dont je me ſers.

§. MCCCXCVII. Il paroît qu'il n'eſt pas eſſentiel pour la guériſon, de faire diſſoudre le ſubli-

mé dans l'eſprit de grain. (C'eſt ainſi que l'ordonnoit *Van-Swieten.*) Pluſieurs Médecins ſe ſont écartés de la formule de cet Auteur, dans l'intention, ou de rendre le remede moins actif, ou de faire une ſolution plus exacte du ſublimé. Voici la méthode que je ſuis, pour faire cette ſolution.

§. MCCCXCVIII. Je prends une pinte d'eau diſtillée de chardon bénit, de ſcabieuſe, ou d'autre de cette eſpéce. L'eau pure filtrée pluſieurs fois, peut ſuppléer celles-là. Je les fais paſſer à pluſieurs repriſes par un papier gris, pour les purger de nouveau de toutes les particules hétérogenes qu'elles pourroient encore contenir. Enſuite j'y fais fondre depuis quinze juſqu'à vingt grains de ſublimé, & je filtre encore cette ſolution à travers un papier gris.

Par ce moyen je ſuis ſûr de la diviſion de ce ſel dans la liqueur.

§. MCCCXCIX. Après avoir purgé une ou deux fois les malades avec des pillules mercurielles, je les prépare à l'uſage du remede, les uns par des bains & par du lait, ou par d'amples boiſſons mucilagineuſes; les autres ſeulement par des boiſſons. Quelques-uns ont beſoin d'être ſaignés. J'inſiſte ſur tous ces moyens, ſelon l'état où ſe trouvent les malades; & je ne commence le traitement avec le ſublimé, que lorſque le pouls & toute l'habitude du corps, ſont dans cet état de ſoupleſſe qui eſt néceſſaire pour le ſuccès.

§. MCCCC. Quand les malades ſont à ce point, je les mets au lait & aux farineux, pour toute nourriture, & je leur adminiſtre le

reméde de la maniere ſuivante.

§. MCCCCI. On fait bouillir une demi-once de racine de guimauve ſéche, dans trois chopines d'eau réduites à une pinte; on paſſe la liqueur, & enſuite, après qu'on l'a faite refroidir, on y ajoute une once ou deux de ſirop de coquelicot.

§. MCCCCII. Pendant les quatre premiers jours, on mêle avec cette décoction une cuillerée à bouche de la ſolution du ſublimé, ci-deſſus décrite, Parag. MCCCCI. Les malades boivent cette pinte de tiſane dans la journée. Pendant les quatre jours ſuivans, on met dans cette décoction deux cuillerées de la ſolution. Enfin, tous les quatre jours on augmente la doſe d'une cuillerée, juſqu'à la concurrence de huit, à laquelle il faut ſe tenir.

§. MCCCCIII. Deux pintes de ſolution ſuffiſent ordinairement pour une vérole confirmée, mais peu ancienne : il en faut juſqu'à quatre pour une vérole très-invétérée ; moins de la premiere doſe ne fait que pallier la maladie, la ſeconde ne peut être augmentée ſans riſquer des accidens.

§. MCCCCIV. J'ai, en effet, obſervé deux ou trois fois, que lorſque la maladie n'étoit pas guérie après l'uſage d'un gros de ſublimé, il étoit non-ſeulement inutile de le continuer, mais que même les malades ſentoient des picotemens, de la chaleur & de l'eréthiſme.

§. MCCCCV. Dans ce cas, comme dans ceux où les quatre bouteilles n'avoient pas opéré leur guériſon, j'ai employé avec ſuccès

quelques frictions mercurielles, auxquelles la maladie a cédé. Je me ſuis toujours ſervi de l'onguent double, & ſept à huit frictions d'un gros chacune ont ſuffi.

§. MCCCCVI. Il faut remarquer que tous les ſujets qui n'ont pas été guéris par l'uſage d'un gros de ſublimé, n'ont point eu les criſes dont j'ai parlé ci-deſſus, & que les frictions mercurielles les ont déterminées.

§. MCCCCVII. Quoique j'aie preſcrit ci-deſſus une méthode pour l'uſage & la doſe du ſublimé, il y a pour beaucoup de ſujets, quelques exceptions. On ſent, en effet, que tous les malades n'ayant pas la même aptitude à recevoir l'impreſſion de ce reméde, ni le même tempérament, ni le même degré de mal, il peut arriver des acci-

dens qui obligent de suspendre ou de modifier la dose.

§. MCCCCVIII. Lorsque le vomissement, la diarrhée, la salivation arrivent, non-seulement il faut y remédier, mais il est encore essentiel de diminuer ou d'éloigner les doses du sublimé.

§. MCCCCIX. J'ai dit plus haut, Paragraphe MCCCXCIV. N°. II. comment on remédie aux accidens : la prudence du Médecin le guide pour les autres précautions.

§. MCCCCX. J'ai toujours fait prendre au moins deux pintes de liqueur, quoique souvent les accidens vénériens n'eussent plus lieu, dès la premiere pinte achevée. Mais j'ai préféré cet excès de précaution, parce que j'ai vu que le plus grand nombre de ceux qui n'avoient pas pris la dose ci-dessus, n'étoient que

palliés. Il eſt même très-poſitif que ce n'eſt que parce qu'on s'en tenoit à la doſe qui terminoit les accidens, que pluſieurs gens ont regardé le ſublimé plutôt comme palliatif, que comme curatif.

§. MCCCCXI. Cette méthode a ſur les autres un avantage d'autant plus grand, que les malades en ſortant de la cure, ſont déja dans l'embonpoint. On voit, en effet, que la plupart de ceux qui le prennent ont un appétit dévorant, qu'ils digerent bien; & ce qu'il y a de mieux, que les gens qui ne ſupportent pas ordinairement l'uſage du lait, n'en ſentent aucun mal, en prenant le ſublimé.

§. MCCCCXII. On a coutume de purger une fois ou deux les malades après le traitement, avec des pilules mercurielles; on leur preſcrit pendant quelque temps un ré-

gime farineux & adouciſſant. Jamais je n'ai vu ſurvenir aucun des accidens, que la plupart des ennemis de ce reméde diſent être tant à craindre.

§. MCCCCXIII. Je ne puis concevoir comment on a pu en impoſer au public, au point de lui perſuader que le ſublimé ſe niche dans quelque coin, & que tôt ou tard il produit de grands ravages. Comment ce remede pourroit-il ſe ramaſſer dans une partie du corps, ſans y produire ſur le champ les accidens qu'il devroit produire par la ſuite, ſelon ce raiſonnement ?

§. MCCCCXIV. Le ſeul inconvénient de ſon uſage conſiſte, comme je l'ai déja dit, dans la maniere de préparer les malades, dans celle de doſer le reméde, dans le régime qu'on doit faire ſuivre, & dans la quantité du

ſublimé qu'on fait prendre. Quiconque n'aura pas toutes les connoiſſances néceſſaires pour ſuivre méthodiquement les conditions dont j'ai parlé ci-deſſus à cet égard, riſquera, ſans doute, de faire naître des accidens; mais les gens de l'Art, à la tête des Hôpitaux, à qui cette cure eſt confiée, ſont aſſez inſtruits pour ne pas tomber dans ces inconvéniens.

§. MCCCCXV. Cette maniere de traiter la vérole, indépendamment des avantages ci-deſſus, a encore celui d'être beaucoup moins diſpendieuſe que les autres, tant pour le prix du reméde, que parce qu'on gagne beaucoup de journées d'Hôpitaux, en ce que le traitement eſt plus court. Si les vénériens étoient traités à leurs Corps, comme cela devroit être, ce ſeroit

un profit immenſe pour le Roi, qui entretient à beaucoup de frais une grande quantité de lieux pour le traitement des maux vénériens.

§. MCCCCXVI. Après cet exposé, je crois avoir rempli l'objet que j'avois à démontrer; ſavoir, que le traitement de la vérole par le ſublimé corroſif, eſt le plus prompt, le plus ſûr, & le plus facile pour les Gens de Guerre, qui, la plupart, peuvent continuer leur ſervice, même en ſe faiſant guérir.

§. MCCCCXVII. Ce reméde n'eſt pas ſeulement utile contre la vérole; beaucoup d'autres maux, preſque toujours incurables par d'autres moyens, ont cédé à celui-ci. C'eſt ainſi que les dartres invétérées, même vénériennes, qui avoient réſiſté aux frictions, & aux dragées de *Keiſer*, ſe ſont guéries

par le ſublimé. C'eſt ainſi que quelques gens attaqués de tumeurs ſcrofuleuſes, qui avoient été manqués par pluſieurs autres moyens, ont été entierement guéris par l'uſage de celui-ci, &c.

§. MCCCCXVIII. Tant de raiſons pour donner la préférence au ſublimé corroſif, non-ſeulement pour les Gens de Guerre, mais auſſi pour les autres citoyens, ne m'obligent pas à blâmer les autres méthodes : & je crois m'être expliqué clairement à cet égard.

§. MCCCCXIX. Je m'attends cependant à des objections, non de la part des Médecins & Chirurgiens militaires éclairés, mais de celle de pluſieurs gens, dont la méthode ſoit cachée, ſoit connue, fait toute la reſſource & la fortune. J'y répondrai.

§. MCCCCXX. Je puis d'a-

vance aſſurer que j'ai les noms de la plupart de ceux que j'ai traités, que j'en ai ſuivi un grand nombre pendant quelques années après leur traitement, & qu'aucun n'a paru avoir des ſuites fâcheuſes de ce remède. Ont-ils eu des récidives? Je puis auſſi aſſurer que la plupart n'en ont eu aucune. Quelques-uns ont eu la vérole depuis, & parmi ceux-là, il en eſt qui ont avoué l'avoir méritée : d'autres ont dit qu'ils ne s'étoient pas mis dans le cas ; mais le témoignage de ces derniers eſt bien ſuſpect. On ſait que le Soldat eſt fort aiſe de trouver une raiſon pour éviter le reproche de s'être expoſé de nouveau à cette maladie.



SECTION IV.

Des affections vénériennes locales, & des accidens les plus graves de la Vérole.

§. MCCCCXXI. J'AI déja fait voir dans la premiere Section, qu'il y a des affections vénériennes qui sont locales, ou qui n'attaquent que certaines parties du corps, & entr'autres, les génitales. Telle est le plus souvent la gonorrhée virulente, quelquefois le bubon & le chancre; mais ces affections sont, comme je l'ai démontré, souvent d'une nature à prouver que l'effet du virus ne se borne pas aux parties qui paroissent malades; alors ils sont simptômes de la vérole, ou décisifs, ou concomitans. Il y a aussi d'autres accidens qui caractérisent essentiellement cette maladie, & qui même en manifestent l'ancienneté & l'in-

tenſité. Tels ſont, pour le premier cas, les porreaux, les crêtes, & autres excroiſſances vénériennes ; & pour le ſecond, les douleurs nocturnes, l'exoſtoſe, & la carie. Je vais décrire chacun de ces accidens, en les rangeant par ordre à leur véritable place, & en détaillant la cure qui leur appartient.

N°. I.

De la Gonorrhée virulente.

§. MCCCCXXII. Je ne dirai qu'un mot ſur cette maladie, que tous les gens de l'Art connoiſſent ſuffiſamment, & qu'ils regardent avec raiſon comme une affection difficile à guérir parfaitement, quoique la plupart des empiriques n'en faſſent aucun cas.

§. MCCCCXXIII. Elle commence ordinairement trois ou qua-

tre jours après un commerce impur; il ſe forme dans le canal de l'urethre une légere phlogoſe, qui eſt bientôt ſuivie d'un chatouillement importun; peu après il ſort une matiere puriforme en petite quantité, mais tenue & d'une couleur verdâtre; la dyſurie ſe met de la partie, l'écoulement augmente de plus en plus, & devient quelquefois très-conſidérable & preſque continuel; un ſentiment de chaleur, d'âcreté & de cuiſſon, accompagne cet écoulement, & la douleur s'étend quelquefois juſqu'au fondement; ſouvent il y a de la fiévre & de la douleur aux aines. D'autres fois la verge ſe recourbe, & ont ſent une eſpéce de corde en-deſſous de cette partie; c'eſt ce qu'on appelle *chaudepiſſe cordée*. En général l'érection eſt très-douloureuſe, & dans la cordée, il arrive fréquemment de

l'hémorrhagie : après laquelle la verge cesse d'être courbée, ce qui fait dire que la corde est rompue. Le gland est gonflé, & l'extrémité de l'urethre est rouge & enflammée. Quelquefois l'âcreté de la matiere produit ce qu'on appellele *phymosis* ou rétrécissement du prépuce, qui ne découvre plus le gland; d'autrefois le *paraphymosis* survient, parce que le gonflement du gland empêche le prépuce de le recouvrir. L'un & l'autre accident sont aussi l'effet des chancres & des porreaux.

§. MCCCCXXIV. Quand l'écoulement s'arrête, par quelque cause que ce soit, l'inflammation gagne les testicules, qui deviennent gros & douloureux, c'est ce qu'on appelle *chaudepisse tombée dans les bourses ;* alors la vérole ne tarde pas à se déclarer, à moins que l'écoulement ne revienne dans les vingt-

quatre heures, au plus tard. Lorſque la gonorrhée n'eſt qu'un ſymptôme de celle-ci, elle eſt ordinairement plus violente, & l'inflammation des teſticules ſurvient plus facilement.

§. MCCCCXXV. Lorſque la maladie eſt ſimplement locale ou topique, & que la violence des ſymptômes n'eſt pas conſidérable; par le moyen des ſecours uſités, en peu de jours la dyſurie diminue, l'écoulement puriforme devient jaune & épais, l'érection moins douloureuſe, la fiévre ceſſe, & enfin, la matiere s'éclaircit de jour en jour, & finit par être blanchâtre, épaiſſe, ſpermatique, filamenteuſe, ce qui annonce la guériſon de l'ulcere: mais ſouvent l'écoulement eſt extrêmement difficile à arrêter.

§. MCCCCXXVI. Le ſiége de cette maladie eſt dans les glandes proſtates, quelquefois dans les véſi-

cules séminaires, & souvent tout le canal de l'urethre & le gland sont en même temps enflammés & ulcérés.

§. MCCCCXXVII. Les causes de cette affection vénérienne ne sont pas équivoques : le virus vérolique se fixe sur les parties ci-dessus, & y cause les accidens dont j'ai parlé. Il y a certains écoulemens qu'on confond avec la gonorrhée virulente, & qui cependant ne sont point causés par le virus vérolique ; telle est la chaudepisse qui vient à la suite des excès de la boisson de la bierre, ou lorsqu'on a bu quelques coups de cette liqueur, à laquelle on n'est pas accoutumé ; tel est le relâchement des tuyaux spermatiques, & des glandes de *Cowper*, par lequel on rend continuellement par l'urethre une matiere plus ou moins épaisse & blanchâtre, en plus grande

grande ou en moindre quantité. Mais dans l'un & l'autre cas, les accidens qui précédent & accompagnent la gonorrhée virulente, n'ont point lieu, à la dysurie près, qui caractérise la premiere espéce de chaudepisse.

§. MCCCCXXVIII. J'ai vu plusieurs personnes avoir des écoulemens jaunes & verdâtres, avec toutes les douleurs de la gonorrhée, sans cependant avoir habité depuis très-long-temps avec qui que ce fût. J'en ai même vu à qui cet accident revenoit de temps à autres, après avoir duré le même temps que dure ordinairement la gonorrhée virulente, quoique ne s'étant pas mis dans le cas d'attrapper celle-ci depuis fort long-temps. Mais tous ces malades avoient eu autrefois la gonorrhée virulente, & il y

a apparence que le vice n'avoit pas été détruit radicalement. Les personnes qui ſont dans ce cas ont la vérole, & il faut les traiter en conſéquence.

§. MCCCCXXIX. La gonorrhée eſt, comme je l'ai déja dit, locale ou topique, ou bien elle eſt le ſymptôme concomitant de la vérole. Dans le premier cas, elle ſuit la marche déſignée au Paragraphe MCCCCXXVI, & elle ne peut cauſer la vérole, qu'autant que le traitement ſera peu méthodique, & qu'on arrêtera l'écoulement trop précipitamment. Dans le ſecond cas, où elle paroît d'abord après le coït, elle eſt jointe à d'autres accidens; tels que des chancres, des porreaux, &c. où elle vient long-temps, pluſieurs mois même après le commerce qu'on a eu avec

une perſonne gâtée, ou enfin elle ſurvient après les chancres, les porreaux, &c.

§. MCCCCXXX. Le traitement de cette maladie, ſoit locale, ſoit dépendante du vice général, exige plus ou moins de précautions. Les violentes douleurs, & tous les ſymptômes de l'inflammation, ne cédent promptement qu'à la ſaignée & aux antiphlogiſtiques; on eſt quelquefois obligé de réitérer pluſieurs fois la phlébotomie: ſans ce ſecours on riſqueroit que l'écoulement s'arretât, & que l'inflammation gagnât les teſticules, ce qui eſt ſouvent dangereux. Les meilleurs antiphlogiſtiques dans ce cas, ſont les boiſſons tempérantes, délayantes & nitrées, qu'il ne faut pas ménager; les demi-bains ſont auſſi très-utiles,

§. MCCCCXXXI. Dans la maladie locale ou topique, quand les premiers accidens ont cessé, on fait prendre aux malades des pillules mercurielles, telles que celles de *Bellofte*, ou celles du *Codex* de Paris, de deux jours l'un, ou tous les jours, selon l'exigence des cas. Lorsque l'écoulement n'est plus douloureux, & qu'il commence à blanchir, on ordonne quelques boissons astringentes, telles que l'eau de plantain, de bistorte, &c. dans lesquelles on met quelques gouttes d'eau de *Rabel*; les injections avec du vin rouge, avec la décoction de roses de Provins, &c. sont permises, lorsqu'il n'y a plus d'éréthisme, ni de douleur, & que l'écoulement est filamenteux. Il faut pourtant convenir que rien n'est souvent plus difficile que d'arrêter ces sortes d'écoulemens, à la fin d'une gonorrhée;

les ſecours les mieux indiqués n'ont quelquefois aucun effet, & les malades, quoique n'ayant plus de virus, dépériſſent journellement, par ce flux continuel. Quelques-uns, plus heureux, parce qu'ils ſont mieux conſtitués, le voyent ceſſer, après avoir abandonné tous les remedes, au moment où ils s'y attendent le moins.

§. MCCCCXXXII. Quelques Praticiens ſe permettent même dans le fort de la maladie, des injections faites avec des liqueurs adouciſſantes; j'en connois qui ne craignant point la répercution qu'on attribue communément à l'eau végéto-minérale, s'en ſervent pendant tout le cours de la maladie. Ce dernier moyen me paroît un peu ſuſpect; l'autre eſt très-innocent, & il peut avoir d'heureux ſuccès.

§. MCCCCXXXIII. On emploie aussi divers astringens en opiat, en bol & en pillules ; mais je préfere ceux dont j'ai fait mention au Paragraphe MCCCCXXIX. La thérébenthine, tant prônée pour provoquer les urines, ne paroît pas supérieure aux remedes tempérans, tels que la tisane faite avec la racine de fraizier, avec celle de nymphea & le nitre.

§. MCCCCXXXIV. Pour rendre le traitement plus facile, voici quels sont les remedes que j'emploie : je saigne plus ou moins mes malades, selon le besoin ; il y a plusieurs cas où il est inutile de le faire. Ensuite je les mets à l'usage de l'émulsion suivante.

R. Amandes douces. N. XXX.
Pignon doux. N. XX.
Quatre semences froides majeures, une once,

Semence de pavot blanc, demi-once.

Nitre purifié, une once.

Sucre fin, une demi-livre.

Pilez & melez le tout enſemble; ajoutez-y ſyrop de nymphea, quatre onces, pour faire une maſſe molle, qu'il faut conſerver dans un pot de fayence.

Les malades font diſſoudre un gros de cette maſſe dans huit onces d'eau, qui font deux gobelets d'émulſion à prendre d'heure en heure.

§. MCCCCXXXV. Quand l'inflammation a ceſſé, je mets en uſage les pillules mercurielles, que je doſe de maniere qu'elles purgeotent ſeulement, & j'attends que la qualité de l'écoulement ſoit bénigne pour employer les aſtringens dont j'ai parlé au Paragraphe

MCCCCXXXII. Je me sers aussi des baumes de Copahu & du Pérou, quoique je n'aie pas en ces remedes toute la confiance qu'on y a ordinairement.

§. MCCCCXXXVI. Vers le milieu du traitement, je fais donner à mes malades trois ou quatre frictions faites avec l'onguent mercuriel double, en les éloignant plus ou moins, selon l'effet qu'elles produisent, & selon l'état de la maladie.

§. MCCCCXXXVII. Lorsque le phymosis ou le paraphymosis se joignent à la gonorrhée, je fais baigner la verge dans des décoctions émollientes, & je la fais ensuite envelopper avec des cataplâmes émolliens. Si ces accidens résistent, je n'hésite pas à en venir à l'opération.

§. MCCCCXXXVIII. Quand

l'inflammation de testicules survient, il faut se hâter de la faire dissiper, parce que comme je l'ai dit au Paragraphe MCCCCXXI, bientôt la vérole succéde, sans compter les autres terminaisons de l'inflammation qui sont toutes dangereuses. La suppuration dans cette partie y laisse un ulcere incurable, on sait combien le squirre du testicule est nuisible. La gangrêne oblige de faire une opération toujours périlleuse.

§. MCCCCXXXIX. Dans ce cas d'inflammation, on saigne plus ou moins; on applique sur la partie des cataplâmes émolliens résolutifs, on fait boire aux malades une grande quantité de boissons tempérantes & nitrées, on les fait baigner, & on leur applique un suspensoir. Je suis loin d'approuver un cataplâme de terre cymmolée, qui est

un répercussif violent, il s'ensuit fréquemment une tumeur squirreuse, & le malade n'en a pas moins la vérole.

§. MCCCCXL. Lorsque l'écoulement revient promptement, & que la tumeur des testicules diminue, on continue les cataplâmes, qu'on rend de plus en plus résolutifs. Je me suis servi avec succès alors d'un emplâtre fait avec partie égale d'emplâtre de mucilage, de cumin, & de melilot, dont on enveloppe toute la tumeur.

§. MCCCCXLI. Si l'écoulement ne revient pas, & que la tumeur s'endurcisse, la vérole succéde, & le testicule reste squirreux : c'est la terminaison la plus ordinaire.

§. MCCCCXLII. Il n'est pas rare qu'il reste dans le canal de l'uretrhe des nodosités, qu'on appelle des carnosités ; cet accident survient

principalement à ceux qui ont employé des injections trop fortes. On fait fondre ces callosités par l'introduction des bougies faites avec un onguent émollient résolutif. Il y en a de plusieurs espéces, très-connues, entr'autres celles de *Daran* & *d'André*.

§. MCCCCXLIII. Lorsque la gonorrhée survient à la vérole, ou qu'elle n'en est qu'un symptôme, les antiphlogistiques ne sont pas aussi indiqués, que pour la précédente. Cependant leur usage doit être relatif à l'état de l'inflammation & de la douleur.

§. MCCCCXLIV. C'est en vain qu'on s'efforceroit de guérir cette gonorrhée, avant que la maladie principale le fût ; souvent même, la vérole étant détruite, l'écoulement continue. Il faut alors avoir recours aux astringens indi-

qués ci-dessus au Paragraphe MCCCCXXXII.

§. MCCCCXLV. J'ai vu quelques Soldats se guerir de la gonorrhée virulente, par l'usage d'une pomme de coloquinte prise en une ou deux fois. On conçoit facilement le danger de ce remede; cependant aucun de ceux qui l'avoient pris, n'a eu des accidens fâcheux. Dans le moment ils ont éprouvé des coliques violentes, des vomissemens considérables, & un grand flux de ventre. Après cette guérison subite, est-il resté dans les liqueurs une portion du virus? Je le crois.

§. MCCCCXLVI. C'est assez avoir parlé de la gonorrhée, que je ne dois traiter ici qu'en abrégé; ceux qui voudront de plus grands détails, pourront consulter l'Ouvrage immortel du célebre *Astruc*.

N°. I I.

Du Bubon vénérien.

§. MCCCCXLVII. LEs tumeurs vénériennes connues ſous le nom de *bubons* vénériens, ſurviennent communément au plis de l'aine, & elles ne ſont autre choſe qu'un engorgement des glandes lymphatiques, qui ſe réuniſſent en aſſez grand nombre en cet endroit. Elles acquierrent un volume conſidérable, & ſe terminent par un abcès qui vient à ſuppuration. Leur terminaiſon par réſolution, & par induration, eſt beaucoup plus rare.

§. MCCCCXLVIII. Cette maladie eſt, comme la gonorrhée, ou ſeulement topique, ou le ſymptôme concomitant & conſécutif de la

vérole. On reconnoît qu'elle est dans le premier cas, lorsqu'il n'y a point d'autre accident vénérien, & que le bubon survient promptement après le commerce avec une personne infectée du virus; il est cependant vrai, quoique rare, que la gonorrhée peut se joindre au bubon, sans que le vice soit général. *Voyez* le Paragraphe MCCCLVII.

§. MCCCCXLIX. Dans le cas de la maladie locale, on applique sur la partie malade quelques emplâtres ou cataplâmes maturatifs, & ensuite on ouvre l'abcès. Les Chirurgiens connoissent le point de maturité nécessaire pour cette ouverture, & la méthode la plus convenable pour les conduire à une bonne cicatrice.

§. MCCCCL. Si ces ulceres se guérissent facilement, si les

chairs en ſont belles, on juge encore plus ſurement que la maladie eſt locale. En ce cas la conduite intérieure ſe réduit à faire prendre aux malades des pillules mercurielles, comme au Paragraphe MCCCCXXXI, & à faire quelques frictions avec l'onguent double, ainſi que je l'ai dit au Paragraphe MCCCCXXXVI.

Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, lorſque le bubon fait nombre parmi les accidens qui caractériſent la vérole, il ſurvient long-temps après le coït, & il eſt accompagné d'autres ſymptômes non-équivoques du mal vénérien. Les chairs du bubon ouvert ſont en outre blafardes, il a des bords calleux, & il eſt difficile à guérir. On n'a pas alors d'autre parti à prendre, que celui d'adminiſtrer le ſpécifique, & il faut ſe

conduire pour le traitement externe, comme ci-dessus.

§. MCCCCLI. Quelques Guérisseurs laissent ces bubons, autrement dits *poulains*, s'ouvrir eux-mêmes ; mais c'est une mauvaise méthode, & contraire aux vrais principes de la Chirurgie. Il en est qui prétendent qu'on doit répercuter s'il se peut la tumeur, puisqu'on emploie le remede propre à détruire le vice général. Mais s'il n'y a pas à craindre que le virus prenne alors un plus grand degré d'intensité, du moins est-il à redouter qu'une portion des humeurs lymphatiques rentrées dans la masse du sang, après une stagnation longue, n'y porte le trouble, & ne produise une maladie différente de la vérole.

§. MCCCCLII. Les faits vien-

nent à l'appui pour la condamnation de ces deux pratiques. Les poulains; qui s'ouvrent d'eux-mêmes, sont non-seulement difficiles à guérir; mais ils forment des clapiers & des fistules. Ceux en qui on répercute ces tumeurs sont ordinairement beaucoup plus malades, & plus long-temps à guérir.

N°. III.

Des Chancres vénériens.

§. MCCCCLIII. LES chancres sont de petits boutons qui s'ulcerent en peu de temps, & qui se placent ordinairement autour du gland, à la racine du frin, sur le prépuce, & sur le corps même de la verge. Il laissent échapper une humeur tenue, plus ou moins âcre,

& ils se creusent insensiblement, en laissant des bords durs & calleux.

§. MCCCCLIV. Ces ulceres sont ou benins, ou topiques, ou les signes de la vérole. Les benins sont ceux dont l'humeur n'est pas très-âcre, qui se cavent peu, & dont les bords ne sont ni aussi élevés, ni aussi calleux que ceux du malin. L'humeur de celui-ci est très-âcre, il se creuse profondément, & fait des progrès rapides ; il est souvent très-large, & toujours un signe de la vérole.

§. MCCCCLV. Le chancre topique est un ulcere local, l'autre dépend d'un vice général. Le premier est toujours benin; il survient immédiatement après le coït, c'est-à-dire, dans l'espace de sept à huit jours, & il se guérit assez facilement. Le chancre, qui est un signe

ou un ſymptôme concomitant de la vérole, n'eſt pas toujours malin; mais il eſt plus difficile à détruire que l'autre, & le plus ſouvent, lorſqu'on eſt parvenu à le cicatriſer, il en revient à d'autres places. Ce ſigne eſt rarement le ſeul qui conſtate la vérole; mais s'il ſurvient pluſieurs mois après qu'on a habité avec une perſonne viciée, il ſuffit ſeul, pour caractériſer cette maladie.

§. MCCCCLVI. Le chancre topique ſe traite par des remedes externes, & par des internes. Les premiers ſont la pierre infernale, ou de vitriol, qu'il faut appliquer ſur l'ulcere; on y met ſouvent du précipité rouge. Ces cauſtiques détruiſent les calloſités, & font du chancre une playe ſimple, ſur laquelle on met un plumaceau chargé

de ſuppuratif. C'eſt ainſi qu'on amene cet ulcere à cicatrice. Les remedes internes conſiſtent dans le traitement indiqué ci-deſſus pour le bubon vénérien topique. *Voyez* le Paragraphe MCCCCL.

§. MCCCCLVII. Le chancre malin exige le même traitement extérieur; mais il faut néceſſairement en venir à l'uſage du ſpécifique, qui ſeul eſt capable de le détruire. J'ai même vu qu'il ſuffiſoit d'appliquer la pierre infernale ſur les calloſités, & un plumaceau ſec par deſſus, lorſqu'on employoit le ſublimé corroſif, qui arrête en très-peu de temps les progrès de cette maladie.

§. MCCCCLVIII. Pluſieurs perſonnes attaquées de chancres vénériens les font paſſer avec le cauſtique, & ils ſe croient en ſureté,

parce qu'il ne leur ſurvient aucun accident. Mais à moins que le mal ne ſoit local, ce qui ſe diſtingue de la maniere dont je l'ai détaillé ci-deſſus, tôt ou tard la vérole ſuccede, & elle eſt d'autant plus violente, que le mal a couvé plus long-temps.

N°. I V.

Des Porreaux, Crêtes, Fics, Condilomes, Rhagades, &c.

§. MCCCCLIX. CES différens maux vénériens tirent leurs noms de leur figure : ils ſurviennent à l'anus, & à la verge, & ſont des ſignes non équivoques de la vérole.

§. MCCCCLX. Ils exigent le traitement complet indiqué dans la troiſiéme Section, & on coupe

avec le bistouri la plupart des excroissances, ensuite on y applique le caustique, comme ci-dessus. *Voyez* le Paragraphe MCCCCLVI. Il faut observer cependant qu'il n'en est pas de ces excroissances, comme des chancres ; il faut empêcher les progrès rapides de ceux-ci ; mais les autres seroient en vain coupés au commencement du traitement, ils renaîtroient promptement ; il n'y a que la *rhagade*, qui est une espéce de fissure suppurante, qui doive être pansée & brûlée dès les premiers jours qu'on s'en apperçoit, parce qu'elle est dans le cas du chancre.



N°. V.

Des Pustules & Tubercules vénériens, & des Douleurs nocturnes.

§. MCCCCLXI. Les pustules & tubercules vénériens, sont, comme je l'ai dit dans la premiere Section, Paragraphe MCCCL, des boutons qui surviennent sur toute l'habitude du corps, qui sont d'un rouge livide, & qui s'ulcerent dans leur centre, ou qui le plus souvent s'encroûtent.

§. MCCCCLXII. On les distingue aisément des boutons du visage, en ce que ceux-ci n'occupent que le visage, & aboutissent à une pointe qui suppure, au lieu que les autres attaquent toutes les parties du corps, sont durs, calleux, &

ſecs. Ils différent des autres vices de la peau, par leur nombre, & par leur ſiége dans les endroits garnis de poils.

§. MCCCCLXIII. Souvent il y en a un grand nombre en forme de demi-cercle ſur le front, ce qui leur fait donner le nom de *chapelet*.

§. MCCCCLXIV. Ces tubercules & ces puſtules ſont des ſignes évidens de la vérole, pour peu qu'il s'y joigne un autre ſymptôme vénérien, ou que le malade ait la certitude d'avoir habité avec une perſonne mal ſaine, ou enfin d'avoir été mal guéri de quelques maux vénériens ; d'ailleurs toujours ils réſiſtent à tous les remedes, & il n'y a que le traitement général qui les puiſſe faire diſparoître.

§. MCCCCLXV. Quant aux

douleurs

douleurs nocturnes, elles attaquent, 1°. les membranes & les muſcles; 2°. les jointures; 3°. les os. Dans le premier cas, elles reſſemblent au rhumathiſme; dans le ſecond, à la goutte. Si l'une & l'autre douleur ſe joignent, elles reſſemblent au rhumatiſme goutteux. Dans le troiſiéme cas, elles ſe nomment *oſteocopes*, & ſont plus particulieres à la vérole.

§. MCCCCLXVI. Quand les douleurs du N°. I & II ne ſont point accompagnées d'autres ſymptômes vénériens, on ne peut juger qu'elles ſont celui de la vérole; mais pour peu qu'il y en ait quelques autres, non-ſeulement le cas n'eſt pas douteux, mais le vice doit être préſumé très-conſidérable.

§. MCCCCLXVII. Dans le troi-

ſiéme cas, la douleur pourroît être confondue avec quelques autres maladies des os, s'il n'y avoit pas quelques ſignes évidens de la vérole; mais ceux-ci ſe rencontrent toujours avec celle-là. Ces douleurs vénériennes ne peuvent céder qu'au traitement général, & ſouvent elles laiſſent des ſuites fâcheuſes, quoique le fond de la maladie ait été bien guéri.

N°. V I.

De l'Exoſtoſe vénérienne.

§. MCCCCLXVIII. On donne le nom d'exoſtoſe à une protubérance contre nature, qui ſe forme dans les différentes parties des os; comme à ceux des extrémités, au ſternum, au crâne, &c. Elle ne cauſe pas ordinai-

rement de douleurs dans les commencemens, & elle ne ſurvient que lorſque la vérole eſt confirmée, ou même invétérée.

§. MCCCCLXIX. L'exoſtoſe peut ſurvenir ſans que la vérole ait lieu : c'eſt ainſi qu'après un coup ou une chute violente, l'os devient malade, & ſe gonfle. Mais ces cas ſont rares : d'ailleurs, quand l'exoſtoſe a lieu dans les maux vénériens, elle eſt accompagnée, précédée, ou ſuivie d'autres accidens, qui ne laiſſent aucun ſoupçon ſur la nature de la maladie. Ce ſymptôme eſt celui de la vérole conſidérable, & de l'invétérée, comme je l'ai dit au Paragraphe précédent.

§. MCCCCLXX. Il y a des exoſtoſes qui ſont ſuivies de ſuppuration & de carie. La rougeur de la tumeur, les douleurs profondes

& atroces, annoncent ces terminaisons. La mollesse de la tumeur est le signe de suppuration. La peau se creve en peu de temps, & il se forme un ulcere, au fond duquel on apperçoit l'os carié.

§. MCCCCLXXI. On attaque ce vice vénérien par le traitement général, & la tumeur non abcédée par les résolutifs les plus puissans. On emploie souvent, avec succès, les emplâtres *diabotanum* & de *ciguë*, mais sur-tout celui de *vigo cum mercurio*: les douches ont quelquefois un bon effet; une plaque faite avec le mercure crud & le plomb, qu'on applique sur la tumeur, & qu'on y laisse pendant quelque temps, peut aussi contribuer à la résolution. Mais quelquefois tous ces remedes sont vains, & la tumeur s'abcède, quoique le vice primordial

ſoit attaqué. Il arrive auſſi très-ſouvent que la vérole ſe guériſſe parfaitement, ſans que l'exoſtoſe ſe détruiſe; mais alors, non-ſeulement elle n'eſt pas douloureuſe, mais elle ne fait aucun progrès.

N°. VII.

De la Carie vénérienne.

§. MCCCCLXXII. LA carie eſt ſouvent la ſuite des exoſtoſes, comme je viens de le dire au Paragraphe MCCCCLXVIII; mais le plus ſouvent elle attaque l'os, ſans que celles-ci exiſtent. C'eſt ainſi que les os du palais, les os *unguis*, ceux du *nez*, de la *mâchoire*, ſe carient dans la vérole invétérée.

§. MCCCCLXXIII. Ce ſymptôme de la vérole eſt précédé & accompagné de pluſieurs autres, qui confirment la nature du mal. Il n'eſt autre choſe qu'un ulcere de l'os, comme les autres eſpéces de caries ; mais ſes progrès ſont beaucoup plus conſidérables & plus prompts, que ceux de celles-là ; il cauſe des douleurs énormes, & il eſt ordinairement humide.

§. MCCCCLXXIV. Ce ſeroit en vain qu'on tenteroit l'exfoliation de l'os dans la carie vénérienne, ſi on n'attaquoit pas en même temps la cauſe de la maladie. Il faut donc avoir promptement recours au traitement genéral. C'eſt pour cet accident qu'on eſt obligé de varier les méthodes antivénériennes ; car le plus ſouvent il réſiſte aux premieres tentatives. Seroit-ce parce

que les malades n'ont pas été bien traités ? Il m'eſt arrivé d'avoir pluſieurs caries vénériennes à guérir. Tous les malades avoient déja eſſuyé un ou pluſieurs traitemens. Le ſublimé corroſif me parut être le meilleur remede contre cet accident.

§. MCCCCLXXV. Comme je n'ai point eu le deſſein de faire un Traité ſur les maladies vénériennes, je n'ai fait qu'ébaucher la matiere, dans pluſieurs endroits, & je me ſuis borné aux détails qui m'on paru être les plus néceſſaires pour le traitement des Gens de Guerre. Ceux qui voudront s'inſtruire davantage, pourront avoir recours au ſavant Traité de M. *Aſtruc*, déja cité; c'eſt l'Ouvrage le plus complet que nous ayons ſur les maladies vénériennes.

SECTION V.

Des préservatifs contre le Mal vénérien.

§. MCCCCLXXVI. M. *Astruc* prétend que si les Médecins trouvoient un préservatif sûr contre la propagation du mal vénérien, ils seroient obligés de le divulguer, par les principes que l'honneur & l'amour de l'humanité doivent leur inspirer. Il semble donc que cet homme célebre n'ait pas regardé la découverte de ce préservatif, comme impossible. J'oserois être d'un avis contraire, parce qu'il paroît évident que pour parvenir à la faire, il faudroit trouver le moyen d'empêcher le virus de pénétrer par les pores des parties génitales, pendant l'acte vénérien; ce qui ne peut avoir

lieu qu'en corrigeant la nature du virus, ou en défendant les parties contre ſon action.

§. MCCCCLXXVII. Corriger la nature du virus dans la perſonne infectée, pour empêcher qu'elle donne du mal, c'eſt guérir la maladie, & alors il n'eſt plus queſtion que d'un moyen qui détruiſe entierement le virus dans tous ceux qui en ſont attaqués.

§. MCCCCLXXVIII. Défendre les parties génitales contre l'action du virus, c'eſt boucher exactement toutes les voies par leſquelles il peut pénétrer, Voyons ſi la choſe eſt poſſible : dans l'homme, le canal de l'urethre, le gland & la peau même qui recouvre la verge, ſont tous les endroits qui peuvent donner accès à ce miaſme. Peut-on boucher les pores de toutes ces parties ? Je ne le crois guères. Je ſuppoſe qu'on

emploie à cet effet les aſtringens les plus puiſſans en lotion & en injection ; ne ſait-on pas que pendant la copulation, la chaleur & l'humidité détruiroient facilement l'effet de l'aſtringent ? employera-t'on un cauſtique, pour cautériſer toutes ces parties ? Cela eſt impraticable ; & d'ailleurs, quel moyen ! Trouvera-t'on, un antidote qui, employé en lotion & en injection, corrige ſur le champ la nature du virus ? * Ce ſeroit, je crois, le meil-

* On ſait que les alkalis fixes & volatiles détruiſent la texture des ſubſtances animales ; & comme on ſuppoſe que le virus vénérien eſt une matiere animale, on prétend que les moyens précédens peuvent le détruire, étant appliqués de quelque maniere que ce ſoit ſur les parties génitales. Mais ſans m'arrêter à combattre ce ſyſtême, je voudrois qu'on me prouvât ce que c'eſt que ce virus.

leur préservatif ; mais s'il y avoit un antidote de ce genre, sans doute que le mercure & ses diverses préparations le fourniroient ; cependant les expériences qu'on a faites à cet égard, prouvent que ce minéral ne garantit point les parties. *Fallope, de Morbo Gallico, cap.* 89, conseilloit un petit linge trempé dans une décoction de différens remedes tirés du mercure & des bois sudorifiques, avec lequel il vouloit qu'on se frottât le gland ; ensuite il faisoit introduire au commencement du canal de l'urethre, cette même liqueur. *P. A. Agathus*, qui fut du même avis, prescrivit en outre d'employer pour les parties génitales un parfum mercuriel. Leurs moyens ont-ils été suivis de quelques succès ? Il est évident que non ; car on les auroit conti-

nués, & maintenant la vérole seroit détruite.

§. MCCCCLXXIX. Mais comment concevoir que des lotions ou parfums mercuriels empêcheront le virus d'agir? Il faudroit, pour cela, avoir la certitude que le mercure agit immédiatement sur le virus, ce qui n'est pas à présumer. Au reste, en supposant qu'il ait cette propriété, l'esprit séminal infecté qui pénetre jusqu'au fond de la matrice, ne pourra jamais trouver toute l'étendue de ce viscere abreuvée d'injections mercurielles; de sorte que le vice vénérien aura toujours la facilité de pénétrer par les endroits qui ne seront pas garantis. Il en est de même pour les injections de toute autre nature.

§. MCCCCLXXX. Je sais qu'il y a toujours eu des gens qui

ont promis de garantir du mal vénérien par des prétendus préservatifs; mais ils n'ont fait que des dupes & des victimes; & ceux qui aujourd'hui se vantent de posséder ce spécifique, n'ont pas, à ce que je présume, plus de droit à notre confiance. Quant à notre estime,* elle ne peut être raisonnablement accordée qu'à ceux qui, en employant des voies honnêtes, pour trouver le préservatif, se font une loi de sacrifier leurs veilles & leurs travaux au bien de l'humanité. Ces travaux doivent être dirigés dans l'ombre du mystere, & non si publiquement ou si malhonnêtement, qu'ils deviennent une occasion de

* Par le mot *nôtre*, j'entends l'estime & la confiance des Médecins & des honnêtes gens.

ſcandale affreux, & condamnable à tous égards.

§. MCCCCLXXXI. Mais revenons aux moyens qui ſont plus efficaces & plus raiſonnables. Chercher à guérir tous ceux qui ont cette maladie, empêcher qu'il entre dans le Royaume qui que ce ſoit infecté du vice vénérien; voilà la maniere de le détruire. Force, adreſſe & récompenſe, ſont les reſſources, pour que perſonne n'échappe à la recherche des malades, & à la guériſon. Nommer des gens de l'Art, pour conſtater les faits de maladie & de guériſon, ce ſeroit le moyen de s'aſſurer qu'après un temps donné, il n'y auroit plus perſonne qui fût infecté de ce virus. Ce projet eſt-il poſſible? Je le crois.

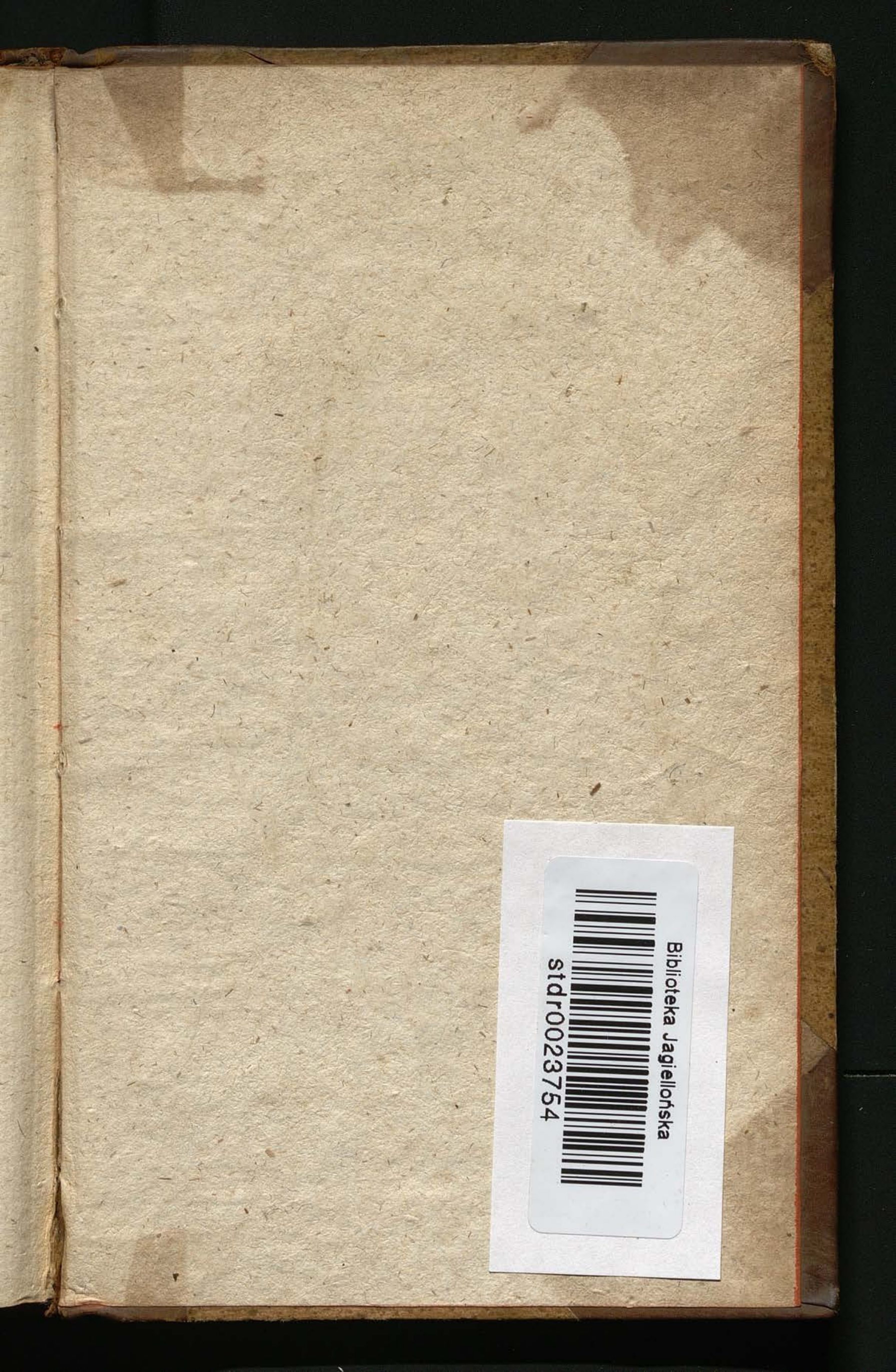
§. MCCCCLXXXII. En atten-

dant ſon exécution, on pourroit du moins empêcher la contagion très-conſidérable, parmi les Gens de Guerre pour leſquels j'écris. En puniſſant ſévérement ceux qui récidivent, il y en auroit moins qui s'y expoſeroient ; en écartant les filles de joie, ils auroient moins d'occaſions ; en obſervant l'ordre & la diſcipline, en tenant le Soldat toujours en haleine, on lui ôteroit l'envie de ſe livrer à ce genre de débauche, qui, indépendamment des maux qu'il entraîne, eſt même pour les heureux une ſource de foibleſſe, de langueur & d'épuiſement.

§. MCCCCLXXXIII. En attendant le ſpécifique promis, & auquel je n'ai pas foi, je le répete encore, l'unique préſervatif conſiſte dans l'éloignement du danger. Malgré

l'aſſertion de M. *Aſtruc*, j'avoue que j'aurois de la peine à me déterminer à publier un moyen qui empêchât de gagner du mal, en ſe livrant à la débauche. Si jamais on le trouvoit, je penſe que le Gouvernement s'en ſerviroit de maniere qu'il eût tous les avantages poſſibles, ſans avoir l'inconvénient d'inviter aux excès. Le danger eſt à peine aujourd'hui un frein à la débauche; on peut juger ce qu'elle ſeroit, ſi l'on n'avoit plus rien à craindre.





Biblioteka Jagiellońska
stdr0023754

